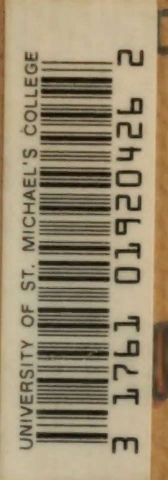


DERIC DAVIDSON

vieux Vin dans des outeilles neuves

ROMAN CANADIEN

Préface de Gabriel HANOTAUX, de l'Académie Françai…

12e MILLE

LIBRAIRIE BAUDINIÈRE
23, Rue du Caire
PARIS


ST. MICHAEL'S COLLEGE
SCHOOL
LIBRARY
1852


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

Frédéric DAVIDSON

Du Vieux Vin dans des Bouteilles Neuves

Préface de M. Gabriel HANOTAUX
de l'Académie Française

Éditions BAUDINIÈRE
23, Rue du Caire, 23
PARIS

DU VIEUX VIN
DANS DES
BOUTEILLES NEUVES

PRÉFACE

Voici un livre bourré de choses curieuses et nouvelles, en plus écrit avec une grâce charmante et, comme on dit *sans avoir l'air d'y toucher*. C'est un « essai », genre Montaigne; essai sur les mœurs d'un peuple qui présente ce caractère d'être fils de deux des plus nobles parmi les civilisations européennes, — le Canada.

La rencontre, en ce pays si profondément original, de façons d'agir surannées et de nécessités vitales ultra-modernes, fait le charme de cette histoire romanesque.

Et ce n'est pas le roman, d'ailleurs très captivant, qui me frappe le plus ; non, c'est la contribution apportée à l'Histoire de la découverte de la terre, en ce coin particulier du globe... avec ce qui s'ensuivit. Ainsi s'explique le titre du livre : « *Du vieux vin dans des bouteilles neuves* ».

Mettons que ce récit est écrit par *l'Ingénu* rentré en sa terre natale et exprimant sa surprise de Huron de retrouver, autour de lui, des tardigrades tout semblables à ceux qu'il a connus en Europe, autour de Quimper-Corentin, et qu'ils aient transporté avec eux, — telle une tortue sa carapace, — le poids mort de leurs préjugés, de leurs ignorances et de leurs égoïsmes mesquins. Or, ces animaux tout pareils à nous, vieux européens, vivent en cet autre monde, de l'autre côté de l'Océan, « la tête en bas », comme disait l'autre.

Contraste extraordinaire entre la nature et la vie sociale.

Sur la nature canadienne, il y a dans ce beau livre, des pages d'une saveur agreste et que je comparerais à celles des

premiers récits de Champlain ou bien à celle des belles descriptions de *Maria Chappedelaine* .

Si vous voulez *humer* le Canada, lisez ceci : « Les arbres se courbaient, cristallisés par la glace sous le baiser splendide et froid du soleil. De place en place, une volée de *juncoes* et de *chickadees*, sans souci de la saison, cherchaient pauvrement leur nourriture parmi les baies nues et dans les boutons qui avaient oublié de s'ouvrir dans la bacchanale de l'été. Des colonnes zigzagantes de fumée grise montaient paresseusement des cheminées des quelques rares fermes éparpillées dans la région, et, vers la gauche, dans une ouverture de collines, se montrait un ruban bleu d'acier ; c'était la rivière toute glacée, qui paraissait, même dans sa rigidité, chercher sa voie dans la direction du lac. L'air était pur, réconfortant comme le bon vin, une sorte d'élixir de jeunesse et de joie... »

Et, voulez-vous connaître, constrastant avec le charme de cette puissante nature, les grâces apprêtées de la petite ville qui se carre dans la plaine, et de sa petite société ? « Le goût canadien, bon ou mauvais, est d'importation. Les petites villes sont copiées sur le modèle des villes de province anglaises ; mêmes maisons laides de briques rouges ; mêmes boîtes à conserves que l'on remplit de fleurs pour les exposer aux fenêtres drapées dans les inévitables rideaux de dentelle de Nottingham ; mêmes meubles « époque Victoria »... La grande affaire des femmes s'appelle « la Société » et leur ambition est de surpasser les autres femmes par un affichage extérieur et marqué de richesses. Quand elles donnent ce qu'on appelle *un thé*, il faut en *faire la réclame* et lier des fleurs exotiques en des, vases de verre ciselés sur des tables ornées, en leur milieu de *vraies* dentelles pour *afficher l'argent du mari...* »

Que conclure de ce contraste ? Pourquoi cet air pur gazé par cette vanité méphitique ? Pourquoi de telles antinomies ? Et pourquoi une telle douceur et résignation parmi

les cercles de cet enfer de conventions mondaines? Pourquoi ces gens qui sont riches et qui vivent au milieu de la plus belle nature, ne sont-ils pas naturels et simples?

Du vin vieux dans de vieilles bouteilles. Est-ce du vin vieux ou du vin ranci?

Les héros de ce roman se débattent au milieu de ces contradictions d'où ils ne peuvent s'arracher parce qu'ils y sont enfoncés jusqu'au cou, par leur naissance, par leurs habitudes d'esprit, par les nécessités de leur existence.

Le principal acteur du drame se dégoûte et il prend le parti de fuir. Il part pour l'Europe, pour la visite de l'Univers. Mais il retrouve partout les mêmes aspects de la vie, c'est-à-dire qu'il retrouve l'homme et lui-même partout.

Cela nous ramène à Montaigne et il est bien inutile d'invoquer le *freudisme* et son lourd pédantisme.

L'explication est bien plus simple. Je crois l'avoir trouvée, et je la livre pour ce qu'elle vaut : c'est à savoir que ce fameux Idéal de la civilisation que cherche John, comme Pierre Schlemyl cherchait son ombre, c'est, en deux mots, le peuplement de la planète-terre par une immense immigration de smockings, avec, comme occupation principale, pendant toute la journée de 8 heures, « la danse du tennis » où de vieux messieurs, en pantalon de flanelle rayée, paradent devant une assemblée de miss aux cheveux coupés courts qui sont là pour chercher un mari. Oui! C'est cela, la Civilisation!

Fallait-il venir du Canada pour nous apprendre ces vieilles nouvelles? Qui sait?... Mais M. Davidson nous les conte si gentiment!

Gabriel HANOTAUX
de l'Académie française.

AVANT-PROPOS

La vie à Torham, à l'aube de ce vingtième siècle était très agréable, à condition que l'on appartînt en naissant à cette majorité irréfléchie de gens qui se contentent des choses telles qu'elles sont aussi longtemps que le dieu des choses qu'elles devraient être ne leur ménage pas l'argent à dépenser à la poursuite du plaisir.

La surface de l'existence, à Torham, présentait un même aspect. Elle n'était polluée par aucun idéal ambitieux ; le sentiment nécessaire de sa justification ne la gênait point. Ce contentement de soi est, en vérité, un trait tout britannique. Mais, en Grande-Bretagne, ce sont de graves dangers internationaux ou d'urgentes nécessités d'ordre domestique qui vous arrachent à la magnifique contemplation bouddhique qui en découle. Pour troubler les rêves qu'il nourrit, il faut un navire de guerre allemand à Agadir. Pour le tirer, durant un mauvais quart d'heure, du sommeil où il se complait, il faut une déclaration de « paix » en Irlande.

Dans la banlieue de l'empire, ce concept, cependant, se trouve même élevé jusqu'à la dixième puissance et il ne faut rien de moins, pour l'ébranler, qu'une conquête ou un cataclysme. Il s'agit d'une conformation durable — monumentum aeris

triplicis parenne — *digne d'être admirée comme un élément, en son genre, parfait.*

Torham se croyait un petit Londres — on pourrait même, à la rigueur, enlever le mot « petit ». Il s'enorgueillissait de son loyalisme, qui confinait plutôt à ce qui est plus royaliste que le roi. Il avait été couvé par le torysme, même depuis les jours du Family Compact *au moment où un groupe d'officiers à demi-solde réglementait la colonie forestière : Torham renvoyait périodiquement au Parlement sous cette gouverne une phalange de conservateurs avec une aveugle régularité. Un épouvantail étiqueté « Tory » aurait été certain de la victoire. En fait des hommes de paille étaient souvent élus. Et ce n'est pas que les soi-disant libéraux fussent plus dignes qu'ils ne devaient l'être du nom qu'ils portaient ; d'un certain sens, ils formaient précisément la couverture désirée. La prohibition et l'impôt unique sur les terres étaient leurs pierres de touche ; ils pensaient guérir l'excès par la répression et les dépenses exagérées par la confiscation des biens acquis par l'économie ménagère.*

Dans ce monde de Torham, un sociologue eût pu trouver sujet à une étude intéressante. La terminologie fondamentale et constructive que l'on applique généralement aux agglomérations humaines se trouvait inepte ici; contrairement à un tout réellement organisé, elle manquait de base.

Ailleurs, la Société est établie sur la race, les traditions de famille, l'éducation, ou quelque autre distinction. Rien de tel dans cette famille sociale. Récemment, celle-ci avait même brillé par l'absence d'un bien-être au moins suffisant. Tout s'y trouvait à une mesquine échelle de province et,

dans les limites étroites ainsi prescrites, le seul critère était l'affichage. Affichage en spectacle sous la forme d'un luxe provoquant et extérieur, de vêtements extravagants, de bijoux, d'automobiles, de vins coûteux servis en des dîners préparés longuement, mais sans goût ; affichage rendu possible on ne savait comment et l'on ne s'en souciait point : en hypothéquant la résidence familiale — n'y avait-il pas pour cela, dans le pays, en 19..., une Société anonyme d'automobiles ? N'avait-elle pas, entre les mains, deux mille de telles hypothèques? — affichage rendu possible par d'heureux coups de bourse ou la vente, à des prix quadruplés, de fermes loties à mi-chemin de nulle part, à l'ouvrier honnête et pauvre en esprit et à des commis courbés par le travail. C'était le genre d'étalage qui se rencontre dans une communauté barbare, où quelque sauvage suscite la jalousie des autres par la vertu d'un pagne plus voyant, ou parce qu'il s'est approprié d'un missionnaire une redingote n'ayant pas survécu à son utilité.

Cet affichage n'allait pas sans une prétention de supériorité, un sentiment de dignité susceptible et irritable, une certaine nervosité à supporter ceux qui ne mettaient aucune ambition à rejoindre le groupement sacré? Cette nervosité s'appliquait aussi à ceux qui n'avaient pas sonné le clairon pour le triomphe de l'ordre du jour : d'autre part, c'était la « culture » assidue du « gratin de la Société » à Torham; on ne l'assimilait en dénichant le secret de l'origine ancestrale des uns, en aidant les autres dans leurs entreprises d'affaires, ou en se posant en parti intéressant pour jeunes filles à marier. Et Torham tenait comme l'article premier de sa

croyance que chacun « irait dans le monde » s'il le pouvait.

Mais le trait le plus étonnant de ce groupement de haute culture était le fait qu'il était une société de commerçants. Sur les maîtres portails de maintes maisons hospitalières de Torham — et non, comme cela se trouvait fréquemment, sans qu'on l'eût fait exprès et avec quelque humour, sur les portes de côté — aurait pu être inscrit en lettres plaquées d'or :

« Entrée des fournisseurs. »

De telles pancartes changeaient quelquefois de place, la nuit de la Toussaint, mais sans la moindre appréciation de la part de ceux que l'on honorait de cette façon.

Ce n'est pas que le commerce soit chose répréhensible : loin de là. Il est un des remparts de la vie moderne. Ce n'est pas qu'il soit répréhensible non plus de s'élever avec son aide. Ce que l'on aurait pu opposer à la monomanie commerciale de Torham était sa prétention, d'un côté, à une culture qu'elle ne possédait pas, et d'un autre son dédain affiché d'une réelle instruction lorsque cette culture et cette instruction arrivaient par bonheur à se rencontrer. N'importe qui se risquait à renouveler une causerie par un apport intellectuel était regardé de travers et taxé d'excentricité par ces dignes vulgarisateurs. Tout ce qu'on acceptait du monde des livres était le dernier roman populaire qui devenait d'emblée le « chef-d'œuvre » du jour, le véritable opium nécessaire à ces cerveaux recroquevillés. Les mœurs étaient remarquablement faussées. Plus on se montrait, plus on s'affichait, plus on avait de sûreté à foudroyer ostensiblement

et hautainement d'un regard ceux qui n'avaient pas grimpé au sommet où l'on se trouvait ; plus on tournait le dos à ces victimes, plus on les repoussait du coude en les vouant au diable et plus l'on avait de mérite. Si, à ces nobles attributions vous ajoutiez un nom nouveau au vôtre, dûment lié par un trait d'union, un écusson emprunté et un accent fidèle avec une foi touchante à ce que l'on croit être l'accent anglais vous étiez élevé à la dignité de timonier parmi « les quatre cents » de Torham.

Dans la circulation lente et visqueuse de ce corps pondéré, injectons un contre-poison intelligent — celui d'un petit nombre de germes pensants, de gens pour ainsi dire en marge du temps et de l'espace et vous aurez les éléments d'un conflit riche en humanité, en tragédie, en comédie, et en burlesque, un conflit dans le cœur duquel, de temps à autre, palpite l'espoir de l'avenir.

C'est une phase de ce conflit, sorte de section ou de tranche bactériologique, que l'auteur a essayé de reproduire dans les pages qui vont suivre.

CHAPITRE PREMIER

JOHN CECEROYS FAIT SON ENTRÉE

— Viens donc, John, et fais attention, si quelqu'un d'entre les gamins te demandait si ton père connaît le latin, de lui répondre : « Mais, certainement ». Et, si tu ne le faisais pas, gare à toi !

Celui qui parlait ainsi tenait par les épaules le petit garçon aux cheveux dorés et bouclés à qui il adressait cet ordre, qu'il soulignait d'une menace en le regardant fixement dans les yeux. C'était son frère, dont un gouffre de sept années le séparait, qui le conduisait alors à l'école, pour y faire un exposé de ses talents à la lecture. John Ceceroys avait cinq ans et, à cette époque, il avait déjà épuisé le contenu des « Secondes Lectures ». A cet égard et à cet égard seul, il semble avoir été un jeune prodige. Après avoir appris l'alphabet sur les genoux de sa mère, en plongeant dans cette source d'érudition, comme un canard dans l'eau, il rendit misérable, pendant un moment, la vie de sa mère en lui épelant les mots et en lui en demandant la prononciation. On raconta longtemps comment on l'avait trouvé un jour derrière le piano ou caché sous un lit, avec, à la main, un journal ou... le dictionnaire.

Mais revenons à notre agneau.

John ne se souvint jamais clairement des lectures qu'il avait faites à l'école anglicane de Saint-James, de l'étonnement et de la sollicitude de ses maîtres ; mais, orgueilleux qu'il était de ses progrès, il s'acquitta bien de sa tâche; le proviseur le cita en exemple et ses parents en reçurent un témoignage de satisfaction complimenteur. Tout cela, naturellement, lui fut répété, beaucoup plus tard, lorsqu'il fut sorti de l'amnésie de la tendre enfance. Le seul souvenir de cette expérience que lui conserva sa mémoire et qui s'imprima en lettres de feu dans son cerveau d'enfant, fut précisément l'injonction que son frère venait de lui donner. L'émoi attaché à ce souvenir était formidable ; il s'en ressentit intensément, même, plus tard, dans la vie. Torham y fut résumé pour lui comme dans un symbole. Certes, il ne savait pas encore ce que c'était que le latin, mais il sentait d'instinct que c'était une pierre de touche, quelque chose à quoi son père n'atteignait pas et que cette lacune était comme un secret honteux qu'il devait garder de toute sa faible force. Il ressentit aussi je ne sais quelle fierté dans la confiance qu'on avait eue en lui et qui ferait de lui le gardien de l'honneur familial, de façon vague. Aussi, fit-il un courageux mensonge quand un jeune snob, que son frère avait manqué de convaincre, lui posa la question concernant le latin, en tremblant un peu de son audace et gagna-t-il ainsi l'approbation momentanée de son aîné, qui n'était pas, à l'ordinaire trop indulgent.

Tout cela formait le cadre de mémoire de sa plus tendre enfance, son premier point de contact conscient avec les faux dieux de Torham. Plus tard, ces souvenirs lui furent un bien. Il com-

mença même, alors, à s'intéresser à ce mystérieux savoir et prit la résolution de l'acquérir. Mais le plus grand avantage que lui apporta cette consigne fut le recours de se moquer parfois de cette connaissance, après avoir réfléchi à ces épiciers en gros, à ces agents de location et à ces marchands de cuir qui avaient pâli sous les études de la cinquième de Saint-James et avaient acquis, à force de punitions, le secret des déclinaisons et conjugaisons, sans compter la teinture infinitésimale des Commentaires de César !

John paraît avoir été en dehors des cadres de Torham, dès le début. D'abord, ce fut une répulsion maussade et irraisonnée, inexplicable à lui-même, en eût-il cherché une explication que, nécessairement, il était trop jeune pour trouver. Elle était instinctive, comme celle de chien et chat, ou l'aversion qu'éprouvent la plupart des femmes pour les serpents. Plus tard, il se rendit compte que cela tenait aux racines maternelles de son être, basées sur des différences de caractères et des points de vues si fondamentaux qu'ils en étaient presque innés. Et pourtant c'était un pur Torhamien, mis au monde et élevé dans l'entourage qu'il trouvait si antipathique.

Devant l'école, une nuée de garçons babillait autour de John et de son frère. Les plus âgés étaient franchement approbateurs de leurs faits et gestes, et cherchaient à captiver l'amitié du petit. Sa mère l'avait habillé pour la circonstance ; elle avait tressé ses boucles blondes, les avait nouées sur le haut de la tête et les avait fixées avec un ruban ; il portait une blouse élégante et c'est cet accoutrement que les plus jeunes désapprouvaient en le regardant avec curiosité.

— Pouah ! c'est une fille ! dit l'un. Retourne à ta mère !

John regarda autour de lui avec embarras.

Le plus jeune du groupe, un petit de six ans, encouragé par cela, marcha tout droit au héros, arma sa langue et l'appela : « Espèce de chat » en criant et en lui administrant une maîtresse claque.

L'attaque fut si soudaine que John n'en saisit pas l'importance tout de suite. Il avait été nourri de bonté ; il avait fait pour le mieux et il était heureux d'être sorti de l'épreuve avec un sentiment d'allègement dont il ne pensait même pas que l'on pût lui en vouloir. Mais comme la souffrance résultant de la gifle avait télégraphié à son cerveau, une vague de colère s'empara de lui ; sans hésiter plus longtemps, le chérubin bondit à son adversaire et dans un éclair, bras et jambes allèrent s'aplatir sur le sol, se poussant, s'égratignant et ruant, tandis que les deux petits corps roulaient tour à tour dans la poussière. Le premier, John, en émergea, rouge d'orgueil, pantelant, mais victorieux, tandis que le bébé, s'avouant battu, courait tête basse à la maison retrouver sa maman.

— Quel gosse ! dit l'un. Pensais pas qu'il avait ça en lui.

— Eh ! le fils d'un ange est toujours le pire, fit remarquer un autre.

— Un copain, hein ? Roddy ! s'écria le troisième.

Sans ruban, figure et blouse barbouillées, les cheveux en un sauvage désordre et l'esprit dans un état d'émotions mêlées, il se laissa reconduire.

Ainsi advint-il qu'à ses tout premiers jours d'études, il arriva avec une réputation qu'il n'avait pas à faire.

En effet, le père de John Ceceroys ne connaissait pas le latin. Il était né en 18..., dans la petite agglomération de Burlinghame, à un moment où la population dispersée de la colonie n'octroyait que peu de moyens d'éducation à la génération à venir. Quand il fut assez âgé, il eut à accomplir à travers bois les quelques dix kilomètres qui devaient le mener à l'école départementale — et cette école, ne croyant pas à des adhésions de Torham, n'inclut point pour lui le latin dans son cours.

Le grand-père de John, cependant, avait appris la langue classique. Il la connaissait même à fond, et connaissait encore beaucoup plus. C'était même un beau disciple d'Horace. On lui faisait peu crédit d'un tel savoir parce qu'il avait été maître dans une école de grammaire en Angleterre. Son imagination prenait feu à la promesse d'un nouveau monde, qui était anglais aujourd'hui et, aidé par un héritage qui venait de lui échoir, peu conséquent en vérité, il se maria à la fille du ministre protestant du village, son premier et unique amour et s'embarqua pour le Canada.

Les étonnements et les terreurs de ce voyage de trois mois dans un petit navire à voiles devinrent légendaires et le souvenir précis en demeure encore aujourd'hui en guise de Bible, contenant son Livre Apocryphe et tout maculé des larmes de la mer, souvenir qu'on laissa choir plus d'une fois dans l'Océan et qui, plus d'une fois, en fût repêché.

Le roman de l'odyssée aventureuse pâlit un

peu quand l'explorateur de la famille, au Canada, dût faire face à la difficulté de découvrir le buisson qui devait lui servir de ferme. C'était un gentilhomme de campagne dans le sens vieilli du terme, un peu aussi dans le sens des Peaux-Rouges. Il avait apparemment un goût médiocre du travail, mais il trouvait en sa femme une aide inattendue et efficace. Ces nouvelles conditions d'existence la ramenaient au type anglais de maîtresse de maison apte en ces jours où la maison était une véritable fabrique, où la femme en [illegible] le chambellan tout.puissant. Mme Ceceroys avait des ressources splendides, inépuisables, un vérita. ble talent d'administrateur. Par son économie, elle savait chasser de sa porte le loup symbolique, en tout pareil au vrai loup, celui qui descendait du Nord, par les bois et qu'on tenait en respect au moyen d'un bon vieux mousquet. Mari et femme firent appel tous deux aux larges espaces et à l'air libre de ces nouvelles contrées qui stimulèrent leurs efforts et c'est ainsi que, finalement, ils triomphèrent de cette nature et de ce primitif entourage et purent élever, à part un seul, les dix enfants qu'ils avaient mis en ce monde.

Notre disciple d'Horace mourut à la fleur de sa vie sur la ferme de sa Sabine, à l'âge de cinquante-quatre ans. Sa façon de quitter cette vie fut assez extraordinaire. Au fur et à mesure que ses enfants grandissaient, il avait cessé graduellement le léger travail auquel il s'astreignait. Il était plus aisé de le laisser à sa robuste lignée et le travail était mieux fait. Il sortit un jour après un repas lourd pour voir des clôtures des champs que construisaient ses enfants. Pareil à Jéhovah, il se rendit compte que le travail était bon, et, après

avoir dit, moitié d'accord, moitié grondant : « Bien. Maintenant, vous pouvez continuer sans moi », retourna chez lui et succomba à une attaque d'apoplexie.

Ralph Ceceroys, bien qu'il ne fût pas le plus âgé, se trouva brusquement, à cause de sa plus grande énergie et de son initiative, placé à la tête de la grande famille. Il raconta souvent, plus tard, le respect qu'il avait éprouvé en entendant la lecture du testament. La volonté du père y était exprimée en termes grandiloquents du vieux monde et lui suggéra, sur le moment, la vision de la richesse, celle d'une propriété mystérieuse cachée. Ce testament est encore conservé et accessible. Sa lecture aide à réaliser les sentiments du fils.

Il renfermait ceci :

« La dernière volonté inscrite au Testament
« d'Ambrose Ceceroys, de la commune de
« Fernwood, comté de Yorkham, district de Nore
« et province du Canada !

« Considérant l'incertitude de cette vie mortelle
« et me trouvant sain d'esprit et de mémoire (que
« le Très-Haut soit béni pour les mêmes avan-
« tages!) je fais dûment et publie ceci qui sera
« ma dernière volonté et mon testament, selon
« le mode et la forme qui suivent, c'est-à-dire :

« Primo, je donne et lègue à ma femme bien-
« aimée, Anna Ceceroys, l'état de tous mes biens
« existants ou à venir, réels et personnels, rentes
« et bénéfices m'appartenant, maintenant et
« durant tout le temps qu'elle restera ma veuve... »

Type de vieillard jaloux ! Il aurait pu laisser cela de côté ! La femme qui avait mis au monde

ses dix enfants n'avait aucun désir de leur donner un beau-père. Elle ne cessa d'être sa veuve que le jour où elle le suivit à leur tombe commune, vingt-cinq ans plus tard. Le petit John, un enfant de dix ans, assista à l'enterrement et se rappela un curieux incident. En ouvrant la tombe pour y placer son second occupant, la bêche du fossoyeur heurta un fragment du cercueil qui reposait déjà dans cette tombe. L'enfant mit de côté et conserva ce fragment de bois pourri. Il lui apparaissait comme un lien mystérieux entre son grand-père qu'il n'avait jamais vu et lui-même.

Quand Ralph eut le loisir d'inventorier les biens mentionnés dans le testament ronflant, il trouva que « l'état » consistait en biens ménagers et dans le terrain opinâtre de la ferme, en parti dégrossi, avec une hypothèque de trois cents livres qui le rivait à la commune.

Le testament dont il est parlé ayant été dûment prouvé, approuvé et inscrit dans le registre des successions, Ralph s'occupa des devoirs qui consistaient à persuader de produire le terrain dont il est question, à prendre soin de sa mère et à aider les plus jeunes enfants dans leur éducation et leur instruction.

Il fit face à ces problèmes avec son énergie habituelle et trois ans après, l'intérêt avait cessé de rester lettre morte et la dette de trois cents livres s'était changée en revenu.

Son cerveau actif ne se contenta pas, pour la ferme, de vues étroites et il ne fut pas long à saisir l'occasion de fixer la fortune. Le Chemin de Fer du Nord de la province — le premier qui fût créé dans la Colonie — était en construction dans tout le pays du District de Nore et, entre

autres difficultés techniques, se trouvait celle d'un pont à lancer par-dessus la baie de Burlinghame, à un passage du lac de Nore. On demandait de grandes quantités de pierres pour les fondements des arches et leurs aboutissants. Ralph Ceceroys acheta sur crédit une carrière, loua la plupart des hommes, des chevaux et des charrettes disponibles dans le Comté et fit sortir la pierre à une vitesse de record.

Après cela, il abandonna la ferme, plus ou moins, à ses frères et s'engagea dans différentes entreprises, qui lui valurent toutes un plein succès. Mais, ce ne fut pas avant 1863 qu'il réalisa son premier coup d'audace. La guerre civile avait éclaté en Amérique et, entre autres choses nécessaires à la vie dont le prix avait augmenté, se trouvait le bois. Ralph se trouvait à ce moment-là un peu engagé dans les affaires de bois. Un jour qu'il errait dans le voisinage du comté d'Alton, il arriva à une clairière encadrée dans les buissons de la route. Un vieil Allemand et son fils étaient activement occupés à couper des arbres et à étendre l'espace déjà clairsemé.

— Que faites-vous ici, Vater ? demanda Ceceroys.

— J'afferme mon terrain ; mais l'arbre ne vaut plus rien, fut la réponse.

— Je vais couper les arbres et les enlever; mais ce qu'il y a de mieux c'est que je vous paierai pour les enlever de là.

— Quoi, vous donneriez de l'argent pour ces arbres ?

— Certainement et j'aimerais mieux vous les acheter dès maintenant.

En conclusion du débat, Ralph s'assit sur un soliveau et, prenant un tronc comme table de tra-

vail, dressa un contrat par lequel « l'Allemand » recevrait cent livres pour ses arbres, cinquante livres comptant et le solde dans six mois. Ceceroys s'assura de la même façon le bois de plusieurs fermes voisines — le district était habité par des colons allemands — selon les mêmes termes.

Puis, il procéda à l'achat d'une scierie hors d'usage, qui se trouvait à quelque trente-cinq kilomètres plus haut, sur la côte du lac, la transporta sur un bateau plat à cet endroit et commença la coupe. A travers le lac, il dirigea les goëlettes que ses hommes chargeaient, aussi vite que ces bateaux pouvaient le faire, vers Clevecin, le port le plus proche des Etats-Unis et faisait le voyage par terre pour aller à la rencontre des navires et réunir les sommes qui lui étaient dues, sommes qu'on lui payait au cours déprécié du papier de la République, équivalant à quarante sous pour un dollar.

Il déposa soigneusement cet argent à la Banque Commerciale de Plimsoll, ville du comté d'Alton, empruntant sur ce papier au taux de quarante sous le dollar, sa valeur réelle. Quand la guerre cessa, ces papiers furent rachetés au pair et entre le bénéfice du bois vendu et les cent cinquante pour cent du « dessous du panier », il réalisa un avoir de quatre-vingt-dix mille dollars.

Ce succès permit à Ralph de mettre quelque argent de côté pour sa mère et de donner à ses plus jeunes frères un appui à leur entrée dans la vie ; les sœurs, qui étaient fortes et attrayantes, furent vite mariées. Ceceroys lui-même se trouva prêt à prendre femme et le destin le mit en présence d'une jeune Américaine qui visitait Bur-

linghame. Elle était la fille d'un employé civil, et, en dépit de l'intérêt un peu artificiel qu'elle portait à la littérature, elle était plutôt ordinaire. On pourrait trouver une excuse à cela dans le fait que son éducation avait été interrompue, alors qu'elle n'était qu'une petite fille, par une cécité de trois ans. Elle était grande, brune et svelte comme une sombre rose de damas, elle s'habillait avec beaucoup plus de style que les jeunes filles fréquentées par Ralph et sa présence fit le reste. Elle inspira à Ceceroys un amour qui se traduisit par un désir passionné de lui vouer sa vie, à condition qu'elle lui fît une promesse d'obéissance aussi téméraire. Ils formaient un beau couple ; Ceceroys, avec sa stature massive, l'impression de vigueur qu'il donnait, avec ses cheveux blonds et ses yeux bleus, contrastait de façon saisissante avec elle.

La nouvelle Mme Ceceroys pouvait se glorifier d'avoir un des généalogies les plus longues connues. En ligne droite, sa famille descendait d'un baron saxon qui s'était lié corps et âme à Guillaume le Conquérant et, pour sa trahison, avait, comme récompense, pu conserver les biens qu'il possédait.

La descendance, depuis lors, avait été en déclinant. Ceceroys, lui-même, avait des prétentions héraldiques qui lui revenaient du fils cadet d'une grande famille d'importance nulle tandis que, du côté de sa mère, il comptait parmi ses ancêtres le grand poète, John Milton.

A un moment donné, John fit la comparaison entre ces mérites vicariaux qui étaient l'apanage de ceux qui savaient bien choisir leurs parents et les futiles prétentions des nouveaux riches de Torham qui s'en allaient à la recherche de généalogies et de blasons mystiques.

Une statistique nous montre qu'à l'époque de Guillaume le Conquérant, il y avait en Angleterre trois millions d'habitants. On peut donc en déduire facilement que chacun des Anglais vivant aujourd'hui possède comme ancêtres tous ceux de ces trois millions d'hommes dont la lignée ne s'est pas éteinte. Si bien que chacun d'entre nous a dans les veines une goutte ou deux du sang de Guillaume ou des autres seigneurs du temps et autant, sans doute, de cette précieuse humeur propre à ceux qui se recommandent d'une descendance directe de ces messieurs.

Mais nous — et eux — devons, dans ce cas, accepter le sang de tous les bouchers, boulangers ou marchands de chandelles contemporains, dont le sang est encore vital.

Décidément, et John le pensait, les titres de noblesse sont un anachronisme et une absurdité qui ne résistent pas aux lumières de la connaissance moderne. Il admettait aussi que si les vraies traditions de famille en ont leur part, la chose, dans ce cas, diffère absolument. Le fait de compter, parmi ses ascendants, une ou deux de ces notoriétés qui ont agi suffisamment pour justifier leur existence en outre de manger, boire, procréer et s'amuser, est pour l'homme un stimulant qui le pousse à mieux faire. Si ceux qui le précèdent, à tout prendre, ont un rayonnement assez digne d'éloges, ne se trouvera-t-il pas, tout au moins, dans l'obligation de prendre exemple sur eux ? Néanmoins, toutes les traditions des vieilles familles ne sont pas de cet ordre. Certaines se font une gloire de transmettre, et jusqu'à la dixième descendance, non seulement de sots visages, mais encore la frivolité et l'arrogance ; les membres de

telles familles sont, tout au plus, aptes à courir après de gaies actrices et des jeux de hasard, et leur capacité se montre plutôt dans la dégustation des vins que dans l'intérêt qu'ils portent aux problèmes posés par les gouvernements, les sciences ou les arts.

Ce qu'il y a de certain, c'est que John ne ressentit aucun gonflement d'orgueil généalogique lorsqu'il apprit à discerner ces différents états de noblesse et l'on ne peut pas dire qu'ils lui inspirèrent un respect nouveau de ses parents.

CHAPITRE II

ÉDUCATION

Voilà donc la famille Ceceroys, après que le hasard eût, plusieurs fois, saisi par le toupet déjà pauvre de son front le père de famille et qu'il l'eût traîné toujours plus vigoureusement aux sommets de la fortune, voilà donc, dis-je, cette famille établie dans la métropole de Torham. Le terrain, la construction coûtaient peu ; aussi avaient-ils fait édifier une maison coloniale en briques rouges, encadrée dans un spacieux jardin, avec de beaux érables, des fleurs de toutes sortes appropriées aux saisons diverses, une fontaine, et, dans un coin retiré, une treille. Ceceroys était trop profondément plongé dans son travail et sa femme dans sa généalogie, dont l'étude devenait une manie, pour qu'ils accordassent beaucoup d'attention aux avances légères qui leur étaient faites par les excellentes mondanités de Torham. Un voisin, un officier anglais en retraite, portait la haine qu'il leur avait vouée jusqu'au point de traverser la rue lorsqu'il lui arrivait de rencontrer Mme Ceceroys. Son habitude était de murmurer à ce moment-là : « Sale Yankee », tandis que sa femme et sa fille ramassaient leurs jupes à son approche pour éviter la contamination étrangère. Tout cela pendant longtemps, ne fut pas remarqué par les deux enfants ; les arbres, les livres et les fleurs étaient

pour eux d'assez bons amis et la vie de l'école contentait assez leur instinct d'aller en troupe.

Par sa méthode de l'analyse psychologique, le professeur Freud, de Vienne, a montré de quelle importance sont les événements de la tendre enfance dans la détermination des traits de caractère ; et, dans cet ordre d'idée, il est regrettable que le petit John Ceceroys ait été la victime de plusieurs incidents et de conditions qui développèrent chez lui, de façon anormale, les émotions résultant de la peur. Par le contrôle de ces émotions, il se trouva doté, d'ailleurs, finalement, d'une force d'âme d'un ordre supérieur.

Le premier de ces incidents se produisit durant une épidémie de petite vérole, lorsque le médecin de la famille le vaccina avec une rudesse qui lui parut inutile. Longtemps après, l'enfant se mettait à courir dès qu'apparaissait le praticien.

Le docteur Paynham se trouvait lié à l'imagination de John par un autre événement. Un jour que celui-ci posait des questions sur les mystères de sa naissance, on lui avait dit que c'était le médecin qui l'avait conduit dans le long sac étroit et noir qu'il portait invariablement avec lui Bien que cette légende ne le convainquît pas et bien qu'il eût édifié pour lui-même une théorie beaucoup plus satisfaisante, le praticien n'en demeura pas moins pour lui un objet de peur ; il lui témoigna de l'intérêt qu'on porte à ceux qui « savent » et il prit, à cette époque, la résolution de se faire médecin quand il serait grand.

Quand John eut six ans, son père courut le grave danger d'une fièvre typhoïde. Le jour qui précéda la crise aiguë, le docteur Paynham fut

plusieurs fois à entrer et à sortir et, pendant la visite, John se tenait assis tout au bas de l'escalier, en proie à une anxiété en dehors de sa compréhension. Cette anxiété était encore augmentée par les bruits voilés de certains désordres qui lui arrivaient de la chambre à coucher de son père, à la suite des tentatives du médecin de lui faire avaler du cognac, tentatives auxquelles il résistait, même dans le délire de la fièvre. Plus tard, les intervalles entre les visites s'espacèrent et les visites se firent plus longues, lorsque survint la convalescence et que le malade put parler.

Le vieux docteur, en dépit de son étrangeté, s'était théoriquement rendu assez maître de la médecine d'alors ; il ne péchait que du côté pratique. Ses opérations, bien qu'elles fissent l'effet d'une charcuterie, étaient, à tout prendre, effectives ; mais, il se souciait peu des cicatrices. Une fois même, si j'ose dire, il commit une erreur terrible. Il avait diagnostiqué un fibrôme et l'opération, qui eut lieu à l'hôpital, révéla d'autres manifestations. Les étudiants commencèrent à le huer. « Messieurs, dit-il, regardant tout autour de lui dans l'amphithéâtre où siégaient les étudiants, si ceci était arrivé à l'un d'entre vous, sa carrière serait brisée. En ce qui me concerne, ma réputation est faite. » Ce sang-froid n'était pas le moindre bagage qu'il portait avec lui. Il avait aussi un sérieux magnétisme personnel, qui vous fascinait malgré vous ; et, en outre, je ne sais quoi d'original.

— Bonjour, madame Ceceroys, disait-il en entrant, en se dandinant. Quelle journée, aujourd'hui ! Cette pluie peut être bonne pour les récoltes, mais elle est mauvaise pour les médecins

qui doivent faire leur visites. Mais que la volonté de Dieu soit faite ! La pluie ne tombe-t-elle pas aussi bien sur les justes que sur les injustes ?

— Docteur, mon mari me demandait si...

— Parfaitement. Connaissez-vous les dernières nouvelles ? Non, naturellement, vous ne les savez pas ; elles ne sont pas encore connues. Eh bien ! Nous allons avoir une réunion de missionnaires à Torham, cet été, et les délégués seront logés chez les fidèles des paroisses. Pour vous, particulièrement, j'ai choisi un homme très intéressant. Il est d'Afrique, et, autant que missionnaire, grand chasseur de gros gibier ! Un véritable Nemrod, si j'ose dire, et une autorité dans la connaissance de la faune de cette ténébreuse partie du monde.

— Mais, docteur...

— Oui, oui, ma chère dame. Je sais tout ce que vous voulez dire. On dit que nous allons avoir une élection à la fin de cette année. Les libéraux désirent supprimer les bars, alors que les conservateurs veulent seulement abolir le droit d'y boire de l'alcool. On devrait mettre aux abois le démon des boissons fortes, vous dis-je ; on devrait lui couper la tête et la queue.

Après un laps de temps, pendant lequel le patient, négligé, avait des sursauts de gorge, il lançait d'habitude un regard de côté sur le lit et demandait d'un ton de circonstance :

— Eh bien, que voudriez-vous manger, aujourd'hui ?

Retourné qu'il était par l'émotion, le malade retrouvait d'ordinaire, immédiatement, sa confiance en soi et, s'imaginant qu'il n'était point malade du tout, peut-être commandait-il alors un beefsteak. Le docteur pesait pour ou contre

la viande de bœuf, décidant finalement que la joie d'un tel mets pouvait être remise au lendemain ; il recommandait alors à sa place quelque légère et savoureuse friandise.

Il était l'homme de la diète et aurait fait un magnifique chef de cuisine pour des convalescents ; c'était probablement sa vraie vocation. Partisan sincère, mais étroit de sa religion, il portait la doctrine chrétienne de l'imprévoyance à une telle extrémité que, lorsqu'il mourut, sa femme et ses filles restèrent absolument démunies. Il avait aussi la manie de tirer de ses malades, en les cajolant, à leurs lits mêmes, des souscriptions aux missions diverses auxquelles il portait intérêt. Ordinairement, ceux-ci prenaient mal la chose et payaient sans trop d'empressement quand ils avaient recouvré la santé. S'ils ne le faisaient pas, eh bien, le docteur Paynham jouait à pile ou face.

Les souvenirs de John se rapportant à cette époque étaient liés à la chute retentissante des cheveux de son père, au moment où il quitta son lit de fièvre et aussi à l'odeur pénétrante du pétrole qu'on lui avait recommandé comme remède souverain contre la calvitie, avec un succès qui semble avoir été modéré.

Une autre fois, une des sœurs de Ceceroys faisait une visite et raconta, en présence du jouvenceau, l'expérience terrible qu'elle fit dans cette portion de la campagne qu'elle habitait au premier temps de son mariage.

« — Mon mari était en voyage, dit-elle, et je fus réveillée dans le milieu de la nuit par le bruit d'un ronflement sous mon lit. C'était un Indien ivre qui s'était glissé dans la maison avant la tombée de la nuit et s'était endormi dans sa

cachette. Je me tins tremblante de froid et d'épouvante, derrière les rideaux de la fenêtre jusqu'à l'aube ; à ce moment, l'Indien encore stupide de sommeil et de boisson, me chercha vainement et fila. »

Pendant plusieurs années, John conserva l'habitude de regarder sous son lit, chaque nuit, avant de se coucher.

Aux impressions de terreur citées plus haut et à d'autres, s'ajoutèrent des querelles presque continuelles avec son frère aîné. C'est un des mystères et une des absurdités de la vie que nous soyons unis par les points de liaison du hasard ou par les conséquences de la vie à ceux qui nous sont le plus antipathiques. Néanmoins, nous sommes supposés leur devoir une affection et une tendresse telles que s'ils étaient sortis de notre âme elle-même. Si chacun de ces frères de John avait cherché au monde une antithèse de sa nature, il n'eût été nulle part aussi sûr de la trouver qu'à la maison. Le plus âgé, Rhoderic, était grand, délié d'allure avec des cheveux d'un blond sévère, un teint dur, des yeux d'un bleu particulièrement ardent comme ceux d'un chef teuton, d'autrefois, un long nez presque droit, une bouche mince, pourtant mobile, sur un menton large, mais indécis. Son front était haut et fuyant, et son long cou paraissait posséder la vertu de se raccourcir quand il le désirait, comme celui de certains oiseaux de proie. John, le plus jeune, était court de taille, mais bien fait, avec de beaux cheveux qui avaient eu tout d'abord une tendance à boucler et qui brunissaient maintenant en s'allongeant. Il avait des yeux bruns qui reflétaient presque instantanément les différents modes de sa pensée, une peau assez

maladive, un nez et une bouche délicatement moulés, mais un menton ferme. Il faut ajouter à ces différences physiques avec son frère, des contrastes de tempérament qui se manifesteront suffisamment au cours de cette véridique histoire.

Cet antagonisme avait commencé presque à la naissance de John. Rhoderic désirait que le nouveau venu fût une fille et il marqua bientôt son mécontentement par une véritable tentative qui voulut être meurtrière, mais fut infructueuse, à l'adresse de son frère, en saisissant un canif qu'il brandit contre l'enfant au berceau. Le petit poussa et devient très attrayant, si bien que le frère aîné à qui il déplaisait, ne put, lui-même, résister au charme qui s'en dégageait. Par intervalles, des accès de jalousie alternaient avec des saisons égales de sympathie. De temps en temps néanmoins, John dut supporter tortures et querelles. Ceci se présentait surtout lorsque le père et la mère se trouvaient au dehors. Rhoderic saisissait alors l'occasion pour jeter à terre son frère et pour lui glacer le sang par des menaces terribles. Une fois, par exemple, il lui ordonna d'entrer dans un bain dont l'eau était trop chaude et l'enfant en fut presque ébouillanté ; après cela, il lui barbouilla le visage avec de la pâte à fourneau, humiliation que John ressentit encore plus que sa douleur. Naturellement, pour ces exactions, Roddy était sévèrement puni, mais la punition glissait. Aussi John ne se prenait-il pas pour battu ; ses représailles se manifestaient sous forme de projectiles, seules armes qu'il eût à sa portée. Une fois, il lança, comme autrefois Luther contre le démon, un encrier avec une dextérité inouïe, à la face de Roddy, dont les tempes se couvrirent d'un flot de

sang et d'encre. Celui-ci porta longtemps la marque du coup.

La différence de l'âge les sépara à l'école comme elle l'avait fait à la maison ; John s'en trouva même inespérément heureux. Il se mit avec ardeur à l'étude ; en la matière, il avait de réelles facilités ; et, bien qu'il ne soit guère devenu populaire parmi ses camarades, il en eut toujours un petit nombre autour de lui, et des vrais.

Au fur et à mesure qu'il grandissait, il s'intéressait plus au sport, et bien que son exiguïté corporelle le tînt en dehors des démonstrations de force ou de traction, il excellait néanmoins en des exercices de souplesse et devint même, à ce sujet, le meilleur athlète qu'ait jamais possédé l'école. Son jeu préféré, cependant, était un jeu en honneur, seulement, dans cette localité et connu sous le nom de combat de trapèze. Deux jeunes gens s'emparaient de l'un des trapèzes du gymnase, deux autres grimpaient à la poutre de support, et s'efforçaient d'en chasser les occupants. Notre John jaillissait comme un éclair au long de la corde, ses mains brûlées par le dur frottement, et tel un coup de tonnerre en miniature, saisissait les épaules de son adversaire. Ordinairement, celui-ci perdait pied et tombait ou était projeté de son assiette.

Mais ces diversions, pas plus que les autres, ne gênaient ses études. Le sport et les jeux, durant la période scolaire de John, étaient encore une discipline des récréations, en somme, qui ne s'interposaient pas sérieusement entre son travail et lui. Ils n'étaient pas, comme aujourd'hui, une occupation — une occupation pour un petit nombre, une préoccupation pour beaucoup qui jouent même par procuration. Au cours des der-

nières années, le Canada en est arrivé, ou bien près, à une déification du sport, autant que cela est humainement possible. Un petit nombre de jeunes gens seulement peuvent accéder à ces jeux ; ils sont alors des demi-dieux pour la « claque » qui, à les applaudir, use son gosier en de barbares hurlements. Pratiquement, tous les jeux sont rendus professionnels, grâce aux énormes recettes qui en sont retirées et qui permettent de plus en plus d'énormes « présents » aux héros. Il y avait un temps, et il n'est pas si éloigné, où nos journaux contenaient une colonne sportive. Cette colonne trop modeste est devenue une page consacrée aux sports, puis deux et, en certains cas, pour finir, s'il s'agit là d'une finalité, une section sportive, sans compter les encartages et les premières pages où sont figurés les gros événements. Dans un numéro récent de ces journaux Torhamiens, le rédacteur d'un article parla de la « consécration » d'un capitaine de football. Il semble, dit-il, l'esprit même du football. Et plus loin : « L'homme qui sent la main de Tom Spikenard sur ses épaules et qui a, à son oreille, le souffle haletant de sa voix, peut se dire que c'est l'Université même qu'il a, concrétisée, devant lui. » Quand on lit ce non-sens fanatique, on se demande où l'on va aboutir. Il est de toute notoriété que les étudiants d'Université qui se dévouent aux sports ne participent pas, en réalité, aux études où ils sont, ordinairement, bons derniers dans le classement. Leur esprit rêveur leur laisse peu de temps pour le but que se proposent leurs parents ou leurs tuteurs en les alimentant de leurs deniers. Et, en comparaison des colonnes en argot de ravissement qu'on déverse en manière de libations sur l'autel du dieu des sports, un accomplissement

intellectuel, si jamais on en fait mention, est réduit à un paragraphe limité que l'on dispose en un coin obscur, sans une inscription suffisante pour marquer la place où on l'enterre.

A cette époque, l'Ecole de Saint-James renfermait une phalange remarquable de maîtres. Parmi eux, l'on rencontrait, outre le type du pédagogue bûcheur, plusieurs caractères d'hommes qui s'imposaient de prime abord par leur personnalité et par l'ascendance que leur autorité intellectuelle avait sur leurs élèves. L'un d'entre eux, qui réduisait les mystères de la syntaxe anglaise à quarante règles, entraînait, par un air de bon aloi, toutes les volontés au travail ; on s'essayait à s'assimiler son style autant que ses leçons. Un autre semblait posséder faiblement son sujet, mais son attitude strictement militaire faisait impression et les élèves apprenaient leurs cours dans l'espoir de le confondre et de se divertir ainsi d'une sérénité trop classique. Si on l'interrogeait à propos d'une date, il avait l'habitude de commencer d'un ton d'autorité par le mot « approximativement ». Puis il se mettait à balbutier, comme le dindon de la fable, et répondait : « A peu près en 600 avant Jésus-Christ » sur un ton encore plus sec. Un autre contre-balançait une sévère analyse littéraire par la lecture des Héros Grecs, d'une voix sonore de baryton. Un autre encore, avait une intelligence réelle des beautés du vers latin, dont bénéficiaient ses élèves pendant l'heure facultative de ses cours, quand ils ne s'adonnaient pas à de rudes plaisanteries. Ce brave ami, de son petit nom s'appelait « Le Bouc ». Il n'avait pas la moindre autorité sur ses élèves, si ce n'est celle de l'affection ; elle leur commandait des limites qu'ils n'auraient pas voulu dépasser, mais aux-

quelles ils atteignaient souvent. Leur procédé préféré consistait à apporter de la boutique du coin une espèce de bonbon connu sous le nom de « brandy-balls » (ces balles étaient, je gage, totalement dépourvues de cognac) et à projeter ces bonbons, à moitié mastiqués, sur la robe professorale du « Bouc ». Leur parabole ascendante arrivait, en effet, à leur but et ils se fichaient dans cette robe en constellations avec une persistance qu'on peut qualifier de scolastique. On tolérait vaguement de fumer, à condition qu'on se cachât (il s'agissait alors de la sixième) ; les élèves apportaient des chats et des chiens perdus pour distraire la classe et, un jour, resté mémorable, une chauve-souris assoupie fut capturée dans une crevasse du parc à brebis fermé qu'était le vieux lycée, placée sur le régulateur de la bouche d'air chaud et, ainsi que le voulait le hasard, elle vint se nicher dans les cheveux du brave homme. Sous prétexte de le sauver, un effort sauvage s'ensuivit pour saisir la bête, et le maître fut traîné à travers la salle, au milieu de cris perçants et d'éclats de rire jusqu'à ce qu'il ne sût plus s'il devait punir toute la classe ou exprimer sa gratitude d'en avoir réchappé.

La monotonie alternante de l'étude et de la distribution des prix fut égayée au moment de la construction des nids par les oiseaux qui se trouvaient dans les bois magnifiques des alentours, de Torham, et John connut la joie de grimper jusqu'à la branche la plus élevée d'un pin penché et, mettant à mal le rude édifice des corbeaux, il leur enlevait un butin vert et pourpre, ou encore, il happait les sphères d'ivoire des martins-pêcheurs du haut des talus qui surplombaient la rivière.

Le camarade attitré de ces promenades s'appelait Rupert Thirvall ; c'était un garçon d'un naturel sauvage, aux affections profondes. Il était affligé d'un trouble de la parole. Il bégayait épouvantablement. Au temps de son enfance, en Angleterre, il était tombé d'une trappe dans l'écurie de son père, sur le pavé de briques et avait eu une fièvre cérébrale. Il s'était levé de son lit de fièvre avec ses centres si délicats et si tendres de langage douloureusement atrophiés. Il ressentit amèrement son infirmité et fut victime de périodes de mélancolie jusqu'à en être hanté par l'idée d'attenter à sa vie.

— Sais-tu, John, disait-il, je ne vois pas pourquoi le suicide serait défendu quand on n'a aucune attache. La vie, c'est tout ce que nous avons qui soit véritablement, à nous et c'est sûrement notre affaire d'en disposer comme nous l'entendons.

John arrivait ordinairement à dissiper ces pensées sombres, mais la destinée lui remit fortement en mémoire les heures passées avec son camarade au moment où, plus tard, celui-ci fut victime d'une mystérieuse tragédie.

Jusque-là, cette amitié fut douce pour John comme un sommet dominant le niveau auquel son expérience était fixée. Rupert avait trois ans de plus et était ainsi bien fait pour être un guide à travers les multiples péripéties auxquelles la jeunesse est liée. Ainsi son attitude aidait-elle John à se faire une idée satisfaisante concernant les boissons alcooliques, au sujet desquelles il était extrêmement curieux de posséder un avis, étant donné l'aversion absolue qu'en avait son père. Sa mère, il le savait, cachait toujours une bouteille de quelque chose, fermée à double tour, mais il

s'agissait sans doute de fioles renfermant des médicaments. Il était aussi curieux, d'ailleurs, de savoir comment la même mixture pouvait être, selon les cas, une potion vivifiante ou un poison mortel. Rupert disait : « Il n'y a pas de mystère là-dessous. Les miens ont toujours du vin à la maison, mais personne n'en boit. Essaies-en plutôt, tu verras ce que c'est. » Ainsi John, peureux et agité, introduisit furtivement une bouteille de Porto dans la salle d'études et tenta l'épouvantable risque. A ce qu'il dit, il n'en éprouva aucun plaisir et n'en tira même qu'un mal de tête dont il se fût bien passé. Il fut plusieurs années avant de recommencer l'expérience et, alors, avec une extrême modération, mais s'il avait aimé ce breuvage, il aurait pu... qui sait ? Ils parlaient beaucoup de la vie et de son mystère. Rupert était un franc athée, bien qu'un de ses frères fût curé, peut-être à cause de cela. Connaissant son frère comme il le connaissait, il ne pouvait l'imaginer représentant de Dieu. La grosse question du sexe occupait souvent le premier plan de leurs discussions. Ici encore, par bonheur, Rupert avait un point de vue sain et normal, bien qu'il ne pût jamais parler des jeunes filles sans rancœur ; il sentait bien, en effet, que son infirmité et la timidité qui y était liée le tenaient à l'écart, dans la plupart des cas, de leur société.

Les rapports entre John et son frère continuèrent à alterner en longues périodes d'hostilité et en brèves époques de sympathie. Les premières devinrent terribles par suite de querelles renouvelées et toujours plus compliquées ; durant les dernières, John avait toujours comme une dette compensatrice envers son frère, née du réveil du critérium littéraire. Rhoderic avait été affligé, pen-

dant longtemps, d'une démangeaison d'écrire. Il avait produit quelques vers acceptables, dont quelques-uns avaient illustré les pages des petites revues de la Nouvelle-Angleterre et il travaillait à une traduction de Catulle en « style moderne ». Il avait besoin d'un auditeur qui acceptât d'apprécier la déclamation de ses écrits et il ne s'en trouvait pas un auquel il pût mieux s'adresser qu'à son jeune frère méprisé, mais malléable. Ce dernier eut vite reçu l'inoculation de la divine folie et commença à faire son apprentissage de fabricant de poésies. Tard dans la nuit, il restait à façonner des vers qui sont encore, hélas ! manuscrits. Ils ne sont, naturellement, pas merveilleux, mais certains d'entre eux sont loin d'être médiocres et quelques-uns comportent des éclairs du génie qu'il devait posséder plus tard. Les rêves de renommée, en tant que poète, étaient prématurés, mais ils étaient un élément important de son éducation émotive et littéraire et une préparation à l'occasion proche et divine d'aimer.

A peu près à ce moment-là — il avait atteint la maturité de ses dix-sept ans — il fit connaissance avec la mer. Ce ne fut pas dans les circonstances les plus favorables; ce fut à propos d'une randonnée estivale de la famille à un « rendez-vous de bains de mer » de bon aloi. Mais, même là, l'Océan ne peut renier sa grandeur et le sensible garçon se pénétra profondément de toutes ses modalités, soit qu'il bouillonnât sous le soleil, qu'il fût bien vivant avec de grosses vagues, bondissant comme des troupeaux de loups contre les rochers, qu'il redevînt calme comme un lac aux cercles d'huile sur la lointaine ligne du ciel avec une triste bande rouge de soleil couchant, ou, enfin, qu'il se drapât d'un linceul de brumes

redoutables. Plus que tout, il aima la nuit, quand la lune rouge apparaissait au bord de l'horizon et que les points scintillants d'étoiles étaient éparpillés au bas du ciel, tandis que les météores filaient de leurs trônes sublimes dans un air de saphir... Et dans les eaux bordant le sable presque à ses pieds, il s'égayait à contempler, par myriades, les formes de la vie marine, illuminée par ses propres vertus comme par des lampes de vif-argent, et pourtant pleine de toutes les nuances qui rendent si merveilleux le spectre oculaire.

Là aussi, il apprit à nager, et acquit un respect nouveau de son père, à le voir atteindre par brassées sûres et puissantes les barques de pêcheurs à l'ancre, au large.

Et là, il rassasia les désirs qu'il avait jusqu'alors réprimés, voulut bien s'avouer son besoin d'association plus complète avec ceux qui se rapprochaient de sa façon de voir, dont il faisait un choix surtout dans l'autre sexe, apprit à danser et même à flirter, aussi gauchement que précocement, avec Hattie, Berthe et Alice, les belles du bal des enfants. Il ébaucha un roman délicat en la compagnie d'Alice, une grande jeune fille de belle poussée et qui mourut de la tuberculose l'été d'après.

Mais la plus grande partie de son temps fut consacrée aux brisants, ou à poursuivre dans un bateau de pêche le maquereau bleu et argenté, ou encore aux longues promenades dans les bois de pins qui tournaient le dos au rivage. En fin de compte, c'est un jeune homme plus vigoureux et plus sain qui, à la fin de l'été, s'en retourna pour endosser le travail de la première année à l'Université.

CHAPITRE III

MONICA AU JARDIN

— Viens, John et fais tes compliments à nos invités.

La voix de sa mère frappa son oreille au moment où il passait la porte du salon, précisément au moment, où, de retour d'un cours, il revenait à la maison. Il portait, fortement serré sous son bras, son cahier, comme une arme défensive, poussa davantage la porte déjà entre-bâillée et entra dans la pièce. A travers la lumière froide et verte réfléchie du dehors par le soleil sur la pelouse, il ne distingua pas tout d'abord ses occupants. Puis son regard fut retenu, irrésistiblement, magnétiquement par les yeux d'une jeune fille qui avait à peu près son âge et qui était assise à un coin opposé. Il la reconnut tout de suite, car il avait déjà vu sa photographie, qui lui avait laissé une impression d'intérêt subtil.

Elle n'était pas belle, pas encore, mais le bouton portait en lui toutes les promesses d'une fleur splendide. Oh ! Ces yeux riants et enjoués, de la couleur du lac, non point si limpides que ce lac, mais vibrants de douceur et

de l'audacieuse bonne humeur de l'âme qu'ils cachaient! Ses beaux cheveux d'une seule venue, aux nuances d'or pâle, tombaient en bouillonnant sur ses épaules minces, mais aux formes belles, bien qu'elles fussent vêtues encore à la mode des jeunes écolières. Son front, haut et blanc et intellectuel, perdait un peu en distinction, peut-être, mais gagnait en charme, grâce aux mèches errantes qui en tombaient, légèrement bouclées. Sa joue, un peu trop pleine peut-être, n'avait pas atteint à la perfection dans sa liaison avec un menton délicat, mais raisonné, tandis que son nez, bellement régulier, était d'un modelage fier et ferme et se détachait des autres traits comme une démonstration d'intelligence. Ajoutez à tout cela un teint délicat comme le velouté d'une pivoine mi-ouverte, et vous aurez une image de Monica Brideway, telle qu'elle apparaissait à John. Mais, qu'on la dessine comme on voudra, son charme reste insaisissable. Il s'irradiait de son être comme les harmonies voilées d'un violon lointain, appelant et forçant l'admiration par une persuasion irrésistible. Son corps avait, encore quelque chose d'enfantin, et cela est naturel, mais il fourmillait de courbes, naissantes ; ses mains avaient une finesse de main d'artiste, avec ses extrémités allongées et la bordure courte, ailée, du vêtement laissait entrevoir une svelte cheville.

John, vous pouvez le croire, ne fit pas attention à tous ces détails, quand surgit devant lui cette vision. Mais il ressentit les effluves de ce magnétisme et il en resta sans contenance et sans parole sur le pas de la porte. Il entendit

comme en un rêve les mots d'usage de présentation :

— Madame Brideway, voici mon plus jeune fils. Monica, je vous présente John. John, mène Monica au jardin. Elle s'ennuie de nos papotages d'intérieur et de domesticité.

Mme Brideway était âgée de trente-six ans environ, sans en avoir l'air ni le sentiment, si ce n'est qu'elle avait une légère tendance à l'embonpoint. Elle avait une figure de poupée, éclairée toutefois par de bons yeux bruns, encadrés de cheveux bruns bouclés. Elle, aussi, avait un charme d'une qualité subtile; mais, dans ce cas, il recouvrait un certain vide intellectuel; seulement, son cœur vibrant lui valait beaucoup d'amis ; elle possédait je ne sais quelle mimique des idées qui la faisait passer de temps à autre pour une femme intelligente. Mme Ceceroys l'avait rencontrée au presbytère et l'avait invitée, elle et sa fille, quand elle aurait l'occasion de venir à Torham, à demeurer chez les Ceceroys. Elle était la veuve d'un ingénieur qui avait beaucoup vécu aux Etats-Unis, et cette alliance l'avait recommandée à Mme Ceceroys. Son mari, beaucoup plus vieux qu'elle, avait pris du service pendant la guerre civile. Une vieille blessure reçue s'était rouverte et le mal l'avait emporté.

Garçon et fille s'en allèrent, et par la porte vitrée, pénétrèrent dans le clos enchanté. C'était l'entrée de l'automne et les érables qui montaient la garde sur la pelouse avaient déjà des teintes rouges, brunes et oranges, plus belles en leur décadence qu'en pleine gloire de leur verdure; l'étrange et vieille fontaine se jouait dans l'air, mêlant son brouillard au feu de l'automne et de grosses

grappes de raisin empourpré pendaient de l'arche de la treille.

Le silence tomba entre eux, un silence dérivant d'une émotion trop profonde pour qu'ils pussent parler, car chacun d'entre eux éprouvait le risque d'une heure pleine de fatalité. Ce n'était pas l'habituelle timidité qu'on trouve parfois entre deux adolescents de sexe opposé; ils étaient, on peut le dire, si pénétrés chacun par leur charme respectif que parler devenait superflu pour l'instant.

John pensait : « Si seulement j'avais une camarade comme elle , ma solitude et le reste du monde n'auraient aucune importance. Et comme je travaillerais! Je sais qu'elle s'intéresserait à mon travail. Il n'y a rien au monde que je ne pourrais accomplir avec elle à mes côtés. »

Ses rêves ambitieux étaient brusquement devenus plus vivaces, s'ils n'en étaient pas plus précis.

Et Monica pensait : « Combien différent il est des autres jeunes gens que je fréquente dans cette sotte petite ville de Felton, combien vigoureux aussi, et distingué!... Je le voudrais un peu plus grand », ajouta-t-elle, mue par une subconsciente impulsion eugénique. Un an seulement les séparait et, d'un accord rapide d'intelligence, ils passèrent cette barrière, importante à leur âge, ce gouffre plus particulièrement ingrat de l'opposition de sexes et de la différence de leurs deux éducations, maintenant qu'ils déambulaient dans le jardin.

— Parlez-moi de l'Université, commanda-t-elle; on doit s'y amuser beaucoup.

— Oh! assez, répondit-il. Mais les étudiants plus âgés nous ont à l'œil. Pensez donc, nous n'avons

pas le droit de porter des cannes, nous; mais, en revanche, tous les nouveaux fument, et je dois lire un essai sur le tabac à une prochaine séance de notre Société.

Il sortit une courte pipe boule-dogue, déjà noircie par l'usage, qu'il lui fit admirer. Elle ne fut pas très émue par cette preuve de masculinité, dit qu'elle en trouvait l'odeur désagréable et lui demanda si cela ne l'avait pas rendu malade.

— Oh! hésita-t-il, un peu, pour commencer. Mais, j'ai passé le pire aujourd'hui... Est-ce que vous voudriez, ajouta-t-il, frappé par une pensée soudaine, me voir cesser de fumer?

— Non, pourquoi le voudrais-je? répartit-elle rapidement; et alors ils se mirent tous deux à rire, — d'un rire fou et délicieux.

— Je venais seulement de penser que j'aurais aimé faire quelque chose pour vous être agréable, dit-il avec fierté.

— Soit, alors offrez-moi quelques-unes de ces délicieuses grappes de raisin, dit-elle en poussant des cris de joie.

Et ils marchèrent ensemble à la treille. Ce jardin était un véritable Eden, dont elle était l'Eve, bien que le fruit ne fût pas encore celui de la connaissance et que les vapeurs de la ligne fussent plutôt d'amour que de Bacchus.

John produisit plusieurs pages de son Grand Essai sur le tabac et les lut; et elles firent meilleure impression que la pipe.

Monica aima les passages concernant Sir Walter Raleigh, le roman de la Virginie et fut amusée par les épisodes fabuleux se rapportant au roi

James; bientôt, cependant, pâlit l'intérêt du sujet et ils s'en retournèrent à ce par quoi ils étaient le plus captivés, à savoir eux-mêmes.

— La vie est assez triste ici, remarqua l'ami John. Papa ne pense qu'à son travail et maman ne sort pas beaucoup. Elle pense que les habitants du lieu ne la valent pas et ne s'intéresse qu'à ce qu'elle appelle « leur origine ». Elle vous contera comment vivait autrefois une de nos directrices de Club, dans une maisonnette de quatre pièces, avant que son mari gagnât assez d'argent dans le métier de brasseur et comment elle faisait sa cuisine dans la chambre donnant sur la rue, en laissant ouverte sa fenêtre. Ce n'est pas tant ce fait qui l'ennuie, à vrai dire, que d'avoir remarqué que le fourneau était rouillé, ce qui n'est pas respectable. Maman tient énormément à la respectabilité. Moi, je la hais; et vous?

— Pas absolument, pourtant je ne la définirais pas comme le fait votre mère. Mais la vie à Felton est tout à fait différente. C'est une vieille ville endormie et ses habitants intelligents la fuient dès qu'ils peuvent, mais tout le monde y connaît tout le monde et nous passons ensemble de bons moments. Et puis, tant de talents en sont sortis! Sir Gerald Meston, le romancier qui vit à Londres actuellement et est membre du Parlement, chacun en parle ! Et son frère donc, qui possède une fabrique modèle à Chicago, et a gagné des sommes considérables; et aussi Florence Newhouse, l'actrice, — vous souvenez-vous? — Elle a joué avec Irving, dans *Les Cloches;* M. le ministre Wilmot McIrving, qui fut président du Conseil il y a deux ans, et M. Mermer, président de la Cour de Justice, et cette femme de lettres qui écrit

des articles de fond pour *L'Observateur de Torham* et, mon Dieu! des quantités d'autres...

— Et vous vous oubliez, car je sais que vous êtes intelligente et que vous vous distinguerez quelque jour, dit John en l'interrompant. Alors probablement vous quitterez Felton pour vivre... à Torham peut-être, risqua-t-il.

— Quel drôle de garçon vous faites, dit-elle en riant, nullement froissée de cette foi exaltée ; puis, poussée par un caprice qui lui vint de le taquiner, elle continua : « Mais, à Felton, il y a juste autant de vilains garnements. Ils sont continuellement à vanter mes yeux et mes cheveux et à me faire de sots compliments. »

La jalousie de John fut excitée sur-le-champ.

— Attendez jusqu'à ce que je descende à Felton pour vous voir ; j'aurai vite fait de me faire craindre en les chassant.

Monica se mit à rire d'un rire argenté et nerveux.

— Je voudrais bien voir cela, dit-elle. Mais venez, je vous en prie, aux vacances de Noël. Felton, alors, est très gai. Il y a des parties de traîneau, de patinage, de toboggan et d'autres de tout genre. Je demanderai à maman de vous inviter, et je suis sûre que vous ne vous ennuierez pas.

— Je n'en doute pas, surtout si vous êtes là.

Et puis, ils babillèrent, frémissant sur la berge du premier amour, investissant les pires lieux communs de je ne sais quel sens délicieux et caché. Vous pouvez rire de leur précocité, mais il a existé assez de Dantes et de Béatrices inconnus, assez de *Vite Nuove* qui ont été vécues et non écrites.

CHAPITRE IV

CHEZ LE PASTEUR

Mme Brideway déjeunait au presbytère.

Elle regretta, au moment où elle passa le cordon de ciment qui bordait la maison, le premier bâtiment, une belle maison de pierre grise, bien proportionnée, qui avait été remplacée par ce florissant édifice de briques rouges, nouveau cru de l'architecture de Torham, une construction pseudo-romantique avec des vitres vulgaires, des tourelles prétentieuses et des ornements grossièrement sculptés. Elle était flanquée de deux têtes par trop grotesques, qui voulaient être des têtes de lions et qui gardaient les deux faces de la véranda. Elles auraient pu être l'œuvre de deux sauvages de l'âge de pierre.

— Oui, se disait-elle à elle-même, en regardant ironiquement le bâtiment, à part les proportions et l'ornementation, ç'aurait pu faire une gentille maison si les matériaux avaient été bons.

Elle avait entendu Monica dire quelque chose de ce genre.

L'intérieur n'était pas trop désagréable. L'Eglise d'Angleterre maintient un certain décorum de goût et de raffinement que l'apostasie n'acquiert jamais ; ceci se manifestait ici dans les gris doux et les bruns de l'ornementation, l'absence de des-

sins sur la tapisserie et dans le soin qu'on avait mis à choisir les aquarelles et les gravures qui en relevaient la monotonie. La salle à manger surtout était d'un aspect vraiment inoffensif. Les panneaux de bois blanc du Sud vieillissaient rapidement et le velours de leurs bruns rosés était agréable aux yeux en dépit des fioritures qui le défiguraient.

Le ministre, le très révérend Léonard Martin, ni plus ni moins que celui que nous connaissons déjà comme chef de l'Ecole Anglicane Enfantine de Saint-James, était un représentant typique du troisième sexe. Une figure ample, encadrée dans des favoris d'argent, rendue florissante par la bonne vie qu'il menait — ses revenus de l'Ecole augmentait ses appointements — restait sans équilibre, grâce à un menton qui demandait secours à ceux qui se trouvaient au-dessous. Son corps fort, cependant, en imposait ; il vous donnait l'idée que sa personnalité résidait plutôt dans les membres que dans la tête.

Mme Martin était le pôle opposé et l'antithèse de son mari. Grande, mince et anguleuse, avec des yeux noirs et happeurs, de longues joues osseuses et un nez d'oiseau de proie, elle personnifiait l'Eglise militante. Elle était née dans la petite paroisse de Giggleswick, près de Settle, dans le Comté d'York, et elle avait reçu le nom de baptême d'Alkelda, en souvenir de la princesse saxonne qui est la patronne de l'église de la localité. Le nom lui convenait bien, suggestif qu'il était de son naturel corrosif. Cette origine fut le point de départ de son rapprochement de Mme Ceceroys, dont les ascendants étaient arrivés, deux cents ans auparavant, du même département.

Après la salade et l'entremets, la conversation se porta sur la famille Ceceroys.

— Je ne comprends pas, disait Mme Brideway, avec leur descendance et leur argent, leur argent surtout, pourquoi ils n'arrivent pas à une situation meilleure. M. Ceceroys, il est vrai, possède une instruction incomplète, mais pas tant que d'autres que je pourrais nommer et il est fort avancé en affaires, et, et... soit, laissons les hommes de côté.

Le ministre ne trouva pas utile de défendre le sexe mâle contre cette offense.

— M. Ceceroys, dit-il, ne s'intéresse qu'à son travail et nous devons admettre qu'il y réussit. Je regrette beaucoup son indifférence en matière religieuse. Certes, il souscrit beaucoup. Le docteur Paynham suffit ordinairement à le persuader à ce sujet, mais j'ai l'idée qu'il a toujours des regrets au moment de l'échéance.

— Le docteur Paynham suffit à se rendre maître du consentement de n'importe qui, surtout quand *vous êtes* malade, ajouta Mme Brideway, avec un haussement d'épaules, et une dérivation dans l'emploi du pronom qui donna à sa remarque un air d'attaque directe. Elle avait, en effet, fait l'essai de ses talents de médecin et de missionnaire dans une visite préalable.

— Il apporte toujours dans l'idée qu'il se fait d'un être humain quelque chose d'un animal chevauché par un esprit et dit que le cavalier doit rester bien en selle, sinon, l'animal prendrait le mors aux dents. Cela est positivement effrayant.

— Parfaitement, et il présente ainsi un étrange tableau des deux, insinua Cécile, la fille de la maison, une petite blonde, obstinée, toujours en révolte contre la parenté cléricale. C'est une grosse

bête, une sorte de croisement entre un cheval et un orignal, avec un rien de tigre et celui qui la monte est semblable à l'un des vigoureux laboureurs de Frank Brangwyn.

— Pauvre homme, soupira Mme Brideway, en revenant à Ceceroys père, mon cœur va tout entier à lui. Sa femme l'ennuie sans répit chaque fois qu'ils abordent la question de famille et perpétuellement elle suggère ce sujet.

— Pourtant, sa famille est aussi distinguée que celle de sa femme, osa dire Mme Martin. Mais il met de l'insistance à étaler ses idées démocratiques et à oublier l'Angleterre.

— Oui, agréa Mme Brideway, avec un effort d'animation ; hier même il disait ; je suis un vrai Canadien et fier de l'être. Je suis né dans une baraque et j'ai été bercé dans une auge à sucre d'érable. Il fallait voir le regard que Mme Ceceroys lança à son mari.

— Je suppose, repartit le vicaire, un homme maigre, de trente ans, gris prématurément, au visage ascétique, mais avec un sourire enfantin qui disait toute la jeunesse qui luttait encore en lui, je suppose qu'il doit posséder une forte armure magnétique pour avoir résisté à ce sinistre coup d'œil.

— Mon Dieu, il n'en est pas mort, pas le moins du monde. Durant les vingt premières années, narra-t-il en clignant des yeux de mon côté avec un sourire malin, vous avez été une excellente femme, mais par la suite, depuis que cette manie généalogique vous est entrée dans la tête, vous êtes changée bien tristement — bien tristement — répéta-t-il avec une note de tristesse qui traînait dans sa propre voix, et ce n'est pas un bonheur.

Heureusement, le repas était terminé. Mme Ceceroys se leva sans mot dire et me poussant devant elle, sortit en coup de vent de la chambre.

— Récemment, elle a été en relation dit Mme Martin, avec un cousin de Kepooksie ou de quelque lieu semblable. Elle me dit qu'il écrit une histoire de la famille et qu'il expédie les manuscrits pour qu'elle les revoie.

— Oh! je n'entends rien d'autre du matin au soir. Elle rêve généalogie. Ce que je crains, c'est qu'on ne la trouve morte dans son lit un matin, morte d'une réminiscence ancestrale. Armes : d'azur entre trois têtes de lance d'argent aux gueules de cerf couché, ornées de dix fourchons d'or. Cimier : un sautoir d'hermine surmonté d'une petite boule. Devise : mes oreilles en retentissent... Non, Cécile, — mais non, ce n'est pas cela. Je l'ai oubliée pour l'instant, heureusement. Et l'ancêtre le plus distingué qu'elle peut avouer est un théologien de dix-huitième siècle qui écrivit une histoire de la Bible.

— Et une œuvre vraiment intéressante, dit le curé, qui avait mal pu saisir ce déluge de paroles, une œuvre dont je suis très heureux de posséder un exemplaire. Chérie, allons prendre le café dans mon cabinet de travail et je montrerai le livre à Mme Brideway. Je le garde toujours à ma bibliothèque tournante, près de mon bureau, auprès de la Bible animalière du Révérend J.-C. Woods, que m'a offerte le docteur Paynham.

Dans la bibliothèque, la conversation continua à rouler, plus concentrée et tenace que jamais, sur les Ceceroys.

— Ils sont pratiquement isolés, dit Mme Martin. M. Ceceroys n'a aucun intérêt pour le monde

tandis que sa femme ne trouve jamais quelqu'un assez à sa hauteur. Elle a sur le bout de la langue les archives, plutôt récentes et peu glorieuses des familles « anciennes » de Torham et si vous faites mention des nouveaux venus en sa présence, elle renifle en branlant la tête et demande : « Qui sont-ils ? » Ainsi, entre leur père et leur mère, les enfants ont poussé comme deux Robinsons Crusoés et cela ne leur vaut rien.

— Cependant, ils ne sont pas tout à fait gâtés, n'est-ce pas, maman? questionna Cécile.

Elle admirait en secret le maigre Rhoderic, mais n'avait jamais produit un effet sérieux sur lui.

— Ce sont des enfants charmants, répondit le prêtre à la place de son épouse, mais leur entourage est absolument impossible. Ils n'ont pas les éléments religieux que je voudrais leur voir. Leur assistance aux offices est tout à fait — hum! — sporadique.

— Oh! ce n'est que passager, se hâta de dire M. Leask, le vicaire. Il revenait justement d'un petit voyage parmi les étalages des livres qui se trouvaient là. Ils avaient, ajouta-t-il, l'habitude de fréquenter l'église avec assiduité et, maintenant, ils sont sous le coup d'une petite réaction. Bientôt, l'aiguille du pendule retrouvera sa balance.

M. Ceceroys avait eu de nombreux désagréments avec sa femme au sujet de l'éducation religieuse de leurs fils. Elle, conservatrice en tout, avait demandé à son mari l'orthodoxie religieuse pour eux et presque pleuré pour l'obtenir. Ceceroys, chrétien sincère et de cœur, n'était pas à l'aise en la façon de croire de ces derniers temps et hésitait à donner à ses enfants l'enseignement d'une foi qu'ils pourraient plus tard être appelés à

rejeter. Il savait que la désillusion, dans ce cas, est amère. Aussi, après beaucoup d'ennuis et de réflexions, il décida de laisser la question à la libre appréciation de ses enfants. Le résultat de cette expérience fut des plus naturels et il satisfit, pour l'heure, Mme Ceceroys elle-même. N'étant pas forcés d'aller à l'église ou à l'école du dimanche, ils y allèrent en fils zélés. John, en particulier, devint d'une ferveur extraordinaire. A peu près à l'âge critique de quatorze ans, il encourut une crise religieuse, au cours de laquelle il souffrit d'une sorte d'inflammation de la conscience pour des actes d'innocente curiosité « perpétrés » à l'âge de quatre ans. Pour l'instant, il faisait la lessive au lavoir où ses idées, en pleine réaction, devaient retrouver leur blancheur et, en partie sous l'influence de son intelligence à peine fleurie, en partie sous celle de son père dont il commençait seulement à apprécier la largeur d'idées, mais beaucoup, aussi, par suite de l'esprit jeune en honneur à son Université, il fut rapidement rejeté sur l'écueil d'un athéisme assimilable à moitié, auquel il devait se cramponner durant quelques années comme à un rocher sauveur. L'adolescence se révolte fréquemment en même temps contre l'autorité du père et celle de la grande et paternelle puissance de Dieu. Cette révolte doit être réprimée d'une main énergique, ou, alors, l'enfant peut être conduit à penser par lui-même.

— Une autre et une délicieuse particularité de cette chère Mme Ceceroys, recommença Cécile, est son habitude de demander, quand elle entend parler de n'importe quel mariage, à propos de la jeune fille : « A-t-elle bien agi ? » Et, par cela, elle entend : « A-t-elle fait un mariage

d'argent ou épousé un homme occupant une belle position ? » Elle semble regarder le mariage, non seulement comme une carrière, mais comme la seule carrière possible pour une femme, et plus la femme prend à son compte le rôle de parasite économique, plus Mme Ceceroys donne de l'importance à l'union.

— La bonne dame incline, admit le ministre, à faire l'apologie de ce que nous pouvons appeler — euh! — l'aspect contractuel du mariage plutôt que de son caractère sacramentel. Mais je suis étonné, Cécile, ajouta-t-il, évitant avec habileté de rencontrer *en fait* Mme Ceceroys, je suis étonné, dis-je, de te voir diminuer ainsi la dignité de la femme mariée.

Ce cher et vieil enfant qu'était le ministre était arrivé à détourner, selon son désir, le courant des commérages de ses paroissiens, mais il fut plongé immédiatement dans les eaux plus dangereuses d'une discussion sur le mouvement féminin — une vraie mer, pour lui, absolument rebelle aux cartes marines et abondante en menaces de navigation.

Cécile partit bravement en guerre contre les inégalités matrimoniales. Cette thèse était un de ses navires de guerre ; c'était une de ces opinions bien répandues dans les centres de civilisation, mais nouvelles pour une société dont les cellules pensantes sont conservées dans un état de narcotisme chronique par les conventions.

— N'oublie pas ton sexe, Cécile.

— Ce n'est pas d'une dame comme il faut.

— Soit; on peut soutenir pourtant que les veuves et les femmes non mariées possédant quelque bien devraient voter, mais non les femmes mariées.

— Pourquoi les femmes mariées perdraient-elles leur identité?

— Oh! je trouve cette réponse charmante.

Ceci venait de Mme Brideway.

— Je crains que tu ne sois pas d'une catégorie propre au mariage, Cécile!

Et le ministre, triomphalement, étaya sa thèse de citations de la Bible.

— Que dit Paul? : « Car l'homme n'est pas fait pour la femme, mais la femme pour l'homme... Inclinez vos femmes au silence... la nature leur commande l'obéissance... Epouses, sachez vous soumettre... car le mari est le chef même de la famille.

— Il me semble que notre religion devrait s'appeler le « Paulinisme » et non le Christianisme, dit Cécile, bouillante encore de colère.

— Oh ! Cécile, repartit la compagnie, en chœur.

— Comme je hais ce vieux célibataire bourru! ajouta-t-elle, retenant à peine le souffle qui la soulevait. Pendant dix-neuf siècles, il a suffi à tenir la femme au-dessous de ses droits.

Cécile cessa de prendre la conversation à son compte sentant son inefficacité.

A l'université à laquelle elle avait passé son baccalauréat, elle avait négligé la plupart des cours, comme ne se rapportant pas au problème de la vie, pour fréquenter, parmi les étudiants, un petit nombre choisi d'esprits. Ils formaient ce qu'ils avaient convenu d'appeler « La Société des êtres humains », destinée à la discussion des modes contemporains de pensée et de réforme. Il y avait, pour eux, la plus grande urgence à réformer le droit électoral, non seulement en l'étendant aux femmes, mais encore, d'un autre côté, en le restrei-

gnant par des épreuves d'éducation. Un des étudiants les plus âgés, un homme de vingt-quatre ans, qui, naturellement, possédait le vote, avait produit une forte impression sur elle par un rapport sur « La Farce du Gouvernement représentatif ». Il avait été inspiré par une expérience qu'il avait faite aux élections municipales.

— Lorsque je pénétrai dans la salle de vote pour y jeter mon bulletin, y disait-il, je trouvai devant moi huit juifs polonais, ignorant tout de l'anglais et qui durent se faire accompagner par l'officier de service. Celui-ci leur fit un bulletin en accord avec le mot écrit que chacun d'eux présenta et qui contenait le nom du candidat désigné par eux. Ce candidat, je le sus plus tard, les avait payés deux dollars chacun. Ces hommes, continua-t-il, peuvent voter, alors que des femmes de belle intellectualité n'y sont pas autorisées. Et de quel poids peut être le suffrage d'un petit nombre d'êtres pensants, parmi les hommes, contre la pluie de bulletins jetés par des votants ignorants et corrompus? Sous notre système de gouvernement représentatif, qui ne mérite pas son nom, une moitié des adultes de la nation, les femmes, est exclue de la représentation, un autre quart en est exclu par le parti qui triomphe, et le quart restant reçoit d'impérieuses indications au vote d'un noyau d'hommes haut placés dans les conseils du parti. Gouvernement populaire, arrière! Vous êtes, malgré votre ingéniosité et votre complication, une insulte à l'intelligence humaine!

Mais ces idées n'enflammèrent pas la vie paisible de Torham.

Cécile le reconnaissait, maintenant qu'elle se tenait assise et calme, tout en nourrissant une indi-

gnation intérieure. Des échos du même genre, de la guerre des sexes en Angleterre avaient plutôt ému les sphères tranquilles de Torham du bruit des vitres cassées et des hachettes projetées que de vérités raisonnables; et les dames de cette ville en faisant leur tour monotone de visites, dans un déluge de tasses de thé, à l'heure prescrite, avaient été profondément dégoûtées de ces agissements, inconvenants pour des femmes. Les Pankhurst étaient venues et étaient parties, le peuple s'était précipité pour les voir plutôt que pour les entendre, comme il aurait été assister à des exhibitions de fauves et avait été étonné de leur douceur. Elles n'avaient d'ailleurs pas laissé d'autres impressions, si ce n'est à un petit nombre.

La conversation ondoya, renouvelée soudain par la production d'un sujet tout frais de papotage, puis mourut de la mort de ce nouveau sujet, et le ministre accompagna lui-même Mme Brideway chez les Ceceroys.



Le ministre n'était, en aucune façon, un méchant homme. Comme beaucoup d'entre nous, il était né dans un milieu spécial de religion et de politique, et, comme la plupart d'entre nous-mêmes, il avait accepté ces idées comme pain bénit et n'avait pas cherché à en peser les mérites. Si bien, qu'elles reposaient en lui, empaquetées et étiquetées en quelque circonvolution inactive de son cerveau, extrêmement poussiéreuse, et tissée de toiles d'araignée.

Au moment où l'on installa, le dimanche, un service de tramways, il avait combattu bravement

l'innovation, mais il avait été parmi les premiers à s'en servir et à reconnaître leur utilité, pour la plus grande gloire de Dieu.

Oh! De quelle morne tristesse étaient les dimanches à Torham! Comme des fleuves, les habitants de cette ville, coûteusement habillés, cherchaient leur voie avec une rectitude satisfaite en se dirigeant vers l'église, les femmes couvertes de soieries et de dentelles et de coiffures à plumes doubles, les hommes en chapeau de soie et en redingote! Toutes choses étaient classifiées à Torham, les vêtements, les habitations, les meubles, les croyances et surtout les êtres vivants; et malheur à qui déviait de ces habitudes!

M. Ceceroys continuait à aller à l'église, il trouvait que c'était un bon endroit pour faire un somme.

CHAPITRE V

LE ROMAN DE RODDY

Mme Brideway était arrivée à Torham avec l'intention arrêtée de mettre en présence Rhoderic Ceceroys et sa fille, dans une entrevue définitive. Que le premier eût vingt-quatre ans, alors que Monica était à peine âgée de dix-sept ans, cela lui semblait parfait. Elle croyait aux mariages jeunes pour les filles, s'était mariée elle-même à dix-huit ans et comptait sur un désir naturel aux Ceceroys de voir perpétuer leur nom et leur opulence. Aussi ne mettait-elle pas un maigre espoir en Monica. Elle était obsédée par l'idée de soumettre Rhoderic à son influence dès que possible, avant de voir clore la période impressionnable de l'amour. Elle avait ouvert la campagne en envoyant au préalable aux Ceceroys la photographie de Monica en manière d'offensive.

Mais, hélas ! Plans de souris, plans de belles-mères; ils avaient été déjoués. Avant que Mme Brideway eût pu ranger ses forces en bataille, John avait bondi, pris le pas et s'était glissé dans la place fixée par le destin (d'après Mme Brideway), pour Rhoderic. « Les enfants », comme elle avait l'habitude affectueuse de dire en parlant d'eux, ignoraient tous les deux les machinations de la mère

frivole de Monica, et ne résistaient plus à l'attraction fatalement réciproque qui les rapprochait. L'amour, dans leur cas, fut aussi impérieux qu'un phénomène de gravitation. Ils avaient été entraînés par lui de façon inévitable et irrésistible.

Mme Brideway, comme un bon général, reconnut que les conditions de la guerre avaient changé et prit des mesures pour modifier sa tactique dans le même sens.

— Après tout, de quelle importance cela est-il? se demanda-t-elle. Une capture vaut l'autre et Monica et moi, nous nous trouverons pourvues tout aussi bien. Mais le cas requiert un tact de premier ordre, ajouta-t-elle, en manière de conclusion.

Tout compris, tout allait bien. Les parents de John, par suite de l'extrême jeunesse des amoureux, n'avaient suspecté quoi que ce fût.

Mais aujourd'hui, la visite de cette veuve qui surgissait dans la bataille promettait aux intéressés un résultat absolument inattendu, un résultat qui menaçait de contrecarrer les plans, même modifiés de Mme Brideway.

Il ne s'agissait, rien de moins, que d'une demande en mariage, à elle adressée, sous une forme peu commune, par le frère, l'aîné de John !

Bien qu'il eût atteint ses vingt-quatre ans, Rhoderic était un associé quelque peu inactif à côté de l'activité de son père qui avait évolué à travers mille difficultés en se vouant à une entreprise de terrains et de constructions de proportions sérieuses. A sa sortie de l'école, il avait débuté comme commis — n'ayant pas poursuivi ses études, jusqu'à l'Université — et bien que ne se trouvant guère troublé par des aptitudes spéciales aux

affaires, il s'était élevé à une association commerciale rendue facile dans ses gradations par le désir de son père d'avoir un successeur à son nom.

Depuis qu'il avait quitté l'école, il s'était développé, mais dans la même direction. Son isolement le rendait timide et étrange vis-à-vis des jeunes filles et il n'avait rompu avec ses habitudes que deux fois, l'une en flirtant au bord de la mer avec Eléanor Lawrence, une jeune fille aux yeux bleus et aux cheveux dorés, l'autre après avoir pris connaissance d'une insertion matrimoniale dans un journal local.

« Boîte postale 822, Newsgram.

« Je ne serai pas assez égoïste pour faire valoir ma réputation, mais pourrais plaire le cas échéant. Je suis grand et mes yeux sont bleus ; pour la première fois, dans ma vie, je regrette de ne les avoir pas d'un noir d'ébène. J'ai quelque prétention aux goûts délicats, mais si vous êtes assez aimable de m'accorder un rendez-vous, je vous ferai juge de ce désavantage. Je désire me marier et j'aime le théâtre et les autres lieux de divertissement. Si cette lettre trouve auprès de vous la faveur qu'elle désire, écrivez-moi, je vous prie, dès que possible, en indiquant la date et l'endroit auxquels vous seriez désireuse de me voir.

Anxieusement à vous,

R. C.

Poste restante.

Ces deux expériences avaient été décevantes. Lawrence n'était jamais de bonne foi, en ce qui concerne la première ; pour la seconde, la dame qui avait répondu aux annonces se trouvait être une aventurière impossible pour Rhoderic, une aventurière dont les charmes étaient par trop exagérés pour fasciner son inexpérience même. Elle vint au rendez-vous en robe toute bleue, avec des bas de soie bleus, des souliers de daim bleus et des cheveux teints. Il réagit avec assez de force dans les deux cas, mais il était devenu de plus en plus personnel et distant.

Comme corollaire à cela et peut-être sous l'influence de l'hérédité maternelle, il acquit de lui-même une opinion considérable. Dans le cercle de famille, il constatait chez les siens des tendances qui contrecarraient ses tendances propres et, par moment, avec un retour presque périodique, il avait des colères rouges qu'auparavant son frère seul avait connues, et qui se tournaient maintenant aussi contre son père ou sa mère, ou même contre les serviteurs.

Une passion antérieure pour les sports s'était changée en intérêt pour les affaires militaires, et comme capitaine d'une compagnie des Gardes du Prince, il avait été cordialement haï, à cause de son tempérament irrascible, aussi bien vis-à-vis des hommes que des amis qu'il possédait parmi les officiers. Pourtant, il était beau d'aspect dans son uniforme noir et argenté. Il avait presque délaissé son éducation littéraire. A l'occasion, il tirait son manuscrit de Catulle et polissait vaguement quelque poème de temps à autre, mais les sources de l'inspiration semblaient interrompues par je ne

sais quel obstacle ; il se trouvait sans force pour poursuivre son travail.

Un ou deux jours après l'arrivée de Mme Brideway, on remarqua que Rhoderic recherchait visiblement sa compagnie. Les Ceceroys s'en trouvaient heureux, s'étant nettement émus de son humeur ondoyante et ils firent bon accueil à l'intérêt qu'il portait à la veuve joyeuse, en y voyant un antidote momentané.

Dans l'amour qu'ils avaient pour lui, ils commençaient à regretter la séquestration relative dans laquelle ils vivaient et auraient désiré voir leur fils, si possible, trouver une compagne digne de lui, bien que, naturellement, ils n'eussent jamais pensé, en cette occurrence, à Mme Brideway, qui avait douze ans de plus que lui.

Mais, pour Mme Ceceroys, le temps était passé de réunir autour d'elle le monde nécessaire à ce but. Même si sa longue habitude de se tenir en dehors d'un tel milieu lui eût permis une détente dans ses relations, ce qui est douteux, elle s'était fait trop d'ennemis à Torham par son extrême présomption qui, eu égard à l'aptitude qu'a tout bon Torhamien à s'exercer contre les « métèques », se serait butée à cette haine de l'étranger, que cette ville acceptait comme un absolu. Tout l'être de Mme Ceceroys semblait dire au monde entier avec son impérieuse façon de traîner sur les mots : « Je vous demande pardon, mais peut-on vous prendre en considération? » Elle était, vous le voyez, en tous points de Torham, mais elle représentait Torham se dressant contre soi-même en des accès inusités de mégalomanie.

On ne pouvait guère s'étonner de ce que son fils eût une telle opinion de lui-même. Ses démons-

trations en imposaient même à notre veuve, qui n'avait garde, une fois détournés de lui les espoirs qu'elle avait mis en Monica, de refuser les onctueuses attentions de Rhoderic. Celles-ci, de la part d'un homme qui était si jeune auprès d'elle, étaient accueillies comme une preuve qu'elle n'était pas tombée à l'état de fétiche, qu'elle n'avait pas perdu la panoplie qu'elle portait en guise de puissance féminine ; aussi avait-elle commencé à fourbir l'armure en question et à le mettre en état en faisant un usage de cosmétiques plus important ; en fréquentant plus assidûment le coiffeur pour dames et en rendant des visites à la dérobée au praticien de beauté.

Claire Erwood, une actrice médiocre, mise en valeur sur les affiches comme « la plus belle femme du monde » avait recommandé à son ami le « docteur » Pattem, la ville de Torham comme un champ mûr pour la pratique de ses talents. Aux visites occasionnelles qu'elle y faisait, le « docteur » saisissait toujours le prétexte d'une soirée de théâtre et d'un souper en son honneur et en l'honneur de son mari titré, souper qui était naturellement le point central du spectacle. A ces fêtes et à ces causeries, il présentait invariablement à Claire quelque brin de décoration, d'aspect coûteux (que Claire lui avait sans doute payé au préalable), un collier de perles ou une parure de délicieuses turquoises. Il appellait toujours le chef, à la fin du repas, pour le gratifier de compliments sur l'excellence du menu; la réception tout entière se trouvait dûment rapportée dans les journaux, le jour suivant, par des journalistes impressionnistes qui consacraient habituellement un paragraphe à la mèche bouclée qui pendait sur l'oreille gauche

de Claire et une critique « salée » de son jeu, en une phrase de belle venue.

Tout cela était une bonne recommandation pour Claire et pour le docteur et fort apprécié par les dames de Torham, habituées, comme elles l'étaient, à être affichées elles-mêmes dans les colonnes des faits sociaux journaliers. Pattem, aussi, avec une préméditation rusée, avait baptisé ses cosmétiques d'après Claire et ceci lui avait attiré une foule de clientes qui lui vinrent dans l'espoir d'acquérir un grain tout au moins de cette ensorceleuse beauté de sa patronne. Massage, manucure, pédicure — il était vulgairement appelé « le tireur de cors aux pieds de la rue Royale » par la jeunesse dorée de la ville — formaient tout le bagage de son commerce. Mais il se faisait une spécialité des conseils confidentiels, des soins à donner à l'arcade d'un sourcil, de la création du sourire triangulaire, de la vrille bien ajustée de la chevelure : c'étaient les sujets-types de ses conférences, et vous les trouviez beaucoup plus intéressants, mesdames, que les dissertations concernant la réforme sociale ou les péroraisons patriotiques de nos conférenciers aux séances des « femmes royales canadiennes » du Royaume.

Pour rendre justice au docteur, cependant, il faut admettre qu'avec la matière lourde de promesses qui lui était offerte par Mme Brideway, il faisait des miracles. Tous les poils drus et grisonnants de sa cliente furent enlevés; son aspect, grâce à un massage agile avec la crème de beauté *Claire Erwood*, trouva un regain de fraîcheur enfantine et, sauf plus amples renseignements, son allure et son port firent des progrès jusqu'à ce qu'un certain équilibre s'ajoutât à son

embonpoint qui, hélas! ne pouvait être entièrement enlevé. Bref, elle justifia le mot du vieil aède espagnol qui s'écria : « Rien d'étonnant que la toilette d'une belle femme nous déçoive, quand la nature même nous déçoit, alors que le ciel bleu que nous apercevons tous au-dessus de nos têtes, n'est ni ciel, ni bleu. »

Ainsi, toutes voiles au vent et les pennons multicolores à l'air, Mme Brideway s'embarqua allègrement dans ce qui devait être un flirt innocent avec Rhoderic. De fait, elle ne tenta aucun effort pour cacher son âge; elle y voyait le principal moyen de défense contre les hasards du jeu sentimental.

— Ah! lui disait-elle, un jour, d'un air de regret, dans un coin du jardin, sur un banc de pierre auquel les buissons faisaient un sympathique rempart, si seulement j'étais un peu plus jeune et vous un peu plus âgé, Roddy, mon cœur, combien plus intéressants l'un pour l'autre nous aurions été!

— Je m'intéresse à vous suffisamment, ainsi, répondit le jeune homme, presque féroce. Si une femme est aussi vieille qu'elle le paraît, vous avez à peu près l'âge de votre fille, ajouta-t-il plus doucement, tandis que votre résistance fait de moi un homme de quarante ans.

— Fi! Fi! Roddy, vous savez que vous me plaisez beaucoup, beaucoup. Vous êtes vraiment le premier homme qui ait jamais fait quelque impression sur moi. J'ai été mariée trop jeune pour me connaître moi-même et mon mari est mort trop tôt pour que je le connusse sérieusement. J'ai eu une vie triste et solitaire.

Et elle glissa ces mots si faiblement (comme soufflés par le Docteur Pattem) qu'en dépit de son

embonpoint, elle avait l'air d'une biche en détresse.

Pourtant, ce n'est pas la sympathie ou la pitié que suggérait son attitude. La mention de l'homme disparu qui avait possédé ses charmes avait fait jaillir une jalousie rétrospective dans l'esprit inégal de son adorateur et avait précipité chez lui la venue de la crise. Le désir réprimé prit feu en un moment; ce fut plutôt comme un faucon agrippé à sa proie que comme un amoureux étreignant sa bien-aimée que Rhoderic la saisit et l'arqua sur sa poitrine, en murmurant durement : « Marions-nous, Adélaïde; je te désire, je dois te posséder. » Le dénouement ne fut pas du tout ce qu'Adélaïde voulait; elle ne s'attendait pas à cela et tous ses talents s'évanouirent. Et la seule solution à cette situation qu'elle pût trouver, sitôt que l'étreinte solide se relâcha, fut de s'enfuir d'instinct, précipitamment.

Dans sa chambre à coucher, s'étant remise de son agitation, elle revécut l'épisode avec plus de calme. Sa confiance lui revint et elle crut de nouveau pouvoir tendre à Rhoderic une main amicale.

— Quel enfant absurde de tomber amoureux d'une femme de mon âge! Naturellement, cet amour est tout à fait en dehors de la question, soupira-t-elle. Que diraient les Ceceroys? La mère et la fille! Non, je dois penser seulement à ce que désire Monica.

Rhoderic aussi passa le reste de l'après-midi avec une pensée excitée. Il essaya de raisonner son action, lui cherchant des arguments pour et contre — « pour » principalement, cela va sans dire — mais sa tête n'était pas claire; un brouillard semblait avoir pris possession de son cerveau, au

moment même où il concluait à son gré et il retournait au désir qui l'envahissait.

— Il faut que je me marie avec elle, insistait-il en son for intérieur. Je l'ai décidé et il le faut.

Dans la soirée, il revint à l'assaut. Au dîner. Mme Brideway lui était apparue plus charmante que jamais, en gaze noire qui faisait ressortir admirablement sa peau crémeuse. Elle ne trouva aucune excuse prête, lorsque Roddy l'invita à son repaire, sous prétexte de lui montrer quelque manuscrit. Il commença immédiatement et avec ardeur à plaider sa cause, balayant tous les obstacles qui pouvaient surgir au renouvellement de sa passion. Mais Mme Brideway avait eu le temps de se récupérer et était préparée à sa rencontre. Elle le gronda doucement, presque amoureusement pour ce qu'elle appelait sa généreuse folie et lui dit combien elle était profondément touchée, combien elle lui avait de reconnaissance de l'avoir aimée, alors qu'il y avait tant de jeunes filles parmi lesquelles « il n'avait qu'à choisir ».

— Dites-moi, Roddy, mon petit, cela ne peut pas être. La différence entre nous ne semble pas si grande à présent peut-être, mais pensez à ce qu'elle serait dans dix ou vingt ans! Vous, encore jeune et vigoureux; moi, une femme d'âge, trouvant ma consolation dans la religion, ne trouvant de joie qu'à me faire la bonne des enfants de Monica. C'est pour l'amour d'elle que je dois vivre et il ne serait pas loyal de lui donner un beau-père, même s'il s'agit de toi, Roddy. L'as-tu remarquée avec John? Comme ils semblent épris l'un de l'autre? Mes espoirs les plus chers à son sujet seraient récompensés, s'ils pouvaient s'aimer assez pour — mais, hélas! ce n'est qu'un rêve à

venir! Cependant, si cela arrivait, quel scandale que notre union et que dirait ton père et ta mère? Non, non, tu dois penser davantage à moi en cette occasion. Et elle lui donna sa main délicate, ornée d'un grand nombre de bagues, en témoignage de la paix qu'elle désirait établir dans son cœur.

Mais Rhoderic n'avait aucun désir de paix.

Sa passion brusquement lâchée en torrent se changea en une affection plus habituelle, se déversa en un canal plus familier, celui de la colère.

Une des particularités de Roddy était l'emploi abusif qu'il faisait de son langage — sorte d'inspiration qui se liait à son inspiration poétique, et par laquelle il dépassait toutes les licences poétiques permises, sans compter les autres. C'est à un tel flux de verbiage qu'il laissait la porte ouverte et son *innamorata* se blottissait de peur devant l'orage. Tout d'abord, elle craignit qu'il ne la frappât, mais la réaction qui se produisit en lui ne le poussa pas si loin. Il excella, cependant, en cet accès de colère abondant en invectives : « Fausse Xantippe, déceveuse et basse, femme au cœur pourri qui use tes charmes dans les pièges que tu tends! » Telles étaient les épithètes les plus douces qu'il adressait à son adorée et le croquis qu'il en ébauchait. Mais le comble des scènes pénibles n'est pas un objet d'art (même avec un a minuscule); le sculpteur de Laocoon en savait assez long, et, bien après lui, Lessing; aussi épargnerons-nous au lecteur la fin des tirades de Roddy et tendrons-nous bientôt vers des sujets plus agréables. Qu'il soit suffisant d'ajouter que le héros douloureux de cette scène s'enfuit rapidement de

la chambre, après avoir vainement épuisé son éloquence passionnée.

La conversation, comme il a déjà été indiqué, avait lieu dans le repaire de Roddy, qui se trouvait à un coin retiré de la maison, mais quoique les étages et les murs de la solide maison coloniale fussent épais, les échos en avaient atteint le salon où les Ceceroys étaient assis en un silence ennuyé.

Mme Ceceroys apparut, un regard alarmé dans les yeux.

— Certainement, je viens de faire erreur, dit-elle. Je croyais avoir entendu des gros mots.

Mme Brideway fit un effort sérieux pour se composer un visage.

— Vous faisiez erreur, ma chère madame Ceceroys, dit-elle en souriant. Roddy venait justement de me déclamer quelques vers.

L'explication fut acceptée, mais un regard de suspicion parut pour la première fois dans les yeux de son hôtesse.

Les femmes se retirèrent, Mme Brideway pour se remettre de sa deuxième déconfiture de la journée.

A quatre heures du matin, on rapporta Roddy ivre-mort, dans une voiture, à la maison.

Tout bien considéré, Mme Brideway pensa qu'elle ferait mieux de se préparer à partir.

CHAPITRE VI

L'AMOUR A L'EXPOSITION

Pendant ce temps, John et peut-être Monica — mais à quoi rêvent les jeunes filles? — avaient vécu ensemble une des époques les plus intenses de leur vie. C'était l'amour même qui s'était emparé de lui et sa flamme semblait avoir consumé le peu de déchets qu'il gardait encore dans sa belle nature. Il évoluait dans un éther supérieur, trop rare pour la respiration du commun des mortels.

Un soir, le troisième de la présence de Monica, ils s'étaient trouvés seuls dans la salle à manger chevronnée, aux ornements recherchés. Mme Ceceroys était un peu souffrante et Mme Brideway était engagée à la soigner, tandis que le chef de famille était assoupi devant le feu du salon, aussi confortablement qu'à son banc réservé à l'église et que Roddy boudait dans son repaire, privé de la présence de son adorée.

Les « enfants » avaient babillé en liberté et plus que de coutume, fille et garçon ensemble. Monica venait d'exprimer ses idées et ses aspirations dans le domaine musical. Elle jouait déjà extraordinairement du piano et son doigté caressant avait initié John aux beautés des *Chansons sans paroles*

et des *Préludes* de Chopin. Mais elle disait confidentiellement qu'elle ne pourrait jamais être assez satisfaite d'elle-même pour acquérir une exécution parfaite, alors même qu'elle arriverait à vaincre les difficultés de l'instrument; elle désirait composer, s'exprimer en musique et, de cette façon, ajouter quelque chose à cet art, si petit fût son apport, purement et simplement pour l'amour du Beau. Ainsi, de bonne heure, avec une intuition sûre, elle avait deviné les secrets de l'art. Mais elle avait été, jusqu'à présent, incapable de passer les obstacles qui s'offraient à son ambition. Felton lui refusait les possibilités de s'instruire qu'elle désirait, bien qu'elle eût été heureuse de trouver un professeur de piano du vieux lycée, dont l'enthousiasme cachait une foule de défauts. Maintenant, elle l'évoquait pour John, lui, un petit vieux bossu qui l'aimait comme un génie et se dévouait à elle corps et âme.

— Il s'en retourne en Angleterre, chaque fois qu'il a mis de côté assez d'argent, à peu près une fois tous les cinq ans. Il pense que je devrais y aller pour étudier.

John sympathisait. Comme vous voyez, ni l'un ni l'autre d'entre eux ne connaissait l'Angleterre à ce moment-là et ils étaient ignorants, en particulier, de ses idées étroites concernant le monde musical.

John en marchant de long en large dans la pièce, faisait part de ses ambitions, selon son habitude. Il se sentait toujours, dans ses allées et venues dans Torham, comme un prisonnier dans sa cellule ou comme un de ces pauvres rois détrônés de la forêt ou du désert, que l'on voit exposés

dans les cages scellées des ménageries. Il éprouvait toujours de la pitié pour ces bêtes souffrantes et se proposait de leur exprimer sa sympathie si seulement il avait pu se faire comprendre dans leur langue « animalière »; mais il se sentait renfermé et emprisonné tout autant dans la vie de Torham. Il parlait maintenant du désir qu'il avait de devenir un homme d'Etat, d'entreprendre des réformes non simplement dans l'esprit d'un iconoclaste et pour déchirer les œuvres antérieures, mais pour construire après un bâtiment solide et permanent. Ses idées étaient encore vagues, mais il avait déjà commencé à discerner les erreurs du système d'éducation auquel il était soumis, l'absence de cette matière grise du cerveau, la plus utile pour la vie publique — chez nous, pensait-il, la plus grande partie de cette matière est seulement colorée de gris — et l'influence déprimante des croyances.

Tout à coup, en pleine péroraison, il s'arrêta. Son regard enveloppa Monica; il semblait brusquement la posséder tout entière, intensément, tandis qu'elle était là debout, soutenant la ligne déliée de son corps d'une main, accoudée qu'elle était au noyer scintillant de la table, habillée tout de blanc avec un nœud de ruban bleu à sa gorge, la pureté lumineuse de son âme s'irradiant de ses yeux et tendant toute vers l'enthousiasme qui s'offrait à elle. Il s'approcha, comme attiré par un aimant; ils restèrent ainsi côte à côte et son regard, avant toute recherche d'explication, tomba dans le sien. Alors, poussée par le sentiment virginal de la défense, elle rompit le charme au moment même où il allait l'embrasser.

— Il faut que je m'en aille, dit-elle avec un

étrange sursaut de sa poitrine. Maman doit m'attendre. Bonne nuit, John.

John ne répondit pas, mais suivit comme en un ravissement, la dévorant des yeux, et ainsi ils arrivèrent à la cage obscure de l'escalier. Enfin, un pied sur la première marche, Monica se retourna comme mue par une puissance supérieure à la sienne et, voyant les appels d'amour contenus dans les yeux de John, se pencha soudain et l'embrassa rapidement sur les lèvres. Ce n'était qu'un fantôme de baiser, — une caresse aussi légère que le frôlement de deux fleurs réunies par le vent — mais il pénétra l'esprit de John pour s'y fixer en un souvenir que la mort seule peut effacer — et même pas la mort, peut-être. Combien de fois, depuis, ce souvenir lui revint à l'esprit et lui murmura à l'oreille les vers prenants de Rossetti :

...Dans le sceau de chaque baiser rapide,
Sentir le premier baiser et prévenir le dernier...

C'était fini. Ils s'étaient donnés l'un à l'autre dans ce baiser et le moment le plus divin de la vie était venu et parti. Hélas! Cela peut-il se faire, que la lune et les étoiles ne puissent demeurer fixées par un nouveau miracle et que le précieux moment ne devienne l'éternité ? Mais le temps inexorable continua aussi bien de couler pour ces amants pleins de jeunesse que pour les autres mortels, bien que, durant de longues heures, le sommeil ne pût apaiser les inquiétudes de leur bonheur.

***

Les jours suivants s'écoulèrent comme un rêve béni pour Monica et John. Ils réussissaient à se rencontrer souvent et, tandis que Mme Brideway

les y encourageait, Mme Ceceroys ne le remarquait pas, occupée qu'elle était à épier les mouvements de Mme Brideway et de Roddy. De cette manière, les amoureux décidèrent, sans entrave, de passer un après-midi à l'Exposition de Torham, qui donnait alors son plein, pour y être rejoints dans la soirée par les autres membres de la famille qui devaient assister avec eux aux principales attractions.

Cette exposition est une institution particulière à Torham; on ne peut rien trouver ailleurs de pareil sur les territoires royaux et il n'existe certainement quoi que ce soit d'approchant dans l'obscurité où se complaisent les nations étrangères et barbares. Sa nomenclature progressive est la clef même de son évolution. D'abord, elle était simplement « la foire de Torham » ou « la fête de Torham »; elle devint « l'Exposition » plus tard et puis « l'Exposition Nationale ». Ce fut d'abord une foire locale et c'est encore une glorieuse foire locale, devenue si glorieuse que l'Angleterre elle-même délègue à son « Art Gallery » des types de chromos de bataille de quelque Caton Woodville. Il ne vous est pas défendu, néanmoins, d'y accompagner Monica et John à leur visite à ses merveilles.

En montant dans le tramway déjà bondé (cette voiture était dénommée dans la ville « boîte à sardines »), ils se laissèrent aller au mouvement précipité et bruyant du « char », à travers les différentes rues, les avenues, les boulevards, coudoyant en route les spécimens variés de l'architecture torhamienne, laquelle, comme ses habitants, se trouvait dans une période transitoire. A

côté d'une banque gréco-romaine ou du haut gratte-ciel qui est le siège d'une société anonyme, se tapit une petite épicerie de briques rouges et, juste derrière les demeures prétentieuses des riches, Victoriaville, la banlieue, contenant les émigrants anglais, étend au loin dans la contrée sa ligne inégale de cabanes de papier goudronné.

Quand ils furent arrivés à l'entrée est, l'oreille de nos promeneurs fut assaillie par un rugissement mêlé qui tenait surtout de l'aboiement des chiens, du caquètement des poules, du bêlement des troupeaux, du hennissement des chevaux et, occasionnellement, du grognement grave du porc.

Bœufs et volailles ne les intéressèrent pas outre mesure, mais ils aimèrent assez les chevaux et les chiens. Ils admirèrent surtout les membres magnifiques et la robe fine des chevaux de race et des trotteurs en détaillant comparativement, à l'avantage de ces derniers, les dissemblances des stupides et lourds chevaux de trait.

— Les hommes sont beaucoup comme les chevaux, dit John en s'en allant ailleurs et il y a trop de Percherons dans le monde.

Le rayon des chiens garda un instant leur attention, en particulier, les agiles, malicieux et volages fox-terriers et les majestueux et ondoyants chiens-loups de Russie exposés par un vétérinaire à la mode; mais leur concert discordant fut vite désagréable à l'oreille sensible de Monica et aucun des deux promeneurs n'aima assez la race canine pour s'y attarder.

Il y a encore, au Canada, beaucoup de l'affection que les Anglais témoignent aux chiens, mais

cette affection s'est trouvée affaiblie par diverses épidémies de rage, en même temps qu'on apprenait davantage à les connaître comme des porteurs sérieux de microbes; aussi sont-ils, pour la plupart, l'apanage des vieux célibataires, des vieilles filles et aussi des ménages sans enfants qui reportent sur eux leurs sentiments de sympathie.

Juste à côté du poulailler, se tenait le temple de l'Art.

Un bâtiment carré de ciment. Il aurait reposé l'esprit par sa simplicité au milieu des prétentions grotesques de ses voisins s'il n'avait pas manqué de ce qui manque souvent dans l'architecture canadienne : la proportion. Le petit bureau du conservateur se tenait tout juste à l'entrée. Si vous l'aviez demandé, il vous aurait montré une copie du catalogue sur lequel les prix étaient inscrits vis-à-vis des titres des tableaux qui n'étaient pas seulement empruntés; mais on le dérangeait rarement. Les magnats de Torham exerçaient sur le goût une restriction sévère en ce qui concernait la collection des tableaux; quand ils condescendaient à violer, cette restriction, c'était ordinairement en faveur de quelque article hollandais de série; ou autrement le gentleman qu'ils priaient de suppléer à leur goût pour la décoration de leurs nouveaux châteaux leur apportait quelques-uns des mille Corots que possède l'Amérique, parmi les huit cents toiles qu'il a peintes. Ils dédaignaient l'art local et on doit l'admettre, non sans raison. Mais le Canada et même Torham, peuvent se vanter de posséder un petit nombre de bons peintres, sans compter ceux qui ont déserté pour les Etats-Unis ou pour l'Europe et qui sont, pour cela classés comme étrangers. Il y a Paul Prince, dont les

exquises toiles d'intérieurs et les têtes d'enfants ne sont pas inconnues à la cimaise du Salon du Printemps; il y a Mervyn Hendrickson, dont quelques portraits restent comparables et non de trop loin, à Vélasquez; il y a Leila Beach, dont les paysages ont réussi à enclore les modes délicieux de l'aube et du crépuscule canadiens, juste avant et après la lumière trop crue de la journée. Celui quel qu'il soit, qui arrive à réussir dans le paÿsage au Dominion mérite de généreuses louanges; car l'air y est si clair que les contours des objets s'y détachent; ils ne se baignent pas dans l'air; ils ne se confondent pas avec ce médium subtil qu'est l'atmosphère. C'est ainsi même que s'y détachent les types masculins et féminins, sans aucun fond dans cette vie nationale. Mais ceux-là et quelques autres déclassés de l'art traînent une existence misérable à Torham, méconnus, inconnus et obligés, pour vivre, d'illustrer les annonces des grands magasins ou d'enseigner « l'Art » à la foule dansante et papillottante des jeunes filles.

Il y a quelques années, on trouvait une pancarte sur une certaine fabrique de Torham qui était une preuve de la place qui était faite à l'art dans la vie de la cité :

Brown & Clinkunbroomer
Fabricants de moulures, de cadres et de tableaux.

Et il existe encore, sur la porte d'entrée de ce piège à clients qu'est une des maisons de courtiers les plus achalandées, la légende suivante :

Actions et Art

En effet, il s'agissait de manufacture. Lithographies coloriées de Couronnements, gravures du « Docteur », fades idylles de Marcus Stone, un chromo de Majuba Hill ou d'un naufrage : tout cela était encadré en de mauvaises dorures par les acheteurs en gros des grands magasins pour les intérieurs des habitants, à toute fin de satisfaire leur appétit féroce de Beauté.

Monica et John promenèrent leurs regards sur les murs de ce sanctuaire. Un paysage de Hornel les prit tout entiers; c'étaient des enfants jouant, un jour de printemps, sur le versant d'une colline émaillée de fleurs, avec un papillon voletant dans l'air calme.

— Voilà un tableau assez japonais d'inspiration, pensa Monica.

Un tableau intitulé : « Où est votre père? » de la Walker Gallery de Liverpool représentait le jeune fils d'un cavalier questionné, en vain, par les partisans de Cromwell. « Les peintures anglaises ont, pour la plupart, un motif », remarqua John. Puis ce fut l'habituel Caton Woodville, une reproduction de *La lumière du monde*, de Hollman Hunt (poésie, non peinture) et un certain nombre de paysages canadiens, bons, mais encore pas assez; un portrait de Lavery qu'on eût dit en bois, une vibrante campagne de Lhermitte et un magnifique Horatio Walker, représentant des bœufs labourant par une aube orageuse.

Ils s'attardèrent au *Premier Amour*, de Marcus Stone, du Tate Gallery, cette collection de chromos (à part les Turner) qui a été fort bien jugée par le goût anglais, qui l'a condamnée à une cimaise rouge. Le sens artistique des jouvenceaux

n'était pas développé ; aussi furent-ils touchés par les sentiments émanant de cette toile.

— Quel bonheur que tu n'aies pas eu d'amour antérieur, hasarda John. Pour moi, ç'aurait été impossible. Il me semble que je t'ai toujours aimée.

— Et quelle effrontée j'ai été en venant à toi, murmura Monica. Tu aurais dû me rechercher.

— Je l'aurais fait, si j'avais seulement su où donner de la tête. Comme cela s'est présenté, je ne pouvais qu'attendre.

— Oh! l'amoureux pensif et mélancolique, qui attend sa bien-aimée! Mon ami, nos rôles étaient entièrement retournés.

— Pas depuis que je t'aie vue, expliqua John. N'ai-je pas été assez prompt à te faire ma cour?

— Chut, mon amour. On va nous entendre.

Et elle regarda timidement autour d'elle. Mais ils étaient seuls dans la galerie, à part un groupe de deux paysans qui critiquaient l'Horatio Walker.

— Ch' te bœuf n' fait point l'affaire pour ch' t' ouvrage, dit l'un en s'approchant du tableau jusqu'à le toucher du visage.

— J' pense comm' toué, dit l'autre. Ça doué êt' un brin d' nourriture qu'é peint-là. Mais quelle idée de labourer avec des bœufs, alors qu'ils devraient employer un tracteur à essence et des charrues automobiles! Il r'tarde, c'ti là!

Et ils s'en allèrent en riant sous cape.

Les habitants du pays ne stationnent pas longtemps dans la galerie et la haute société fait sa première et dernière apparition au vernissage. Elle tourne le dos aux peintures, bavardant et se poussant et on la prône le lendemain dans les colonnes des journaux comme la Patronne des Artistes. De

temps à autre, un étudiant ou un homme d'affaires sérieux et bien doué, aspirant de son obscurité à un but plus haut que celui d'emplir un bissac vide, erre en regardant autour de lui les tableaux d'un œil intrigué.

Un tête-à-tête de Monica et de John fut interrompu par une voix de contralto qui aurait fait une basse agréable :

— C'est bien, mes chéris, je suis heureuse de vous voir étudier la peinture. C'est une partie importante de l'éducation, croyez-moi. Mais venez voir mes œuvres.

C'était Miss Clara Parnet, une géniale vieille dame qui était voisine des Ceceroys et qui tatillonnait dans les couleurs. Elle entraîna les enfants pour leur faire admirer ses chefs-d'œuvre, tous des « paysages » et elle ne fit pas de difficulté à employer un tel mot. L'un d'entre eux aurait pu servir de thème à une œuvre représentant la « poudre aux yeux » à quatre heures de l'après-midi. La comparaison fut d'elle-même suggestive et, par une rapide association d'idées, inspira Monica.

— Il est presque quatre heures, dit-elle, et j'ai rendez-vous avec maman. Adieu, mademoiselle Parnet, tous mes remerciements pour les jolies peintures que vous venez de nous montrer. Nous ne les aurions jamais trouvées.

— Petite hypocrite! dit John, quand ils se furent échappés. Quelle intelligence tu as eue!

— Les jeunes filles doivent être hypocrites, dit Monica, très sérieuse. L'hypocrisie est souvent leur seul moyen de défense contre un monde inamical. Si nous ne nous faisons pas une obligation

d'aimer les gens plus que nous ne pouvons réellement le faire, alors on dit du mal de nous; on nous appelle de petites pimbêches et l'on déchire notre réputation, cette étoffe délicate, en mille petits morceaux. Plus elle est jolie, neuve et fraîche et plus on prend de plaisir à la détruire. Et quelquefois nous nous devons de prétendre à la haine plus que nous le voudrions dans le but de repousser des avances. C'est ainsi que je devrais te traiter — monsieur, tant vous êtes fier.

— Il est trop tard, dit John, en secouant la tête. Cela ne prendrait plus.

— Pourquoi?

— Parce que je saurais qu'il s'agit d'une simple prétention à me haïr.

— Tu ne manques pas d'esprit, cela est certain.

Et ainsi, riant, et taquinant, ils continuèrent leur tournée d'inspection.

A l'opposé de la galerie des Arts, ils trouvèrent le rucher et John se lança avec effort dans des louanges de convenance, dont le miel, naturellement, fit tous les frais. Et il amusa Monica en contant l'expérience qu'avait faite un des amis de son père qui avait un pied-à-terre à la campagne où il entretenait des abeilles. Son jardinier avait montré un certain intérêt dans l'étude des insectes et, pour l'encourager, son père lui avait fait don du dernier ouvrage concernant les soins à donner aux abeilles. « Monsieur, je ne crois pas que les abeilles aient lu ce livre », dit-il, après en avoir terminé. Il essaya, plus tard, de la *Vie des Abeilles*, de Maeterlinck (en anglais, naturellement), et il pensa qu'il y avait là « plus de poésie que d'abeilles ».

Monica semblait particulièrement jolie, ce jour

là, en costume tailleur aux couleurs de feuilles mortes, avec des points de velours noir par endroits et une toque assortie, bien assise sur sa tête élégante. John était radieux et la foule les suivait des yeux à leur passage, comme si elle ressentait avec émotion leur jeunesse et leur bonheur.

A l'entrée du bâtiment des manufactures, ils s'arrêtèrent pour regarder la nouvelle fontaine, une copie de celle de Maderna devant Saint-Pierre-de-Rome, offerte par le défunt, Mr Betterporc aux habitants de Torham. Le prix, naturellement, en fut connu — quinze mille dollars — et John et Monica s'étonnent aujourd'hui qu'ils connaissent si bien l'Italie, que l'òn ait pu affecter cette somme à la plus affreuse fontaine du pays, une fontaine qui date d'une période de décadence artistique, lorsque, pour le tiers de la même somme, le donateur aurait pu avoir une reproduction d'une des belles fontaines italiennes, par exemple celle de Neptune, à Bologne. Mais, à ce moment-là, j'ose le dire, ils n'avaient pas encore une telle connaissance des choses; ils aimèrent assez cette fontaine après tout — elle était évidemment supérieure à son entourage — et déplorèrent seulement le maigre filet du jet d'eau, qui était causé par le manque de pression.

Aux manufactures, il y avait un tumulte assourdissant de voix mêlées aux bourdonnements des machines à coudre, aux fracas des pianos, aux milliers de pas martelant les planchers et à d'autres éléments de bruit. De hautes pyramides de biscuits s'étalaient à leurs yeux, avec des conserves, des assortiments de cuirs, du sucre d'érable, des aliments pour le bétail et tous les produits du grand et glorieux Dominion. Le carreau poussié-

reux était comme tapissé de cartes et de différentes sortes d'affiches qu'on avait jetées sans les lire, spécimens de ce déluge de papier qui draîne des forêts de pulpe. A chaque coin de la salle, les amoureux étaient coudoyés par des enfants cherchant timidement des échantillons et des souvenirs. John et Monica laissèrent tenter leurs jeunes estomacs par les mélanges fort risqués de chocolat, de bouillon et de thé, servis dans les échoppes où des offres de ces breuvages fraîchement préparés étaient faites à un public avide d'obtenir quelque chose sans payer. Monica pria son compagnon de s'arrêter devant les placards vitrés contenant les derniers costumes et les dernières modes.

— Regarde ce délicieux coupon de velours, dit elle; la robe grise, veux-je dire. Et les souliers de daim gris et les boucles d'argent qui vont avec eux. N'est-ce pas un rêve?

— Tu auras pas mal de choses du même genre quand tu m'accompagneras loin d'ici, dit John dans un moment d'inspiration.

Monica tressaillit à ces mots, du tressaillement qui précède la possession et qui lui résiste cependant. Elle sentait dans un éclair qu'elle devait s'habituer à l'idée d'appartenir à quelqu'un; cela n'allait pas sans une désagréable nuance d'obligation. L'homme assimila la femme aux soins de la cuisine et du harem et lui rendit impossible la vie au dehors; puis la femme acquit la libre disposition de la maison et sa mesure de vie sociale; aujourd'hui, elle a ses entrées libres dans l'Etat. Mais toujours la femme se montra rebelle contre la domination masculine jusqu'à ce que l'amour qu'elle éprouvait pour son mari et pour

ses enfants eût triomphé d'elle, tandis qu'elle combattait aux côtés de l'homme.

Monica eut l'impression qu'elle n'était pas dupe d'elle-même. L'idée du vassal, dont les biens dépendent d'un maître, idée qui gît encore au fond des conceptions du mariage, lui apparaissait comme un dragon dans un fourré. Elle n'était qu'à elle et ne craignait qu'elle-même.

— Viens, dit-elle. Je suis fatiguée de la foule et du manque d'air.

Et elle le précéda sans attendre le bras de John.

Au dehors, sur les gazons frais, ils visitèrent la cabane des pionniers de Yorkham, une reproduction de la primitive cabane en bois des débuts de la colonie ; puis, descendirent aux bords du lac où un bateau déversait son trop-plein d'humanité. Un peu après, ils assistaient au spectacle d'une explosion, là-bas, sur le lac. Les autorités de l'Exposition s'étaient fixées sur le choix d'une vieille goëlette, l'avait ancrée à un demi-kilomètre, et maintenant ils la faisaient torpiller en appuyant sur un bouton électrique, disposé à cet effet sur la rive. Le silence était complet, et ce fut vraiment un féérique spectacle que celui du navire sautant et se dispersant en un geyser fragmenté, à irruption plutôt douce jusqu'à l'épuisement de la force des gaz en une pluie d'éclats de bois qui couvrirent la surface de l'eau de débris fauves à des centaines de mètres à la ronde.

De retour, ils errèrent à travers la poussiéreuse Midway, annexe de la foire, composée de souffleurs de verres, de charmeurs de serpents, de vendeurs de cigarettes diaboliques, de marchands d'illusions, de salles de tir, de ménageries, de

tobbogans à rails et de toutes les attractions variées auxquelles se portait un tiers de la population en quête d'amusements. Ils étaient encore assez jeunes et assez inexpérimentés pour se plaire en quelques-uns de ces délassements ordinaires, et à la vérité, cette vie pressée, et le mouvement, et le spectacle ne manquaient pas d'un certain pittoresque.

Mais, maintenant, ils avaient une faim cordiale — l'amour, quand il est heureux, ne détruit pas l'appétit — et ils déambulaient à travers les nombreux restaurants découverts en terrasses, où pour la somme de cinquante sous vous auriez pu vous faire servir ou, mieux, vous faire projeter un beefsteak, sans doute découpé à une des courroies mentionnées plus haut et un café qui sembait être un extrait de la riche terre glaise, couleur de chocolat, qui composait les sous-sols de ces parages.

La cuisine canadienne est déplorable. C'est, à vraiment parler, de la cuisine anglaise préparée sans soin. On y trouve tous les mets lourds et les puddings plus lourds encore, les légumes sans goût, les tartes et les flans en usage dans une Angleterre de province, une sorte de résidu de substances alimentaires et de feu; seulement, ici, — sauf exception, — les deux éléments indiqués ne se trouvent pas ajustés l'un à l'autre. Il manque, la chose est sûre, la science culinaire du continent. « C'est presque la même chose dans les maisons particulières », pensa Monica. « On va voir ses amis, et ils vous font servir une nourriture indigeste qui vous donne l'impression de les avoir perdus. »

Combien semblable est l'Angleterre à ses domaines coloniaux! Le goût canadien, bon ou mauvais, est d'importation. Les petites villes sont copiées sur le modèle des villes de province anglaises; mêmes maisons laides de briques rouges; mêmes boîtes à conserve qu'on remplit de fleurs pour les exposer aux fenêtres drapées dans des rideaux inévitables de dentelle de Nottingham; mêmes meubles genre Victoria ou, du moins, à peine un peu plus jeunes et plus voyants. A Londres, un homme est « quelque chose dans la Cité » — peu importe quoi — jusqu'au moment où il achète une propriété dans la campagne; ici il fait construire une maison prétentieuse dans la banlieue. Le peuple, en général, est mieux habillé eu égard à l'influence qu'il reçoit des modes américaines.

Monica et John regardaient maintenant la multitude qui les environnait au restaurant, et les visages étaient peu nombreux qui portaient un cachet d'originalité ou de pensée. Du caractère, oui, car ces hommes étaient d'une bonne espèce, celle des paysans et des francs-bourgeois de la Grande-Bretagne, mais ils n'étaient spécialisés mentalement que dans la seule sphère du commerce et n'aiguisaient les pointes de leurs esprits que dans le seul but d'adoration du dieu des affaires. Et l'affaire des femmes s'appelait « La Société » et leur ambition était de surpasser les autres femmes par un affichage extérieur et marqué de richesses. Quand elles donnaient ce qu'elles appelaient des thés, il fallait en faire la réclame et lier des fleurs exotiques en des vases de verre ciselé, sur des tables ornées, en leur milieu, de vraies dentelles. Cette façon de faire tendait uni-

quement à afficher l'argent du mari. Autrefois les hommes portaient des parures éclatantes : aujourd'hui, celles-ci pendent au cou de leurs esclaves. Les femmes qui ne peuvent pas se créer un avantage par cet attrait sont négligées; aux Etats-Unis, on les divorce.

La foule afflua à l'intérieur des restaurants, et plutôt que d'ouvrir la lutte contre la viande de bœuf, préféra avaler d'énormes quantités de pâtés, de glaces et d'eau glacée.

A la fin du repas, les adolescents se dirigèrent vers les abords du Grand Stand où ils trouvèrent les autres membres de la famille : M. Ceceroys, en veston d'étoffe gris clair; Mme Ceceroys, avec la mine d'une femme qui se trouve là pour tempérer la gaîté de son mari, en robe d'un noir profond; Mme Brideway, en un vêtement d'un brun soyeux qui était assorti à ses yeux et à ses cheveux, relevé par les ornements de velours bleu de son chapeau brun et, finalement, Roddy, dont les sourcils menaçants n'étaient pas du tout en harmonie avec la fête.

Ils s'assirent dans la loge que Ceceroys avait louée d'avance et attendirent avec des fluctuations de curiosité le moment capital du spectacle offert par l'Exposition. L'attention de John fut, je vous prie de le croire, pleinement retenue par la fraîche et jeune nymphe qu'il avait à son côté, et ce fut seulement comme en rêve qu'il suivit les girations des acrobates, le drame en petit du vaudeville et les évolutions de la chevauchée musicale donnée par les Hussards du gouverneur. Le père était enchanté, libre des soucis de son travail et sa femme, d'ordinaire si repliée sur elle-même, voulut bien faire preuve d'une sympathie

avenante. Mme Brideway était exceptionnellement silencieuse et sérieuse, comme si elle avait senti son front vierge de rides brusquement effleuré par l'aile noire d'une mésaventure menaçante, son front plus impeccablement uni depuis les derniers massages du docteur Pattem; tandis que l'humeur de Roddy était troublée et capricieuse comme les eaux d'une rivière roulant vers la mer, tantôt torrentielles et renfrognées, tantôt lentes lorsqu'elles se cachent derrière l'île qu'elles contournent, tantôt bondissant joyeusement par-dessus les bas-fonds qu'elles creusent et tantôt plongeant et s'élargissant en quelque étang sombre sous des nuages noirs, tels ceux de ses rêves.

L'appel strident d'un vapeur coupa leur con versation.

— Ce spectacle est horriblement commun, dit Mme Ceceroys, mais tout le monde y vient. Au moment de l'Exposition, il n'y a pas d'occupation qui prime. Toute la cité reçoit ses parents de province.

— Je crains que Monica et moi n'appartiennent à cette catégorie de gens, reprit Mme Brideway. Je trouve cela très divertissant. Regardez donc le chapeau de Mme Rattray. Je crois qu'elle a dû le faire elle-même...

— Les cavaliers ne savent pas monter à cheval, ajouta Roddy. Ils sont là quantités de nouveaux au régiment de Hussards. Evidemment, ils n'ont pas encore donné à leur ordonnance les cinq dollars qu'elle requiert.

— Qu'est-ce que tu veux dire, Rhoderic? demande sa mère.

— Mon Dieu, à l'école d'équitation qui donne

ses séances aux baraques, si vous ne donnez pas à l'homme qui soigne votre cheval la somme qui lui revient, il sangle votre poulain si fortement sur les côtes que vous roulez à terre avec une régularité dégoûtante. Aussi, n'y fait-on pas de rapides progrès.

— Une façon absolument contraire aux principes des affaires, dit Ceceroys.

— Assez bon profit pour l'ordonnance, remarqua John. Cinq dollars la partie!

Monica se mit à rire d'un rire tranquille.

Ainsi, ils restèrent assis, sans penser à la foule murmurant autour d'eux, tandis que le crépuscule tombait et qu'une myriade de petites lampes électriques jaillissaient et mettaient une note douce au spectacle; elles frôlèrent les angles de l'amphithéâtre et éblouirent la scène, se mêlant dans un effet pittoresque à la lumière cruelle qui tombait sur les exécutants et faisant ressortir les ombres, les formes et le développement des immenses feux d'artifice dressés comme des potences devant les fortifications en carton qui faisaient le tour de la ville factice. Ces feux d'artifice devaient éclater de la scène comme « pièces de résistance de la fin ».

Ils représentaient le siège de Pékin. Kiralfy lui-même avait composé ces productions et, soudain, la flamme pyrotechnique illustra le champ de bataille figuré. Le canon tonna; les troupes bondirent de l'ombre; on fit brèche aux murs, et les assistants purent suivre les assauts renouvelés de la bataille, avec ses fluctuations, jusqu'à ce que le drapeau surmontât les tours de la Cité interdite. Les exécutants, d'un commun accord, entonnèrent le *God Save the King* et l'énorme multi-

tude se leva en frappant du pied lourdement, dans les applaudissements, le fracas du vestiaire et la fuite.

C'était une foule facile à satisfaire et douée de patience et les Ceceroys et leurs hôtes mirent un bon quart d'heure à atteindre l'attelage de famille dont la contenance modeste ne voulut point de Monica et de John, à leur grande joie. Ils furent obligés de rentrer à la maison dans un taximètre. Enfouis dans l'ombre de la voiture, ils se prirent la main qu'ils serrèrent d'un toucher doux et léger.

CHAPITRE VII

DEUX QUERELLES

Mme Brideway avait passé une dernière nuit à la maison des Ceceroys et la voiture l'attendait pour la conduire au train. Elle ne devait jamais plus franchir le seuil inhospitalier de cette maison, car la fascination que subissait Roddy n'était devenue que trop claire aux yeux de Mme Ceceroys, dont les pires peurs étaient justifiées et pour qui, maintenant, son hôte n'était plus qu'une veuve artificieuse. Une des lubies de Mme Ceceroys, qui la suivit durant toute sa vie, était sa manie de perpétuer toute antipathie quand elle l'avait éprouvée une fois et maintenant, celle-ci s'était fixée clairement et indiscutablement sur Mme Brideway. Son petit Roddy était tombé dans une trappe tendue sous ses pieds inexpérimentés, pauvre enfant! Ou, plutôt, sur l'abîme préparé pour sa chute, il avait pu, grâce à son intelligence, se tirer d'affaire et elle était convaincue — le désir en était maternel à sa pensée — que leur séparation annulerait tout résultat possible. Cette certitude — et comme d'habitude le criminel devant les Assises, elle avait le courage de ses convictions — n'atténuait pas, et ne faisait même qu'augmenter son ressentiment vis-à-vis de

Mme Brideway. Ce ressentiment s'étendit même à l'innocente Monica, comme étant la fille d'une telle mère et rendit intolérable à cette hôtesse l'amitié enfantine de cette jeune fille et de John lorsqu'elle s'en rendit compte.

Ainsi, la mère et la fille s'en allèrent.

Le soulagement qui résulta de la clôture de l'incident rendit intégralement son assurance à Mme Brideway. Sous les reproches de Mme Ceceroys, elle s'était indignée avec calme, rejetant d'une main légère l'accusation qui était portée contre elle.

— Certainement, j'ai eu de l'amitié pour votre fils, madame Ceceroys, mais rien de plus, affirma-t-elle. Comment pouvez-vous affirmer que moi, une veuve, dont toute l'affection a été partagée entre mon pauvre mari et son enfant, pourrait chercher à séduire par de belles paroles, un homme qui est si jeune par rapport à moi. Ce n'est pas ma faute s'il a mal interprété l'intérêt que je lui porte.

Mais toute cette plaidoirie, si habile fût-elle, ne plut pas. Mme Ceceroys avait son idée faite et l'avait fait connaître suffisamment à Mme Brideway. Il n'y avait plus un mot à dire. Elle avait même poussé son mari jusqu'à la vexation contre Mme Brideway qui avait fini par devenir sympathique à celui-ci, tandis que sa femme en avait été vaguement gênée.

— Très bien, avait fini par dire Mme Brideway, si vous voyez cela de cette façon, il vaudrait mieux nous en tenir là.

— Je pense que votre décision est excellente, madame Brideway, répliqua son hôtesse.

Et c'est ainsi qu'elles se séparèrent, avec une apparence de politesse, mais intérieurement, je laisse à penser au lecteur ce que pouvaient être leurs idées respectives.



Les Brideway ne furent accompagnées à la gare par aucun membre de la famille, mais John fit l'école buissonnière avec plus de joie que jamais et négligea d'aller à son cours de l'Université pour être à l'heure sur le quai de départ.

— Tu ne nous gardes pas rancune, John, dit la mère de l'ange de son cœur en le questionnant à moitié.

John ne trouva aucune parole, mais ses yeux répondirent pour lui.

— Il faut venir nous voir pendant tes vacances quand tu auras pu en obtenir la permission.

— Je viendrai avec ou sans permission, si vous me le demandez, dit John avec empressement.

— Oh! Je ne voudrais pas du tout te voir t'opposer à la volonté de tes parents, fût-ce pour le plaisir de te contempler. Mais peut-être leur cœur se sera-t-il adouci jusque-là vis-à-vis de moi.

Et Mme Brideway se retira discrètement, sous prétexte de parler au porteur au sujet des bagages et laissa les enfants seuls pendant un moment. Dans l'angoisse de se quitter, ils en demeuraient presque muets. Il sembla à John que tout l'intérêt de sa vie s'en allait.

— Il faut m'écrire tous les jours, dit-il.

— Oh! Je ne pense pas que je pourrai, pas si souvent du moins; ceux qui m'entourent s'en rendraient compte et ils me rendraient la vie misérable à force de me taquiner.

— Oui, aussi souvent que tu le pourras, alors? reprit-il à contre-cœur.

Ils s'arrangèrent ainsi : John recevrait la poste de Cupidon à l'Université, tandis que Monica pensa qu'elle pourrait persuader une des employées de la poste de Felton, qui avait été gouvernante dans sa famille, de mettre sa correspondance de côté et de la garder jusqu'à ce qu'elle vînt la chercher. Un sifflement bref de la locomotive hâta leurs adieux. John aida les dames à s'asseoir, échangea avec elles une dernière poignée de main, et le monstre insensible démarra doucement, emportant sa cargaison précieuse.



John ne s'en retourna pas à la maison, mais alla tout droit à l'Université où il employa son temps, le reste de la journée, aux différents cours. Il « piocha » à la bibliothèque et à la fin de l'après-midi, alla assister à un match sur le terrain de football, mais en se donnant tout ce mouvement, il avait surtout l'intention d'assoupir sa sensation d'abandon. Il était très jeune, vous le savez et très amoureux.

Ce n'est pas que la vie, à l'Université, ne lui plût pas. Les conférences, cependant, lui étaient une souffrance, faites qu'elles étaient, la plupart, par des maîtres qui avaient été nommés de but en blanc professeurs; ils agissaient comme intermédiaires de la science au lieu de conduire leurs élèves aux sources mêmes de la connaissance, et largement, au moyen des livres de texte, non par leurs recherches personnelles. Mais grâce à ces

livres, John se procura des références concernant d'autres livres qu'il exhuma de la bibliothèque poussiéreuse et de cette façon, dans son désir de savoir, il s'empara de clefs, toujours neuves, de bien des portes. Il négligea les conférences, mais lut de tout, passa à écrire le temps qu'il pouvait épargner et, pour cela, son amour lui apporta une inspiration jusque-là inconnue.

Il ne dédaigna pas non plus le délassement dans l'activité physique, en s'éloignant cependant des habitudes universitaires qui en font l'apanage d'un petit nombre dédaigneux des autres. Il prit part à des matches interscolaires et s'amusa sur les haridelles des séances bi-mensuelles d'équitation. Assez tard, il s'entraîna à la lutte, dans le but de se conserver, par ce sport, une santé parfaite.

Ce soir-là, quand il rentra, il trouva la maison dans l'inquiétude. Roddy avait des accès de colère. Il accusait tout le monde et d'autres encore, d'intervenir entre Mme Brideway et lui, et la présence de John ravivant leur vieil antagonisme fraternel, il atteignit, dans ses paroles, à un degré de violence auquel il n'était jamais arrivé.

Mme Brideway était, d'affection, naturellement démonstrative; elle considérait John comme un simple enfant et se plaisait en sa compagnie à cause de sa dévotion envers Monica; elle l'avait souvent caressé maternellement, posant ses bras autour de son cou et même déférant indifféremment un baiser à l'un ou à l'autre des deux « enfants » pour leur souhaiter une bonne nuit. Roddy, par un étrange dédale psychique, en arrivait à trouver, dans ces inoffensives caresses, des

preuves de sensualité, et embrouillant les deux personnalités de la mère et de la fille dans son cerveau vaporeux, imagina que John était son rival heureux et qu'il avait gagné les faveurs de la mère tout en gardant celles de la fille.

— Jeune chien, hurla-t-il, tu me prends tout. De quel droit l'as-tu touchée? Si tu avais enlevé tes doigts sales de cette femme, elle m'aurait écouté. Je vais t'arracher le cœur, vil intrigant!

Sa voix s'éleva en un cri perçant et terrible. Mme Ceceroys s'était déjà retirée dans sa chambre à coucher pour éviter une scène pénible et pour entretenir sa colère contre la femelle qui avait osé jeter son dévolu sur son fils. Elle n'était d'aucune utilité en pleine crise.

Rhoderic avait maintenant des velléités de s'attaquer à son frère. Mais leur père se plaça entre eux deux. Ceceroys père était de sa nature doux et lent à la colère, mais quand la colère lui montait, elle pouvait être épouvantable, comme celle de ce brave homme d'apoplectique, son père. C'était un orage de ce genre qui fondait.

— Assez de ce non-sens, dit-il durement, les poings tendus contre son fils rebelle. Et toi, si jamais je te vois seulement toucher John du doigt, je te donnerai une raclée sérieuse, à toi, tout grand que tu es et je te jetterai à la porte de cette maison, par-dessus le marché.

Roddy prit peur — comme toujours — de la colère en action de son père et sortit de la chambre en coup de vent, en murmurant des menaces de vengeance.

Trois jours après, jours pendant lesquels il resta intraitable et silencieux, il vint à la maison, tard dans la soirée et passant devant la porte

ouverte de la chambre d'études de John, il le railla durement et John y répondit par une insulte du même genre. Roddy fit un tour sur lui-même et pénétra dans la chambre et, en un moment, les frères s'agrippèrent pour une lutte forcenée. Le bruit éveilla l'attention de leur père qui se mit en mesure d'aller le faire cesser. Mais dans sa hâte et dans son étrange malchance, il ferma la porte à clef au lieu de l'ouvrir et la serrure, déjà usée et rouillée, ne voulut plus céder. Avec la grande force qu'il avait, il broya les panneaux de la porte et c'est ce bruit magique d'éclats de bois qui servit de canon au combat. Finalement, le *pater familias* se fraya un passage, et apparut sur les lieux, pour se rendre compte que la bataille était terminée. Roddy, épuisé sans doute par des excès de boisson et peu préparé pour l'agile coup de poing de John, était devenu une proie facile dans le corps à corps et, après avoir été roué de coups, avait fini par tomber sur le parquet s'avouant vaincu.

La fin du combat fut pour John le commencement d'une période définitive de répit. Son frère, depuis lors, ne lui fit jamais plus violence et, par un curieux retour, John perdit pour toujours les sentiments hostiles qu'il avait nourris contre Rhoderic, sentiments parfois réprimés, parfois exprimés, mais toujours présents. Ce fut comme si, par cette seule victoire, il avait tiré vengeance de toutes les brimades qu'il avait endurées depuis sa plus tendre enfance. Et cette victoire sembla balayer en lui les derniers vestiges de jeunesse. Il se sentit, dès ce moment-là, un homme.

CHAPITRE VIII

DES LETTRES

M. Ceceroys devint extrêmement anxieux au sujet de l'état d'esprit de Roddy. Il se figura obscurément que quelque part, parmi les six billions et quelques cellules du cerveau de son fils, il y avait un espace où ces cellules n'étaient pas en ordre. Il se refusa néanmoins à croire à une folie possible. Il n'y avait pas de fou dans sa famille ou dans celle de sa femme, bien que son père et l'un de ses frères eussent été enclins à des rages violentes pour des raisons insignifiantes. En outre, il avait la vieille façon de penser au sujet d'une frénésie quelconque qui lui faisait l'effet d'une honte et dont il ne pouvait concevoir la possibilité chez un de ses fils.

— Un peu plus ou moins d'intelligence, quelle importance cela pouvait-il avoir, se demanda-t-il, fantasque. D'une façon ou d'une autre, la plupart des cerveaux ne sont remplis que de poussière de son. Roddy pourrait peut-être bien avoir un creux quelque part ; il se peut qu'il soit un peu bizarre, mais cela ne l'empêche pas d'être très bien tout de même.

Néanmoins, une arrière-pensée de crainte demeurait dans l'esprit de Ceceroys, obstinément. Roddy

continua à aller aux bureaux de son père, et par moments, il parut très heureux de travailler à ses manuscrits dans la soirée ; et puis, il fut repris d'une passion intraitable, suivie de longues périodes de dépression opiniâtre et, si on l'avait observé de si près, on aurait pu en suivre les alternatives qui se mêlaient parfois à une espèce d'exaltation religieuse.

Secrètement cependant, M. Ceceroys soumit la question à l'ami de la famille, le conseiller, le digne praticien et docteur Paynham.

— Faites-lui faire un voyage; envoyez-le en pays étranger pendant quelque temps, dit cet homme, faisant le benêt, en passant son index au travers de son nez avec un geste caractéristique. Il a reçu un choc léger et un changement de décor est tout indiqué. L'homme est un animal, mon cher ; il lui faut de temps à autre une nourriture nouvelle. La médecine ne lui serait d'aucun bien.

C'est une habitude professionnelle à Torham, et peut-être ailleurs, quand un cas est pendable, d'envoyer au loin le malade. Tout au moins ne meurt-il pas entre vos mains. Dans le cas présent, cependant, ce remède était impraticable. Même le docteur Paynham n'avait pas pensé que Roddy irait seul et, pour Ceceroys, la question, à ce qu'il dit, ne se posait même pas de quitter le travail.

C'était bien le bigot du commerce. Pour lui, on ne peut quitter ses affaires; elles sont beaucoup plus importantes que les vies humaines, même celles de ses enfants, même la sienne. On doit aller au bureau, même si la semaine d'après on devra obtenir de bonnes vacances par une pneumonie ou une faiblesse de cœur.

Le docteur Paynham attendait une contribution pécuniaire importante à l'un de ses projets de mission et il n'avait pas poussé plus loin la prescription.

— Mon Dieu, dit-il, sur un ton d'indifférence, cette affaire n'a rien de grave. Ce sont pures idées. L'esprit, quand il travaille, en est souvent la proie. Tenez, il n'y a pas bien longtemps, j'en ai eu la preuve par une jeune femme, à sa quatrième année d'Université, qui s'imaginait se changer en verre. J'ajouterai qu'elle savait parfaitement qu'elle n'était pas de verre, et l'auto-suggestion n'en persistait pas moins. Je l'ai guérie par un bain chaud. Oui, monsieur, un bain chaud. Je l'ai poussée à se rappeler que la chaleur réchauffe le verre et le rend ductil et bon. Un caprice suffit à guérir l'autre. Elle avait l'habitude de parcourir sa chambre en long et en large, hésitait à s'asseoir ou à se coucher, de peur de se briser. Certainement, j'ai vu quelques cas merveilleux dans ma vie.

Et il commença à amuser M. Ceceroys par ses souvenirs, en le conduisant droitement sur le terrain de la souscription.

De cette façon, Roddy resta à la maison et la vie familiale continua, en apparence, son cours habituel.

John devint tout joyeux de recevoir la première lettre de Monica. Sa main trembla quand il la prit des mains du concierge à travers le petit guichet postal de l'Université et le rouge qui lui monta au visage aurait trahi et révélé son secret si le fonctionnaire sévère n'avait pas été au-dessus de ces folies mondaines dans sa dévotion vivante à la noble occupation de concierge et à ses obli-

gations concomitantes. John plaça délicatement la précieuse missive dans sa poche, sur son cœur et se fit un passage dans la foule des étudiants, dans le hall d'entrée, sans faire attention à leurs réparties amicales.

— On prend le train, Cess? — Tu sais, il part à deux heures moins une ou deux, divisées par deux.

— Laissez-le tranquille; vous ne voyez pas qu'il a un rendez-vous.

— Eh bien, finis les cours, aujourd'hui?

L'argot du collège résonna à son oreille de tous les côtés, mais il ne répondit pas, si ce n'est et joyeusement, à l'ironie du dernier interrupteur.

— Veux-tu me prêter tes notes de chimie, Grafton?

Ces mots furent reçus par un éclat de rire, car Grafton venait précisément d'être suspendu par le professeur de chimie, parce qu'il avait été surpris en train de faire des entailles avec un grattoir à son pupitre. Questionné sur le motif de ces symboles runiques, il avait répliqué :

— Monsieur, je fais une marque chaque fois que vous dites « évidemment » quand ce n'est pas évident du tout.

John put s'enfuir et se dirigea vers le parc voisin, cherchant un abri sous un vieil orme. Là, s'étendant par terre, il tira la lettre de Monica et se livra au plaisir amer et doux de la lecture. Il lui semblait qu'il avait plus que jamais besoin de la présence de celle qui l'avait écrite, maintenant qu'il pouvait contempler l'autographe de son amie

« Tu sais, mon cœur est tout à toi; tu me l'as volé à ma visite à Torham.

» Tu dis avoir trouvé en moi la réalisation de

tes rêves. Puisses-tu continuer toujours à penser comme tu le fais ; ce n'est pas moi qui les déchirerai jamais.

» Pourquoi parler de mourir? Ta nature est une nature mélancolique, la mienne est vive et joyeuse, et tout ce qui me rappelle la mort me fait sentir combien courte est la vie et combien rapidement elle tombe dans l'oubli. Mais, même la mort ne nous séparera pas.

» Il ne faut pas se décourager, car si tu laisses le désespoir s'emparer de toi, que deviendrai-je? Il te faut sculpter la vie de ton avenir, tandis que je suis seulement un instrument passif entre les mains du **destin.** »

Plus loin, l'inspiration se faisait plus légère :

« Sais-tu qu'on me taquine à me rendre folle? On me dit que la moitié de ma vie est à Felton et l'autre à Torham, parce que je ne peux pas être autrement que distraite et tu en sais la raison, n'est-ce pas, mon amour? »

John s'assura que personne ne regardait, et alors, il porta les chères pages à ses lèvres avec passion. Il rentra hâtivement chez lui et s'enferma dans sa chambre, répondit immédiatement de toute la force de son amour :

« Mes moindres pensées se tendent vers toi, et les moindres battements de mon cœur sont en harmonie avec le tien, dans un accord complet, tristes lorsque la tristesse nous sépare, heureux quand la joie nous rapproche, mais toujours avec douceur. Seras-tu heureuse lorsque notre vie commencera, quand enfin, nous serons seuls tous les deux? O mon amour! Seras-tu joyeuse d'arriver à cette heure suprême? Mais jusque-là, comment vivrai-je sans toi? Si tu savais quelle place tu as

en moi, tu serais bonne à mon courage. Après le charme de ta présence et l'habitude que j'en avais, me voici puni d'autant. Qui que ce soit, quoi que ce soit, ni ambition, ni accomplissement ne peuvent te remplacer dans mes visions, si profondément est entré en moi ton amour pour y dominer toutes les fibres de mon être.

» Il y a quelques heures, j'étais assis dans le parc, cherchant à me rendre compte de ce que signifierait la vie sans toi. Quelle nuit et quelle horreur! Je connus alors, à certaines minutes où ma pensée plus heureuse atteignait à quelque fugitive et surprenante expression, combien tu étais comme entrelacée à toutes les cordes de mon cœur... »

Ce fut le commencement d'une correspondance toujours plus intime : les jeunes amoureux échangeaient vraiment leurs âmes dans leurs lettres et en arrivèrent à connaître ainsi toutes leurs aspirations et tous leurs désirs. John ne vécut plus à Torham, mais dans le monde qu'il s'était créé, un véritable jardin d'imagination, habité seulement par Monica et par lui, monde d'où il plongeait dans l'autre à travers la magie d'un rêve.

Il n'en fut pas moins fidèle, cependant, à ses occupations accoutumées, qui devinrent pour lui de véritables rites dont son amour aurait été le grand prêtre. Monica fut l'inspiratrice de tout travail et de tout plaisir et sa mémoire se répandit sur sa vie de tous les jours comme une brume poétique.

CHAPITRE IX

UN DINER

Quelques temps après, les Ceceroys — père et mère — assistèrent à un dîner chez Sir Richard Ambleside, dans sa maison de la Trevor Road, juste dans l'ombre de cette colline qu'on appelle « La Montagne » et qui est l'orgueil des vrais Torhamiens; elle est sans doute un pur symbole de leur grandeur.

Je dis qu'ils assistèrent à un dîner, et c'est le mot, car il s'agissait là d'une fonction importante. Les Ceceroys avaient deux raisons d'obéir à cet appel; d'abord, Sir Richard était président de la Compagnie des prêts, tenant lieu de Caisse d'épargne, qui s'honorait du compte de M. Ceceroys ; ensuite les Ambleside étaient comptés dans le petit nombre de familles de Torham que Mme Ceceroys considérait à peu près comme des égaux. Ces raisons mises de côté, les deux hommes n'en demeuraient pas moins de bons amis, ou du moins avaient été de bons amis, en fait depuis le moment où la Compagnie avait fait mine de refuser à M. Ceceroys un prêt d'une vingtaine de milliers de dollars et où celui-ci avait menacé de s'en retirer avec sa dette.

Sir Richard, mesuré par les toises de Torham,

était un très grand homme. Il avait obtenu la dignité de chevalier en récompense à une contribution pécuniaire importante à une campagne dirigée par le parti au pouvoir. Mais ceci n'était pas son seul titre de gloire. Il avait entrepris plusieurs merveilles de finance, patronait l'Association générale militaire de tir, avait battu le tambour pour la création d'un noyau de Milice navale, et on parlait même de lui, et confidentiellement — surtout dans le sein de la famille — comme le prochain gouverneur probable de la province. Il était, décidément, l'un des « Quatre cents » et non l'un des moindres. On pourrait lui pardonner, pour ces raisons, s'il était passablement pompeux; d'autant plus que lorsqu'il mettait de côté sa pompe et son esprit de circonstance, il pouvait être très humain. Un manque absolu du sens de l'humour, cependant, l'empêchait, peut-être par bonheur, de se voir tel que d'autres le voyaient. C'était un homme en tire-bouchon de taille moyenne. En fait, tout ce qui émanait de lui était en tire-bouchon.

Il avait des cheveux noirs en tire-bouchon, comme les poils d'un épagneul, une barbe en tire-bouchon et dans le même sens le « tire-bouchonnement » de son esprit se montrait aussi dans sa manie de se lever à six heures et demi du matin et de réveiller par la même occasion toute la maisonnée. On allait jusqu'à affirmer qu'il était particulièrement habile dans le métier de sommelier. Il avait des yeux malicieux, mais point méchamment, et gris; et son nez s'apparentait, par sa proéminence pseudo-royale avec celui d'une race qui est, était et sera de puissance argentière pour les siècles des siècles.

Pour l'occasion, il était en habit de soirée. De fait, tous les invités étaient en habit de soirée. Je note cette particularité avec soin, afin de combattre le point de vue qui prévaut jusqu'à un certain point chez les Anglais, à savoir que les peuples qu'ils insultent du nom de « coloniaux » sont entièrement ignorants des obligations de la vie. Comme on le voit, ils ne sont pas fétichistes du vêtement au point de ne pas savoir quand et où il convient de le porter. J'ajouterai même qu'un Anglais échoué sur une île déserte, irait jusqu'à mettre à son chapeau, au coucher de soleil, une plume supplémentaire.

Quant aux dames, toute description de leurs costumes raccourcis sera laissée de côté, par déférence pour Lady Ambleside qui ne suivait pas la mode et qui n'appliquait pas la manière Torhamienne, avide des descriptions concernant l'habillement de la « Colonne sociale » des journaux. Le lecteur qui voudra savoir de quelle façon les dames étaient habillées, en l'occurrence, n'aura qu'à feuilleter le « Torham Newsgram », du 19 novembre 190..

Lady Ambleside, en lisant le compte rendu, avait l'habitude de dire qu'elle lui aurait encore préféré une description dans le genre de celle que je vous donne :

« Le maître d'hôtel portait un habit en queue d'hirondelle usé dans le service de Sir Richard, une chemise ébouillantée et un papillon blanc sous un col en aile d'oiseau. Il portait aussi un pantalon, des souliers et des gants de coton blanc fraîchement lavés. Le premier servant, un grand garçon, portant haut, qui aurait fait un admirable Bashville, était habillé de la même façon.

Les Ambleside ne sont pas encore partisans de la livrée. Deuxième servant, *idem*. C'est un des domestiques les plus distingués d'Angleterre et il met une chaleur particulière dans son service. Les servantes étaient jumelées et habillées de robes noires et propres, de tabliers blancs et coiffées de bérets à quarante-neuf sous provenant des grands magasins de Teeton. Lady Ambleside fait des économies sur les bérets. Ajoutons que ces servantes portaient des souliers à semelles de caoutchouc, connus sous le nom de « creepers ».

Lady Ambleside était une personne tranquille et sans prétention. Intellectuelle, elle ne comptait pas dans la Société de Torham. Contrairement aux usages, Sir Richard était la tête sociale de la famille. Sa femme ne trouvait aucune satisfaction à jouer au bridge et à élaborer les « five o'clock » de Torham où l'on faisait d'énormes consommations de toilettes et de serviteurs pour l'apprêt des salades et des glaces. Elle aimait mieux, chose étrange, la lecture de MM. Shaw et Wells et avait écrit quelques courtes nouvelles de très bonne venue, qui avaient eu les honneurs de la critique dans les revues américaines. C'était une femme d'aspect maternel, qui était fière de ses six enfants, avec des cheveux blancs, une chair rosée, des yeux noirs et placides qui voyaient tout sans le paraître.

Ses amis secouaient la tête en parlant d'elle, avec une componction qui était bien de Mme Martin, qui disait : « Ceux qui ne sont pas satisfaits de leur caste finissent toujours mal. Ou ils deviennent des écrivains ou ils se lancent dans le fétichisme des réformes sociales. » Mais ces cri-

tiques ne la gênaient pas. Lady Ambleside se maintenait au-dessus de toutes ces gens en ne leur demandant rien.

La salle à manger avait l'air d'un mausolée. Elle était ornée de piliers rouges de porphyre, entre lesquels se trouvaient des statuettes. Un psychologue aurait diagnostiqué, chez Sir Richard, une affection quasi-césarienne.

A part les Ceceroys, il y avait deux frères magnats de Sir Richard avec leurs femmes : un colonel Dalton qui avait fait son entrée dans le haut monde en faisant la cour à Lady Cross, la veuve d'un juge renommée par sa position, Lady Cross, elle-même, qui n'était d'ailleurs plus dans sa prime jeunesse; le conservateur d'un musée local, un certain Lockyer et la dernière, mais non la moindre, Cecilia Martin, qui avait été invitée également à cause de son sérieux.

En se mettant à table, Mme Ceceroys remarqua avec dégoût que les Dalton occupaient les places d'honneur; elle interpréta cela comme une offense personnelle et en signe de protestation, elle faillit suffoquer en avalant ses huîtres de Malpecque.

Du dîner lui-même, il n'y a guère à dire. C'était l'espèce de repas servi dans les clubs ou les hôtels, bon, mais sans les nuances des repas de famille. Sir Richard faisait surtout valoir le chef du Club des Millionnaires qu'il employait pour une fonction. La ventilation fut parfaite, grâce à Lady Ambleside, qui affirma qu'elle était nécessaire à l'âme. Les vins étaient bons, de beaucoup supérieurs aux mets offerts.

Bisque ou consommé? Tel était le choix du moment. Quand le potage fut servi, le bourdonne-

ment de la conversation s'éleva dans l'air, comme pour accompagner le repas.

— Voyons, Lockyer, dit Sir Richard, savourant son Xérès, quelles sont les nouvelles du Musée?

— Pas grand' chose, que vous ne sachiez, Sir Richard, répondit le conservateur. Nous allons avoir cependant une très belle Vénus grecque pour laquelle M. Breckinridge (ici il se plia en deux devant l'un des magnats) a fait ouvrir un crédit à la banque. M. Breckinridge a été si prodigue de dons au Musée qu'il croit aujourd'hui que l'honneur d'ajouter un tel trésor à notre collection devrait revenir à un autre et je ne peux blâmer son attitude. Certainement, l'homme qui l'achète à notre intention aura bien mérité de la cité et s'assure, le cas échéant, une place durable dans les mémoires. Car, naturellement, nous l'appellerons de son nom. Elle sera connue de la postérité sans parler de la génération présente, comme la Vénus Dilbery-Brown ou la Vénus Hyphen-Smith ou par le nom porté par le donateur fortuné, quel qu'il soit.

Il contempla alors son verre de Xérès comme s'il espérait y trouver la suggestion du nom du donateur.

La jalousie de Sir Richard se fit jour à l'idée d'un mariage mystique entre Vénus et l'un de ses rivaux haïs du monde de la finance :

— Quel en est le prix? Je suppose que son authenticité n'est pas douteuse? demanda-t-il.

— Oh! Quant à cela, dit Lockyer, commençant par répondre à la seconde question et avec un air de haut savoir qui visait à faire disparaître tous les doutes, j'ai étudié moi-même la chose et profondé-

ment. En outre, Rogers, notre agent à Londres, pense qu'il peut s'agir là d'un véritable Praxitèle. Le prix en est de dix mille dollars; c'est pour rien.

— Ce n'est rien pour vous, peut-être, mon jeune sire, qui disposez des dons immenses du gouvernement de la province, repartit ironiquement M. Breckinridge, mais c'est une grosse affaire pour nous autres, pauvres capitalistes, qui peinons pour joindre les deux bouts.

— C'est votre joie de considérer votre richesse en vous moquant, M. Breckinridge, reprit Lockyer. Ce plaisir m'est, hélas, refusé. Le Gouvernement, au point de vue de l'art, est vraiment un Gouvernement de province, comme vous le savez.

— Je ne vois pas pourquoi l'on voudrait acquérir du mérite en servant Torham, dit Cécilia. Je suis certaine que le mérite est la dernière des qualités récompensées ici. C'est la chance qui nous apporte la faveur, tandis que les absurdités que nous ne pouvons prévoir sont mises en compte contre nous. Beckford dit quelque chose de semblable dans « Vathek » et les choses se passent à Torham comme dans son roman bizarre.

— Ah! je vous en prie, objecta Lockyer, qui avait secrètement peur de Cécilia, vous ne devriez pas pousser la chose si loin et je ne pense pas comme vous.

— Vous avez assisté au concert symphonique hier soir, Miss Martin? demanda Lady Cross. Pouvez-vous nous dire qui s'y trouvait dans l'assistance?

— Oh! Personne! Juste deux ou trois amateurs de musique.

— Je pense que vous n'avez pas admiré l'ossuaire affiché dans les loges, dit Rattray, l'autre magnat

— Oh ! personne ! Juste deux ou trois amateurs, de très imposants squelettes. Y avez-vous trouvé l'habituelle rage de bisser?

— Naturellement, il n'y a pas de concert à Torham sans cela. Ce que l'on aime avant tout, c'est « Annie Laurie » ou « Home, Sweet home » et les artistes qui nous visitent ne nous les ménagent pas.

— Mon Dieu, dit Ceceroys, c'est une véritable organisation canadienne, cet orchestre et, comme tel, il devrait s'attirer le soutien de tout bon citoyen!

Ceceroys avait pris un abonnement, mais il allait rarement au concert et, quand il y allait, c'était précisément pour applaudir « Annie Laurie ».

— Il faut aimer, continua-t-il, tout ce qui est de notre race. Quant à moi, je suis un vrai Canadien. Je suis né dans une baraque et j'ai été bercé dans une auge à sucre d'érable.

Ceceroys adorait choquer les opinions de ses amis et, spécialement, celles de sa femme avec ce dicton qu'il avait toujours prêt et il ne manqua pas l'occasion actuelle. Sa femme lui lança un regard d'horreur, tandis que les autres invités riaient, gênés. Cécilia dit :

— Vous avez raison, monsieur Ceceroys. Nous aimons nous appeler une nation, mais nous ne cultivons pas notre esprit national. Une chose qui le montre, c'est notre prédilection pour les préfixes. Nous sommes Anglo-Canadiens, Canadiens Ecossais, Canadiens-Irlandais, et nous aurons bientôt, j'imagine, des Nippo-Canadiens et des Canadiens-Hindous. Le seul patriote est le Québecquois qui est « Canayen » tout simple. Et nous cherchons toujours à créer ou à importer les luttes de classe.

Cela ne tend pas à renforcir notre unité nationale.

— Vous ne voudriez pas nous voir nous mêler à la plèbe, n'est-ce pas? demanda le colonel, vieillard empressé et maniéré comme un dindon, en dépit de sa petitesse et de son cou épais. Nous ne serions pas à notre place dans un tel entourage. — Et il regarda autour de lui avec une approbation flatteuse. — Ils mettraient leurs pieds sur la table ou renverseraient leur potage sur la nappe.

— Vous n'avez pas à chercher le peuple ici, cria Cécilia, puisque nous sortons tous de lui. Le plan de la vie au Canada a été fixé il y a cent ans, par les pionniers britanniques, émigrants de moyenne classe et de la foule avec quelques cadets de bonne famille. Toute notre crudité et nos lieux communs viennent de là et toutes les vertus que nous possédons viennent également des bons éléments qui étaient là. Ces éléments se sont élevés jusqu'au niveau actuel à travers des circonstances qui sont d'ailleurs de moins en moins favorables à leurs successeurs. Non, je ne voudrais pas admettre le cultivateur ou le marchand avant qu'ils eussent passé par le creuset des réalisations, mais je voudrais aussi qu'on laissât à chacun sa chance, dans une égale mesure. C'est la seule méthode intelligente de triage pour enlever l'or des scories et pour délimiter les brebis et les boucs.

— Bravo, ma chérie, dit en applaudissant Lady Ambleside qui avait écouté avec intérêt. Mais pensez-vous qu'aujourd'hui ces mêmes hommes n'aient pas les mêmes chances de succès?

— Non. Ce qui existait autrefois d'égalité relative, à ce point de vue, a été enterré sous la pesée d'un capital concentré dans les mains d'une oligarchie. Il peut être vrai, comme dit Shakespeare,

« qu'il y ait un courant dans les affaires humaines qui, pris à marée haute, conduise à la fortune », mais la plupart d'entre nous ont besoin, pour garder ce courant, d'y être bridés fortement.

La conversation tournait mal. Il était agréable aux invités d'avoir Cécilia en supplément au dîner, mais il n'était pas décent de lui laisser changer la table en plateforme électorale. En outre, voici qu'on servait l'entrée favorite de Sir Richard et il convainquit ses invités de la savourer dans un esprit large. Aussi Lady Ambleside s'employa-t-elle à faire baisser d'un ton la conversation.

— Comment s'est passée votre partie de bridge, madame Rattray? demanda-t-elle à cette dame dont les traits assez durs étaient maintenant un peu adoucis par l'effet de la nourriture et du vin.

— Oh! merveilleusement! fut la réponse, si ce n'est que c'est cette horrible Mlle Leigh qui a remporté le premier prix, une paire exquise de candélabres, œuvre en verre de forme magnifique.

— Comme ils sont bizarres, ces Leigh, s'écria Mme Breckinridge, enfin sur un terrain qui lui était familier. Pour rien au monde, ils ne joueraient de l'argent; mais plus le prix est coûteux, plus on voit pétiller leurs yeux. Et leurs principes de tempérance! Pas d'alcool, mais le plus près qu'ils peuvent approcher de la ligne de défense, c'est le mieux, avec leur vin d'orange et leur jus de raisin. Un de ces derniers jours, Mme Leigh m'a dit : « Oui, je m'abstiens totalement de ces boissons excepté, toutefois à la table de communion. »

— Cela n'a pas d'importance, mon chéri, dit M. Breckinridge en faisant choix d'une olive. Les

discours de Leigh de l'après-midi du dimanche à l'Alliance Canadienne rachètent bien tout cela.

Cette organisation avait été créée dans un but d'élévation des esprits jusqu'à l'unisson de ses principes de vertu, de religion, de tempérance, sans compter le reste. Son point central d'activité résidait dans ce qu'elle appelait « l'observation du repos de Dieu ». Cela consistait à pousser à des limites plus extrêmes encore, l'extrême maussaderie du dimanche canadien. Pas de concerts, pas d'expositions de peinture et, naturellement, pas de théâtre. Elle eût même fermé ces derniers pour toujours si elle l'avait pu. Elle échoua dans la guerre qu'elle avait déclarée aux tramways du dimanche, dans Torham City, mais elle continua à empêcher la circulation des voitures électriques de la banlieue, ce jour-là, empêchant ainsi les travailleurs fatigués et leurs familles d'aller à la campagne le seul jour qu'ils pussent le faire et de respirer un peu d'air salubre après la poussière et les microbes de la ville. Pour remplacer l'adoration des images, elle n'avait rien trouvé de mieux que celle d'un livre et d'un jour. Et l'esprit chrétien restait à la porte.

De nouveau, la conversation menaçait de s'égarer en terrain interdit, mais Lady Ambleside, adroite, l'en ramena.

— Avez-vous déjà été au nouveau restaurant, madame Ceceroys? demanda-t-elle. L'orchestre hongrois est si exquis.

— Oui, répondit Mme Ceceroys, dont le visage s'éclaira. Roddy m'y a conduite (ceci avec un regard de reproche à son mari). Le chef d'orchestre a tout simplement l'air d'un prince. Je suis certaine que cet homme a un passé de noblesse.

Elle parla comme s'il s'agissait d'un Poméranien ou d'un Pékinois.

— Vous rappelez-vous ce comte hongrois qui vola des bijoux à la « Master's House? » demanda Rattray. Après avoir été en prison, il se fit valet.

— Torham montra son habituel esprit de jugement en le réhabilitant, dit Cécilia. Quiconque possède un titre mendié, emprunté ou volé est sûr ici de se voir souhaiter la bienvenue, quelles que soient ses qualités de rastaquouère.

Comme elle voyait que Sir Richard et Lady Cross paraissaient assez tristes, elle ajouta, avec finesse, mais non sans hypocrisie.

— Il n'est vraiment pas agréable, pour ceux que notre souverain a honorés, à la suite des services qu'ils ont rendus, que le niveau social des gens titrés soit trop bas. Nous devrions avoir un Collège de Blasons qui réponde de l'hospitalité que nous donnons à ces gens-là.

— Parfaitement, acquiesça Mme Ceceroys. C'est une idée que j'approuve absolument. La science héraldique est une science trop négligée de nos jours.

— Et puis, ce fut le tour de cet imposteur italien à qui Mme Addison prêta ses diamants, dit le colonel qui avait fait le siège du cœur de cette dame, mais en vain. On se rendit compte qu'il s'agissait d'un coiffeur, je crois, et, maintenant, il rase les hôtes de la Prison Centrale.

— On devrait conseiller au « censeur social » de se montrer plus circonspect dans la chronique réservée à ce monde-là, dit Lady Ambleside. Sous la plume de ses collaborateurs, les faux-titres de ces messieurs glissent avec des airs de morceaux

d'opéra et c'est tout juste s'il ne lance pas le monde entier sur leurs dignes traces.

— Il faudrait du courage pour lui en faire la remarque, fit observer Lockyer.

Le « Censeur social » était une des plus amusantes institutions de Torham. Il se composait d'une petite juive qui avait épousé un gros homme de loi qu'elle avait rencontré dans une « boarding-house » — je veux dire dans une pension. Grâce à son mari, elle avait été reçue partout, mais à la mort prématurée de celui-ci, à la suite des déboires d'une mauvaise assignation, elle s'était trouvée sans aucune ressource. Alors, elle avait mis à profit la connaissance qu'elle avait des familles de Torham et était devenue correspondante des quotidiens, jusqu'au moment où elle s'était liée d'intérêt avec le journal hebdomadaire connu sous le nom de *La Vie de Torham.* Elle trouva là un champ particulièrement favorable à ses talents. Cette revue représentait quelque chose d'unique dans les annales du journalisme. C'était une combinaison d'argot souvent humoristique et d'un radicalisme outrancié qui remplissait la première page de ses commentaires des événements du jour, relatés dans un style poivre et sel; ceux-ci suivis d'une sorte de salmigondis d'anecdotes et de notes, d'une revue de la finance et en dernier lieu, mais non moins importante, d'une chronique, point scandaleuse, mais glorieuse, des mondanités. Cette revue était achetée par tout le monde; le monde pensant se la procurait pour la première page, les oisifs pour les anecdotes qu'ils pouvaient servir au club, les hommes d'affaires pour ses articles vigoureux et utiles concernant le commerce, et les femmes pour ses relations des dîners chez

M. Smith ou des bals donnés par Mme Jones. Ce devint une maladie de se faire insérer dans ces chroniques et le censeur prospère et bien appointé se vit couvrir d'une pluie de roses, de verreries et de babioles d'argent pour l'ornementation de sa table de toilette, ainsi que d'invitations provenant des meilleures maisons. Mais on ne gagnait pas toujours aussi facilement ses faveurs; elle ne les accordait qu'avec une sévérité exemplaire dans son désir de discernement. De là sa puissance, qui prit bientôt des proportions considérables.

Peu importait que ses flatteries fussent souvent serviles *ad nauseam;* elles étaient de miel pour ceux qui arrivaient et de fiel pour les modestes. Ses feuilles étaient comme entrelardées de temps à autre d'un français mal orthographié qui faisait impression sur ses vassaux d'éducation moyenne; elle parlait assez couramment la langue polie, mais avec un accent tel qu'il eût été incompréhensible pour un Français.

Après le départ des dames, les hommes poussèrent un soupir de soulagement et remercièrent Dieu mentalement de ce que Cecilia Martin avait au moins évité d'introduire dans sa conversation le topique du vote des femmes. Après le madère, les contes et commérages prévalurent toujours plus piquants.

— Avez-vous assisté, l'autre jour, à la noce chez les Mac Tavish Bruns? demanda Rattray en froissant dans sa main une cigarette russe.

« Le jeune Gordon Mervyn répandit une coupe de champagne sur le dos d'Ethel Playwood. Parbleu! Le titillement résultant de cette sensation d'une vague miniature de Pol Roger sur ce cou déli-

cat nous fut aussi doux que l'impression du champagne sur la langue. »

— Ce fut certainement un épisode intéressant, dit Lockyer, en s'aidant par l'absorption d'un verre de madère, mais cela n'est pas encore aussi amusant que les noces de John Inch et de Victoria Hamlin, à Port Gowan, hier. Je sais que quelques invités étaient ivres et se battirent avec les cochers des voitures qu'ils voulaient prendre. Le vieil Hamlin, vous savez, est un marchand de vins et j'imagine que le champagne dut couler à flots. Le jour précédent, il avait eu un procès pour en avoir vendu à un Peau-Rouge.

— Avez-vous entendu parler du comte Ferri? dit Breckinridge en manière de contribution à la causerie. Non? Son père a dû cesser ses paiements, aussi doit-il travailler. Tout ce qu'il a pu acquérir fut un emploi de conducteur d'une charrette à charbon — il connaît tout des chevaux, comme vous savez — et, ce matin, il salua Mme Sorauren, chez qui il a dîné hier, du haut de sa voiture, dans la rue Royale. Elle a fait celle qui ne le voyait pas.

— Elle a fait celle qui ne le voyait pas, vraiment? Précisément au moment où il se croyait digne d'être reconnu? demanda Ceceroys. Ne pensez-vous pas que c'est lui qui ait eu raison, Sir Richard?

— C'est un homme digne de louanges, répondit Sir Richard. Cas de « noblesse oblige », pourriez-vous dire.

Dans le salon, la conversation roulait, comme d'ordinaire, sur les habits, les enfants, les serviteurs et sur les méthodes les plus utiles aux maî-

tresses de maison, autant que sur les qualités ou les défauts des « ennemies » intimes. Mme Breckinridge menait l'attaque.

— La maison de Mme Caldwell est toujours belle et propre au-devant; mais, derrière, elle est d'une malpropreté insigne. Ils mangent dans des assiettes vieilles de cent ans, pleines de fêlures et pleines des souvenirs du garde-manger. Elle a un cuisinier magnifique qui s'est offert à lui préparer des biscuits chauds pour ses goûters. De temps à autre, Mme Caldwell descend au palier et se met à crier : « Des biscuits chauds à quatre heures et demie! » Et elle tire de ses bas autant de bons de pain et de lait qu'il y a d'invités et les distribue au cuisinier.

— Avez-vous vu la nouvelle automobile des Rawlins? demanda Mme Rattray. C'est une de ces avantageuses « Comet » peintes en rouge et avec un corps de torpedo qui semble un déguisement, mais ils ont un chauffeur (elle prononçait « chofère ») en livrée, avec pantalon court, gants blancs et coetera et un blason brodé sur sa manche.

— Qu'est-ce que c'est que ce blason? demanda Cecilia. Un béret et un tablier de boulanger, sans doute? Les Rawlins ont gagné leur fortune dans la boulangerie. Et je suppose que la devise en est : « La qualité passe et le nom reste. »

— Mon Dieu, qualité et commerce unis ne sont pas seulement notre apanage, fit remarquer Lady Cross. A Londres, par exemple, on parle de la laiterie de Lord Raleigh et de la « Société Dentaire » de Lady Reid.

— Seigneur! dit Lady Ambleside, ne parlons pas ainsi de nos amis. Comment vont vos fils, madame Ceceroys?

— Je vous remercie; ils vont très bien. John travaille admirablement à son Université.

— Rhoderic n'a-t-il pas encore fait un choix dans la voie lactée des jeunes filles de Torham?

Malgré son effort, Cecilia se mit à rougir.

— Mon Dieu, jusqu'à présent, il se réserve. C'est beaucoup d'inquiétude pour sa mère. J'espère sincèrement qu'en cela, il ne se laissera prendre la première place par un autre.

Quand les hommes eurent retrouvé les dames, la conversation, après quelques saillies pareilles aux fusées retardées des bouchons, se fatigua. N'étant plus aidée par le stimulant de la nourriture et du vin, elle tomba dans une sorte de langueur digestive. L'ennui envahit les cerveaux devenus vides qui ne purent trouver un nouveau sujet.

Lady Ambleside prit ce dilemme à son compte en suggérant une partie de bridge.

Une fois rentrées chez elles, Mme Rattray et Mme Breckinridge ne manquèrent pas de faire appeler au téléphone les divers reporters des journaux et de leur donner le compte rendu de cette affaire. Et, ce faisant, elles acquirent plus de mérite que si elles avaient envoyé des bouquets de fleurs exotiques.

CHAPITRE X

NOEL

Noël approchait, lentement pour John qui avait les yeux toujours tournés vers Felton. L'approche de la fête s'annonçait par une avalanche de réclames et par l'avis donné et renouvelé par les journaux « qu'on eût à faire rapidement ses achats ». John pensa qu'il s'agissait là d'une petite rouerie des rédacteurs visant à hâter la vente pour avoir une plus grande liberté d'action au moment d'une moindre affluence. Quoi qu'il en fût, les annonces et la réclame eurent l'effet voulu et le public afflua aux comptoirs par vagues, hypnotisé jusqu'à en laisser sa tête dans les étalages et à choisir trop vite les cadeaux habituels. Si ceux-ci ne montraient pas une valeur à peu près égale à ceux qu'on vous faisait, ou s'il vous arrivait d'oublier une personne qui ne vous avait pas oublié, les peines de cœur réciproques en devenaient amères. La cataracte des cartes du Nouvel An commençait à couler. Si l'amitié n'était pas suffisante pour permettre des cadeaux, une carte vous enlevait l'obligation du souvenir et était cachetée et rapidement mise à la poste avec un soupir de soulagement : « Allons! Voilà qui est fait! »

On racontait de tous côtés, dans la ville, que

Sir Joseph Ledger, un militaire millionnaire qui avait amené ses batteries en Angleterre et rapporté une dignité de chevalier, avait reçu onze cartes des membres de l'aristocratie britannique avec qui il avait dîné, à cette patriotique occasion de montrer son loyalisme. Pour une raison ou pour une autre, le roi et lui n'avaient pu exactement se mettre d'accord et Sa Majesté avait désiré lui donner une cravate de Commandeur de l'Ordre de Victoria, mais les Conseillers avaient dit : « Vous n'aurez pas cet homme de cette façon, Sire. Il est évident qu'il reviendra à la charge. » Ils avaient jaugé à sa juste mesure le courage et la persistance de Sir Joseph, qui avait remporté un gros succès. Ce qu'il avait, en fait, espéré, était une dignité de baron — mais, malheureusement pour lui, il avait voulu absolument prendre un commandement à Aldershot, au lieu de l'abandonner à son colonel. Et il eut tort, en cela, car il ne s'y connaissait pas particulièrement en manœuvres, comme il est, dans ce cas, nécessaire et comme un vrai rond-de-cuir des questions militaires n'y manquerait pas. Son cheval de bataille était la question des vivres; il croyait, avec Napoléon, qu'une armée avance et combat sur son estomac. Au ravitaillement, il faisait des merveilles. Et c'était vraiment un organisateur splendide, soit qu'il s'agît d'alimenter une campagne sur place ou de la préparer à l'arrière en faisant appel aux éléments financiers.

En se préparant à la dignité de baron, qu'il désirait, qu'il pouvait gagner, il le savait bien, avec plus ou moins de rapidité, selon les mérites de ses œuvres de bienfaisance et, dans le domaine politique aussi, de ses dons en argent, à la cause

de son parti, — il possédait plusieurs fois les vingt-cinq mille livres nécessaires à l'achat du titre, — il fit construire la plus belle œuvre d'art architectural ou mieux, le plus beau groupement d'édifices que Torham eût jamais vu. En plein air, sur le sommet de la Montagne, symbole de la grandeur Torhamienne, s'éleva le monument plus emblématique encore de la grandeur de Sir Joseph, aux tours ailées de style gothique. Un château, allez-vous dire, cher lecteur? Nenni; pas un château, non pas encore, mais, en l'occurrence, une... écurie gothique! Splendide d'après les plans de l'architecte, cette pierre torturée par la fantaisie fertile du propriétaire avait fini par perdre tout à fait l'aspect tout d'abord conçu, noyée qu'elle était sous les fioritures. A l'intérieur, de lourds tapis reliaient les stalles mobiles des destriers heureux qui avaient pour devoir de porter la personne mince et statufiée de Sir Joseph, en pompe martiale, passant la revue après un *Te Deum*.

Une communication avec le château à construire avait été assurée par une voie souterraine, pour que les hommes à cheval, dûment caparaçonnés, pussent y passer. Les opérations se rapportant à la construction avaient oscillé avec le cours de la Bourse, mais aujourd'hui, Sir Joseph était en fonds; voici que le château commençait à montrer sa tête d'hydre et bientôt le noble lord du manoir allait pouvoir, du haut de son domaine, regarder passer ses sujets, comme aux beaux jours de jadis. Dirons-nous que les mœurs ont changé? Autrefois, c'était l'habitude des gens de château, de bondir de leurs aires dans la contrée pour la livrer au feu et au pillage. Maintenant, le grand seigneur

s'assied au « ticker » et en régnant sur le marché, il réussit, à force d'astuce, à drainer l'argent durement gagné des bourgeois.

Du péculat à la spéculation, la distance n'est pas grande; il n'y a guère qu'une lettre S, pour séparer ces modes d'action, la lettre S, cette image du serpent rusé.

Le château dressa donc sa tête, gothique, comme le reste, comme le gothique aurait pu être, un vĕritable Baedeker de l'histoire de l'art décoratif, fièrement dédaigneux de son emplacement, de ses proportions et des édifices qui l'avaient précédé.

— C'est le monument du Roi des Affaires, s'écria un concurrent malheureux.

— Une glorification du Bureau des Courtiers, fit remarquer un professeur.

— C'est de l'art agité! dit un architecte qui visitait le château, se tenant ainsi dans les limites de la politesse.

Déjà, le grand piano à queue lamé d'or n'attendait plus que sa livraison à la salle de musique, et on avait même acheté un trône, sans doute à l'usage de Sa Majesté quand elle viendrait visiter son fidèle commensal. C'est dans le bureau de son père que John, un jour, apprit indirectement toutes ces choses.

— Connaissez-vous l'ancienne boutique d'Anglin, dans la Vieille Rue, Ceceroys?

— Oui.

— Eh bien, j'y étais l'autre jour et le patron m'a montré un trône d'occasion. Je lui ai demandé s'il n'avait pas fait une mauvaise affaire en faisant venir une chose pareille, en lui affirmant qu'au Canada, il n'y aurait pas d'acheteur pour cet

article. « Je vous demande pardon, me répondit-il, Sir Joseph s'en est déjà rendu acquéreur. »

Mais où donc en étions-nous?

Aux environs de Noël. Cette année, on devait le fêter avec un éclat particulier, dans l'attente d'une visite d'un Prince royal. Il faisait un temps d'hiver clair, brillant et salubre, dans tout le pays et à Torham, le carnaval de glace, justement fameux, dont on s'était passé ces tout derniers temps comme étant une réclame par trop glacée, allait être de nouveau mis en honneur à l'occasion de la visite royale. Et puis, il devait y avoir réception à l'Hôtel de Ville, un dîner chez le Président de la Chambre, une soirée de gala à l'Opéra et pour la fin, un bal, espoir suprême, auquel les belles de la Cité rêvaient déjà, non sans effroi, dans la chance qu'elles allaient encourir de danser avec la Royauté. Consultations chez les modistes, répétition de révérences, visites aux académies de danse, telles furent les préoccupations des jours qui précédèrent cette fête de Noël. Puis, ce fut une excitation incroyable dans tout ce monde, quand le Prince, enfin, parut aux yeux de la foule et fut conduit dans les rues de Torham jusqu'à la demeure de Sir Richard Ambleside, laquelle avait été mise à la disposition de la troupe royale. C'est le château de Sir Joseph, naturellement, qui aurait été réquisitionné s'il avait été prêt.

Un homme d'affaires américain fit la remarque suivante : « Quelle différence entre nous et vous! Notre président se promène comme un citoyen ordinaire et vous entourez votre prince d'une escorte armée pour l'adorer comme un petit dieu dans une cage. » Mais, au même moment, arri-

vèrent des nouvelles que le président avait été tué à Bawflo, ville de la frontière et notre homme se tut.

La réception fut naturellement des plus démocratiques dans ses dispositions. Le grand public devait être admis, non seulement pour voir, mais pour saluer la Royauté. Tout le monde y alla : les hauts personnages, la bourgeoisie et le commun des mortels, à quelque degré de la société que l'on fût. John, qui approchait de ses dix-huit ans, se joignit à la foule et aidé par sa petitesse, il put se glisser à travers la libre bataille qui se livrait devant la Chambre du Conseil et s'assura ainsi une présentation rapide. « Je ne dois pas avoir la bosse de la révérence, se disait-il à lui-même. Je veux être damné si je peux acquérir la peur que je vois sur tous ces visages! » A la porte, une injonction du page « de retirer le gant de la main droite » indiqua nettement quelle était, en l'occurrence, l'étiquette. Après avoir été présenté et avoir monté les gradins de l'amphithéâtre avec ceux qui l'entouraient, il observa, dans un amusement intense, que plusieurs d'entre les dames refusaient d'enlever leur gant droit et insistaient pour garder leurs propres idées concernant l'étiquette, idées acquises d'ailleurs non sans peine, tandis qu'un nombre aussi important d'hommes se tenaient debout à une distance respectable de la poignée de mains et exécutaient les contorsions variées qu'ils croyaient convenables en la circonstance. De toute cette foule, il n'y en eut pas douze qui fussent assez peu pétrifiés pour ne pas oublier de saluer le Gouverneur qui se trouvait, avec sa femme, à côté du Prince. John l'avait fait très naturellement, oubliant un moment le regard de dégoût qu'il lançait autour

de lui; on lui répondit d'ailleurs, par quelques mots aimables. La démocratie fut triomphante, quand un nègre énorme, en redingote, avec un chrysanthème aussi gros qu'un plumeau, à la boutonnière, fut présenté.

Le concert de gala fut un succès sans mélange. Calvé et Gogorza étaient en voix et chantèrent magnifiquement le *God Save the King* et *En marchant dans les Seigles*, qui étaient tout à fait du goût de Torham. Le seul contretemps se produisit lorsque l'assistance n'attendit même pas les applaudissements du Prince et, s'occupant de la distribution de l'audition suivante, sembla mécontente du Prologue de *I Pagliacci*. C'est ainsi qu'on traita démocratiquement la royauté, les habitants de Torham n'ayant à cette occasion d'autre but que de montrer quels rois ils étaient eux-mêmes.

Au dîner du Président de la Chambre et au discours que fit le Prince à l'Université, on découvrit qu'il n'avait pris aucune prétention à se façonner un accent spécial, qu'il parla la langue moyenne en usage au Canada, avec un « a » un peu plus large dans la prononciation, peut-être. Et les femmes éprouvèrent une certaine surprise, furent presque choquées de ce que la princesse leur parlât sur un ton familier de ses enfants absents, s'étonnant de ce que la Royauté pût condescendre à causer de choses si banales.

Le bal fut le « nec plus ultra » de l'affaire, les grandes eaux de cette série de représentations. Un plancher spécial fut improvisé dans le grand hall octogonal de l'Arsenal et dressé sur huit ressorts énormes. Tous les journaux rapportèrent la nouvelle que l'édification de ce plancher avait coûté quatre mille dollars.

Sir Richard Ambleside cherchant une issue pour y arriver à force coups de trompe, dans sa limousine Rolls-Royce qui cahotait dans les ornières, fit à son épouse cette confidence :

— Ma chérie, j'aurais vraiment dû prendre ces leçons de danse une semaine ou deux plus tôt. Mon pied n'est pas si sûr qu'il l'était lorsque je flirtais avec les belles Terpsichores aux danses du pays, dans la ferme de mon père.

— Oh! je suis certaine que tu n'as pas changé, Dick, répondit Lady Ambleside, pour le rassurer. D'une façon ou d'une autre, tu te sortiras toujours du quadrille d'honneur. En outre, tu en trouveras d'autres qui ne seront pas plus forts que toi à ce sujet.

Sur l'estrade de quatre mille dollars, une personne sur cent des meilleures personnalités de Torham fut choisie pour le quadrille d'honneur. Le prince et la princesse y entrèrent aussi, tout à fait comme dans la chanson, tandis que le commun des mortels (pour parler d'une façon relative) entra « dehors ». La musique se mit à jouer, et le prince se lança dans la danse. On fit en sorte de s'évader des différents mouvements du quadrille, non sans heurts de part et d'autre, au passage. Sir Richard exécuta quelques pas d'une danse de son invention. Au delà des cordes défensives, les autres danseurs se tinrent tous, attentifs à la musique. Le quadrille se termina dans une confusion ridicule et le censeur social « assis » à l'écart (c'était une dame), les sourcils froncés, fit valoir son opinion par un silence profane.

La foule, au buffet, fut absolument impossible à garder et peu nombreux furent ceux qui arrivèrent

au souper sans encombre. Sir Richard regrettait la chose, sur le chemin du retour; mais Lady Ambleside le consola :

— Mon cher, tu auras ainsi une tête plus claire pour ton travail demain. Mais que penses-tu de ceci, ajouta-t-elle? En me dirigeant vers les salles à manger, j'ai entendu quelqu'un qui disait : « N'est-ce pas pitoyable? Le prince ne sait pas « danser! »

Le palais et le carnaval de glace, néanmoins, dans l'esprit de la population, étaient les plus belles attractions de l'année. Le palais, qui consistait en de gros blocs de matière cristalline, reliés par des torrents qu'on déversait par un temps glacé et qui gelaient sur ces cristaux, reflétait, la nuit, la lumière dorée d'un millier de lampes électriques et ce jour scintillait et brillait au soleil d'hiver. De gais patineurs, dans leur costume national, composé de vêtements blancs, de laine, aux bordures de couleur et les « tuques » évasées en pointes, terminées par des glands de soie, faisaient des cercles sur l'instable plancher de glace à l'accompagnement de la dernière valse de Strauss. Dans les parcs, les sports d'hiver de toboggan et de ski donnaient leur plein. Des bateaux à glace glissaient de tous côtés et traversaient la baie comme des traits de lumière blanche. Et de joyeuses compagnies erraient au large dans ce paysage blanc sur leurs larges « raquettes » et s'en retournaient avec des appétits d'Indiens.

Néanmoins, John fut-il heureux de voir le semestre terminé et de se trouver libre de fuir la cité en effervescence pour demeurer près de sa bien-aimée.

Il avait fort bien gardé son secret et celui de

Monica. Sa famille ne savait rien de cette correspondance clandestine; elle considérait la visite des Brideway comme une histoire déjà vieille, qui n'avait laissé aucune trace capable de troubler le cours paisible de sa vie. L'infatuation momentanée de Rhoderic pour la veuve était sans conséquence, pensait-elle, et elle ne pouvait non plus imaginer que ce jeune garçon et cette jeune fille, John et Monica, dans leur amitié d'enfants, avaient bâti des rêves durables. Aussi, grande fut la surprise des Ceceroys lorsque John les informa qu'il avait reçu une invitation des Brideway pour la durée des fêtes de Noël et qu'il désirait l'accepter. Son désir rencontra une hostilité considérable tout d'abord, surtout chez sa mère qui, maintenant, et non sans se le persuader, croyait que Mme Brideway était sa plus proche ennemie. John, sûr de lui-même, triompha grâce à sa volonté calme, surtout parce que M. Ceceroys père aimait vraiment la charmante Monica et sa mère. Le père et la mère trouvaient cependant des explications à leur acquiescement pour des raisons plus ou moins justes. John avait travaillé dur et avait besoin d'un changement d'air; son amitié pour Monica n'était, à tout prendre, qu'un doux accès d'amour de brebis qui suivrait rapidement son cours, à moins qu'une opposition ne se fît sentir; et il est vrai aussi qu'ils se croyaient un peu coupables de la solitude dans laquelle ils avaient élevé leurs enfants et en arrivaient à penser que, peut-être, la cause responsable de l'excentricité de Roddy pouvait se trouver là.

Il sembla à John que le train franchissait à pas de colimaçon les centaines de kilomètres qui séparaient Torham de Felton. Mais en approchant de son but, une hésitation étrange le saisit, une

timidité où s'exprimait en partie sa vie solitaire, en partie aussi la résistance que se fait à elle-même une âme vierge, en s'embarquant dans une aventure amoureuse. Car les hommes ressentent cette impression comme les femmes, quand ils aiment purement. Cette résistance a ses racines, peut-être, dans un égoïsme profond, un flottement avant le don de soi que l'amour doit être, s'il est digne de ce nom.

Cette timidité le poursuivit même au moment où le train enfin s'arrêta, dans un tremblement suggestif, devant la gare amusante de briques rouges couverte d'un squelette de plantes grimpantes de Virginie, que l'hiver avait dépouillées de leurs feuilles; elle le posséda encore quand il descendit du train pour saluer Monica et sa mère; mais, les poignées de main et les regards échangés parlèrent assez pour lui et les dames se livrèrent immédiatement aux joies de la conversation.

— Comme vous êtes bien! Je ne peux croire que vous avez étudié avec tant d'ardeur, dit Mme Brideway, en lui donnant ses deux mains. Et comment vont vos parents?... Très bien... Ne pensez-vous pas que Monica a bonne mine? Mais comment avez-vous pu vous arracher à la gaîté de Torham? Le prince était ici aussi, mais il y a simplement reçu une adresse de la plateforme de sa voiture. Ainsi continua-t-elle à babiller, en les précédant pour les mener à l'attelage antique qui attendait.

John vit peu de Felton pendant le voyage de la gare à la maison. La première impression fut une sorte d'égarement au travers duquel ne passait que le tendre visage de Monica; et puis, il s'intéressa aux affreuses maisons de briques rouges, nichées dans des jardins qui pouvaient avoir leur

beauté en été et qui étaient encore jolies maintenant avec leurs arbres et leurs arbustes qui pendaient, lourds de neige, jusqu'à terre. De temps à autre, une église sans proportions, mais rendue orgueilleuse par les fioritures dont elle était étayée, dressait son fin clocher dans le ciel d'hiver, comme un point d'exclamation, en signe d'audace. Les boutiques étaient noirâtres d'aspect pour la plupart; mais quelques-unes, intérieurement, étincelaient et l'on pouvait apercevoir les marchandises aux couleurs trop voyantes destinées aux acheteurs agricoles des marchés hebdomadaires. Ces boutiques semblaient toutes d'accord pour bonder leurs étalages en l'honneur d'un passant, à les faire crever, comme on fait aux boutiques de la Queen's Road, ou comme on faisait dans celles d'Oxford Street, avant l'arrivée de Selfridge. La neige était douce. On approchait du dégel et les routes, à cette occasion, offraient aux pieds une moisson abondante de boue dans laquelle les roues de l'attelage plongeaient souvent jusqu'aux essieux. Du thé et un feu cordial attendaient le trio à la maison et leur sembla une récompense après les ennuis de la route qu'augmentait le rayon froid du soleil couchant.

Les dames quittèrent leurs fourrures et Monica apparut vêtue d'un tailleur d'étoffe bleue, seyant à sa taille, avec un filet cerise au col et au chapeau. Mme Brideway était habillée de noir, comme d'habitude, car elle pensait que le noir lui faisait une plus « petite » figure. L'air vivace et cinglant leur avait mis des couleurs aux joues. Monica était très sensible de complexion, que ce fût aux émotions ou aux stimulants physiques, comme le sont beaucoup de belles natures. Et à cette heure, John

pensait qu'il n'avait jamais eu une vision plus accomplie devant les yeux.

— Eh bien, John, que pensez-vous de notre ville? demanda Mme Brideway en savourant son thé. Au Canada, toute agglomération de dix mille âmes a le droit de prendre le nom glorieux de ville et Felton frise tout juste la limite.

— Oh! c'est à peine si j'ai noté le fait, répliqua John en rougissant. Mais ce me semble une charmante petite ville.

Mme Brideway sourit avec indulgence, comme une Vénus imposante vis-à-vis d'un enfant.

— Une petite ville, parfaitement et à peu près dans le genre de Torham. Vous vous prenez, je parie, pour une sorte d'essieu autour duquel tourne l'univers?

— Mais oui. L'essieu n'était-il pas précisément la partie de la roue qui travaille le moins?

— Bravo! dit Monica. C'est mieux dit. La modestie est l'A. B. C. de la langue des images. J'imagine, ajouta-t-elle, que Felton ne retarde pas plus de cent ans sur les autres villes. Ce n'en est pas moins une charmante petite ville. Tout le monde y connaît tout le monde, et l'on y vit joyeusement en compagnie. Demain, nous irons patiner et vous rencontrerez quelques-unes de mes amies. Il y a là beaucoup, beaucoup de jolies jeunes filles.

Ces dernières paroles furent proférées dans un accès de jalousie... anticipée, qu'elle cacha sous un sourire fripon.

John chercha un compliment, mais il lui échappa et Monica continua :

— Il vous faudra aller à l'église ici, savez-vous! Les hommes sont terriblement croyants, le dimanche. Mais il y aura des compensations : des

danses, des parties de skating et toutes sortes de choses.

John la regarda comme pour dire :

— C'est vous la compensation de la vie elle-même.

Mme Brideway sembla nettement choquée. Elle aussi affectait ce christianisme qui, au Canada, — comment cela se passe-t-il ailleurs, amis lecteurs? — est réservé pour le dimanche, tandis que durant la semaine, l'égoïsme heureux prévaut.

John amusa même Mme Brideway en parlant de la récente réunion à Torham de la secte appelée les Disciples Chrétiens, une des cinquante-sept variétés de sectes qui fleurissent plus ou moins vigoureusement dans le Dominion.

— Ils avaient entre eux une de ces bonnes vieilles querelles et l'un des délégués prit son insigne et la jeta violemment par terre, puis la ramassa aussi vite, après avoir appris qu'il ne pourrait pas voyager gratuitement sans elle dans les tramways.

Monica clôtura cette causerie en décrivant la réunion tenue récemment à Felton par l'Armée de la Charité, cette organisation dont les chefs imitent la pauvreté des premiers chrétiens en voyageant en cabines de grand luxe sur les bateaux transatlantiques et qui enseignent l'économie aux découragés en vendant trois francs une paire de chaussures usées qu'elle a acquise de personnes charitables.

— A chaque session, dit-elle, des vagues d'émotion balayaient les auditeurs; plusieurs devinrent comme hystériques et donnèrent vent sans restriction aucune à leurs sentiments. On entendit des tonnerres de voix entonner la *Louange à Dieu* et

le *Dieu nous sauve,* à pleins poumons. Les convertis enterraient leurs visages dans leurs mouchoirs, sanglotant et se plaignant au fur et à mesure qu'ils avançaient à la table des pénitents où ils se jetaient dans le paroxysme de l'excitation.

John ne connaissait pas encore la relation qui relie la religion au sexe, mais de telles manifestations lui paraissaient déjà de l'hypocrisie ou de la maladie, et la conception chrétienne ordinaire de de Dieu lui semblait un raccourci de blasphème. Il n'avait pas lu Havelock Ellis ou Freud et il ne savait quoi que ce fût du déterminisme, mais la doctrine du pardon pour le mal ne satisfaisait pas sa conscience. Ce mal, pensait-il, était dû à l'entourage dans lequel on se trouvait et à l'accumulation progressivement transmise par l'hérédité. Il ne pouvait non plus accepter la doctrine de l'expiation par procuration.

— Si je suis responsable, je dois souffrir, et non pas une bête, ni un homme, ni même Dieu pour moi, était son opinion.

Particulièrement, le concept du péché, qui met la faute comme une tache dans des esprits innocents, semblait étranger à son esprit. L'idée d'une déité implique une perfection qui ne pourrait être
— Si je suis responsable, je dois souffrir et non
souillée par aucun acte d'aucune créature. Et si elle existait, c'est en lois qu'elle réglerait l'univers et elle ne violerait point, de cette façon, sa propre loi en donnant suite aux prières des hommes. Il ne pouvait croire à des manifestations tendant à un but d'utilité générale et faisant de la prière un cas particulier sans considérer si le résultat serait de souffrance ou de joie pour ceux qui en étaient l'objet. A supposer même que cette prière fût un

facteur dans une telle succession de faits, elle n'était pas du tout un obstacle aux désastres qui s'abattent trop nombreux sur nous à l'improviste, les hommes n'ayant pas même le temps de prendre contre eux des moindres mesures. En outre, si le résultat supposé par la prière venait à se faire sentir, inévitablement, sans aucune intervention, n'en devrait-il pas au moins se trouver en accord avec les lois divines et, pour cela, être juste et la prière aurait tort de ne pas prendre cette loi en considération. Sinon l'accomplissement devrait être de justice sans l'aide de la prière.

Il est certain que John ne fit pas ses confidences à Mme Brideway. Comme il le savait, elle était trop profondément ancrée dans son orthodoxie, dont l'autorité avait, dans son cas, comme dans des millions d'autres, appauvri chez elle la faculté de penser. Mais dans les loisirs que lui procura son amitié tendre pour Monica, il l'initia graduellement à ces choses. Elle résista pour commencer, tenace comme sa mère, dans le respect des vieilles traditions; mais elle avait un cerveau et, une fois son attention appelée sur ces problèmes, elle se mit à penser par elle-même.

CHAPITRE XI

LES VACANCES DE FELTON

Le père de Monica était mort, alors qu'elle était âgée de dix ans. C'était un bel homme, robuste et qui mesurait six pieds de haut. Il avait partagé ses travaux entre des constructions de chemins de fer et des constructions de ponts et, par suite de l'intérêt qu'il portait à la milice, avait acquis le grade de capitaine de l'Académie Militaire Royale de Waterborough. Il avait été blessé lors de l'incursion des « Fenians » et cette blessure avait contribué à sa mort prématurée, à l'âge de trente-cinq ans. Monica lui ressemblait et gardait précieusement son souvenir, avec une fidélité passionnée.

Le grand-père de Monica avait eu une aventure doucement romantique. Destiné à la prêtrise et tout près du pas final, il avait voyagé dans le nord de l'Irlande et y avait rencontré une jeune dame qui avait hérité du nom d'Amour. Il est de toute évidence que toute sa personne était d'accord avec son nom, car il abandonna les vœux qu'il avait faits, malgré les protestations de sa famille, et s'enfuit avec sa femme dans la colonie.

C'était un gentilhomme; il avait été élève de

l'Université de Dublin, où il avait acquis sa licence-ès-lettres. Il pensa que tout ce qu'il avait de mieux à faire était d'enseigner et c'est lui qui institua la première école de latin à Felton; quelques-unes des bastonades que recevaient ses élèves retombèrent par ricochets sur le fameux loup de la misère, qui, effrayé par sa présence, garda ses distances et laissa en paix la petite maison qu'il habitait.

Le vieux Mr. Alvan, père de Mme Brideway, était la tête de la famille existante. Sa femme était morte depuis longtemps et tous les membres de sa nombreuse famille avaient atteint l'âge de l'indiscrétion, s'étaient mariés et étaient partis, les uns aux quatre coins du monde, tandis que les autres n'habitaient pas plus loin que la rue voisine. Mais, Mme Brideway était retournée à la maison, amenant avec elle Monica, pour rendre moins tristes les années de déclin du brave homme. Il était déjà la quatrième génération depuis la venue au Canada du premier ancêtre qui avait été, de ce côté de la mer, officier haut placé dans l'armée d'occupation. Celui-ci, pour les services rendus, avait reçu une terre aussi vaste qu'un comté, où, aujourd'hui, plusieurs villes étaient édifiées.

M. Alvan, avec le babil propre à son âge, ne tarissait jamais de conter comment ce patrimoine fut perdu.

— Mon père était un poète, avait-il l'habitude de dire, en relevant son sourcil gauche qui grisonnait ou en faisant une pression sur le coin droit de sa bouche assez large, mais fine; un poète qui ne trouva jamais une rime pour l'argent. Il aimait errer et voir le monde. Aussi, quand on vint lui offrir de négocier avec lui une ferme près de

Digby-sur-le-Lac, non loin de Felton, — oui, de notre Felton, vous savez — contre une part de l'héritage de son grand-père, il saisit cette chance immédiatement. Je me souviens bien des trois mois du voyage que nous fîmes pour y arriver. Nous avions une véritable caravane de voitures. J'avais douze ans à ce moment-là et l'on m'avait habillé dans une sorte de complet d'Eton, bleu, avec des boutons de cuivre, un chapeau en tuyau de poêle et le reste à l'avenant. Quand nous arrivâmes à la nouvelle ferme, nous nous aperçûmes qu'il s'agissait seulement d'un coin de forêt, qui donna d'ailleurs au poète sa mesure pour le reste de sa vie. Il enfouit ses papiers dans une marmite de cuivre, enterra le tout au pied d'un érable et ne retrouva plus jamais la marmite, par suite du nombre trop important des arbres de la forêt.

M. Alvan se souvenait de bien des choses concernant ces jours de sa prime jeunesse et les légendes de cette époque comprenaient des quantités d'histoires de fantômes qu'il racontait avec une conviction des plus absolues. Quelques-unes de ces expériences avaient un caractère personnel et, quand on le pressait pour en avoir la théorie scientifique, il avait l'habitude de répondre qu'à ces moments-là, l'air de la colonie était plus pur et recevait, sous certaines conditions d'atmosphère, des images, on eût dit photographiques, des faits qui se déroulaient ailleurs. Dans la suite des jours, l'abondance des images aurait été plus grande et puis, la confusion s'ensuivit, si bien que ces reproductions fantômales devinrent rares. Il ne savait rien de la théosophie et la chose est assez remarquable de cette coïncidence avec la théorie de la lumière astrale.

Il accapara John, spécialement, pour lui conter, durant les longues veillées de l'hiver, ces histoires, l'éloignant ainsi, involontairement, des longues conversations que celui-ci se promettait avec Monica; dans la pression assez douce qu'il subissait, notre garçon ne put, souvent, trouver des excuses pour s'échapper. A n'importe quel autre moment, il eût trouvé agréable le rouet de la veillée en compagnie du grand-père; mais, aujourd'hui, il comptait toutes les minutes qu'il ne passait pas en compagnie de sa bien-aimée. Néanmoins, il aimait ce vieillard respectable et n'osait pas l'offenser; aussi, sut-il gagner ses faveurs en auditeur bienveillant qu'il était.

— Et voilà une chose à laquelle vous ne croirez certainement pas! Imaginez que j'ai été en relations intimes avec un fantôme, commença-t-il un jour après l'arrivée de John, en s'adressant à celui-ci d'un signe de sa pipe sans tabac. Allons, rapprochez votre chaise du feu et je vais vous conter l'histoire. Elle se passait, en partie, dans une vieille maison de pierre, à Digby, où j'emmenai ma femme, nouvellement mariée, il y a eu cinquante-cinq ans au mois d'octobre passé. Les maisons à louer étaient rares, à ce moment-là, et l'on m'offrit celle-ci à un taux très bas. Je m'étonnai un peu, mais je conclus vite le marché et nous fûmes très heureux. Tout alla bien; mais, un soir, à la pénombre, tandis que je travaillais à mon jardin, je levai les yeux et j'aperçus un homme dans un habit de matelot, qui se tenait sur la chaussée du jardin, à vingt pas de moi : « Que faites-vous ici? » lui dis-je assez rudement, car j'étais gêné de sa manière silencieuse d'approcher et de la façon dont il me regardait. Au lieu de me

répondre, il fit un tour sur lui-même et glissa, sans pour ainsi dire remuer les jambes, dans la direction de la porte du jardin. Ceci me mit sérieusement en colère et je bondis après lui, pensant en moi-même : « Je t'aurai quand tu passeras par la porte, mon vieux! », car je savais que celle-ci était fermée.

« Malgré mes efforts, je ne pus le saisir; mais, quand il parvint à la porte, quelle ne fut pas ma surprise de le voir s'élever dans l'air par-dessus la haute grille de fer et disparaître. J'ouvris la porte aussi vite que possible, mais je n'aperçus plus aucune forme humaine.

« Ceci fut le commencement d'apparitions fréquentes. Tantôt, nous voyions cet homme debout dans le clair de lune, au pied du lit; puis, des pas lourds montaient l'escalier, de façon mesurée et s'arrêtaient sur le palier, silencieusement. Cette dernière impression était pire que les autres. Je parcourus l'espace qui me séparait de l'escalier : aucune trace. Mon petit chien, Prince, nous avertissait continuellement en courant à nous et tremblait de terreur. Je remarquai qu'il y avait une tache noire sur le pavé de la cuisine, impossible à enlever par le lavage.

« Je pris ces choses pour passagères; cependant, ma jeune femme devint de plus en plus nerveuse, et je pensai qu'il valait mieux trouver d'autres quartiers. Puis je sus l'histoire de la maison. Elle avait appartenu à un capitaine du lac, qui avait l'habitude de s'absenter en de longues croisières.

« En retournant inopinément d'un de ces voyages, il avait trouvé sa femme en compagnie d'un amoureux. Il tua cet homme sur-le-champ et disparut; mais le corps du capitaine fut ramené

par les eaux du lac au printemps d'après, à la fonte des neiges et, immédiatement, le revenant commença à hanter la maison. »

M. Alvan était rempli aussi du « folk-lore » des Peaux-Rouges et racontait d'étranges histoires de guérisons qu'il avait accomplies grâce à leurs remèdes primitifs. La peau d'une anguille mâle appliquée à la ceinture pour les rhumatismes, le sac à médicaments d'un grand chef qui lui était échu de façon mystérieuse, des mandragores cueillies à minuit par une nuit du dernier quartier de la lune en observant les rites prescrits, tels étaient les remèdes qu'il possédait dans sa pharmacie personnelle. Mais le caractère frappant de ses narrations était la conviction absolue avec laquelle il en effeuillait les pages et sa façon de les relier aux faits ordinaires, aux réalités de chaque jour. Il continuait à aller quotidiennement à son office et deux fois, le dimanche, à l'église, acceptant la vie comme elle lui venait et la trouvant bonne.



Le jour suivant, la neige tomba abondamment et un froid plus grand s'ensuivit; l'on improvisa alors une randonnée en traîneau avec danse, pour finir la fête, dans une grande ferme. Le traîneau fut la grosse affaire, tel qu'on l'emploie pour tirer le foin. Cet appareil avait, pour carrosserie, une grosse boîte en bois avec de la paille épaisse au fond, pour tenir les pieds chauds par les temps les plus froids. Il contenait dix couples, plus le chaperon et il ramassa les invités des maisons désignées les unes après les autres, parmi les rires et l'appel rauque des cors. C'était l'habitude du

pays, de porter des feuillets de journaux sous les habits et les manteaux devant et derrière, afin d'avoir plus chaud et l'on eut beaucoup d'amusement à les ajuster à l'épaule pour les faire « froufrouter » de façon avantageuse. Dr'lin! Dr'lin! sonnaient les cloches du traîneau, et le braîment des cors et le pas cadencé des sabots des chevaux sur la route gelée rendirent la conversation assez saccadée d'allure, un peu dans le style osé de nos romans modernes. Mais la jeunesse a besoin de peu de chose pour s'amuser et John fut tout à fait heureux de cette société qui était sienne et, avant tout, du voisinage de Monica.

Plusieurs d'entre les jeunes qui l'accompagnaient étaient des étudiants des deux sexes, chez eux alors pour y passer les vacances ou, comme John, rendant visite à Felton. Il était impossible de ne pas entendre la conversation de deux jeunes filles qui se trouvaient au premier rang du traîneau :

— As-tu enfin obtenu de Clare la danse si longtemps désirée?

— Oui, et plusieurs autres. Il m'a fait cadeau de l'insigne de son comité. Hourra! Pourquoi n'es-tu pas venue? Il y avait là vingt-cinq jeunes gens de trop.

— As-tu rencontré une amitié nouvelle?

— J'ai rencontré plusieurs jeunes gens nouveaux, mais je n'ai pu accorder de danser à aucun d'eux, car je connaissais presque tous les habitués.

— Quelle mine avait Helen Wilson? Est-ce qu'elle portait une robe rose? Est-ce qu'elle lui allait bien?

— Oh! Helen paraît toujours bien dans sa robe rose. Il y en avait beaucoup de la même année de classe que nous. Je te conterai tout cela plus tard.

Et ces mots, ponctués de fous rires, paraissaient extrêmement amusants à John et à Monica.

— Quelles stupidités, murmura cette dernière. Je me demande ce qu'elle aura à dire plus tard. Puis elle lui dit :

— Etais-tu l'un des vingt-cinq?

— Je n'ai assisté à aucun bal depuis ta dernière visite à Torham.

— Ah! mais je ne veux pas te voir devenir un anachorète pour l'amour de moi.

— Oh! je n'ai été qu'une sorte d'ermite... de luxe. Je ne veux pas sortir, ne serait-ce qu'un moment. Tu vois, je ne vis plus à Torham du tout, mais dans un monde de ma création dont tu es le centre.

— Egoïste! J'imagine que tu voudrais me garder pour toi seul.

— Pour toujours, soupira John pieusement.

— Alors, fais-le. Mais tu vois, il me faut sortir comme d'ordinaire; autrement, on saurait que je suis fiancée.

John avait une horreur des conventions et ne comprenait pas comment la vie d'une jeune fille était enchaînée par elles; néanmoins, il fit des excuses.

— Naturellement, tu dois y aller et t'amuser aussi. Je ne veux pas être un trouble-fête. Et cependant, ajouta-t-il avec chagrin, j'ai toujours peur que tu ne fasses la rencontre d'un homme que tu aimeras plus que moi.

— C'est bien, j'aime assez ta peur. Elle me gardera ta dévotion.

Puis, voyant qu'elle l'avait peiné, elle murmura doucement : « Méchant garçon, tu sais bien que mon cœur est tout à toi! »

Il lui sembla délicieux d'être appelé « méchant garçon » sur ce ton. Ces mots, dits par elle, semblaient chargés de la cadence entraînante des grands poèmes et résonnèrent comme une caresse, tout le soir, dans les corridors de sa pensée. Il passa dans la danse comme dans l'étonnement d'un rêve, renvoyant automatiquement la balle à ses partenaires, qui le taquinaient. Le souvenir des paroles murmurées l'aidait à supporter avec une indifférence acceptable les attentions qu'on avait pour Monica, bien qu'il n'échappât pas entièrement à quelques coups subtils reçus d'un tyran bien connu de la pensée, ce monstre aux yeux verts, la jalousie.

Le souper suivit la fête, fort à point pour ces jeunes estomacs, qui tenaient bien contre des « délicatesses », telles que sandwichs au jambon et condiments, noix à la crème, riches gâteaux fourrés, tous les triomphes de la cuisine de ferme, accompagnés de rasades copieuses de thé et de café. A ce souper, Monica fut entraînée par la conversation, qui menaçait de devenir contradictoire, qu'avait ouverte un jeune Anglais, un étudiant de l'Université de Ville-Marie.

— Ainsi donc, vous êtes des colonies? commença-t-il.

— Pas du tout. Le Canada n'est pas une colonie, répliqua Monica, en se redressant un peu.

— Il n'y a rien de blessant dans le mot « colonie ». Il s'applique aux parties de l'Empire qui se gouvernent toutes seules, n'est-ce pas.

— Pas tout à fait. Ce sont des Dominions. Les régions gouvernées directement par le Ministère des Colonies sont des colonies de la couronne. J'appartiens à la cinquième génération de

ceux qui sont venus au Canada et nous n'avons pas colonisé un pouce de terrain.

Et elle se mit à rire, d'un rire discrètement ironique.

— Mon Dieu! je dois dire que les gens d'ici me semblent assez coloniaux, reprit-il.

— Que voulez-vous dire par là, monsieur Blake?

— Plutôt crus dans leur langage, voyez-vous?

— Vous prouvez donc bien ainsi, monsieur, que vous attachez un sens péjoratif au mot colonial. Vous autres, Anglais, vous regardez tous ceux qui vivent hors d'Angleterre comme une race inférieure, un peu comme les colonisateurs du Paradis regardaient les « filles des hommes » avec lesquelles leurs descendants s'unirent. On colonise l'Angleterre aujourd'hui autant que nous-mêmes, et ce sont des Allemands et des Juifs qui le font.

— Mon Dieu! je fourbis mon fusil. Les Canadiens manquent, et c'est mon opinion, de raffinement. Avec des exceptions, naturellement.

— Merci. Mais n'oubliez pas que nous sommes vos parents et vos alliés. Vous n'avez peut-être pas rencontré beaucoup de Canadiens bien éduqués?

— Peut-être pas. J'ai vécu au hasard de mes rencontres.

— Mais la société est graduée, vous ne l'ignorez pas?

Silence.

— A quelle « fraternité » appartenez-vous? demanda Monica, en fixant l'épingle brillante de son gilet.

— Je suis des « Iota Mu's ».

Monica réprima un rire.

— Mais pourquoi riez-vous? dit-il.

— Mon Dieu! le chapitre de Torham n'est pas précisément distingué, quant aux bonnes manières, pour l'instruction et le reste. Les principes sont la fainéantise et la dévotion à la bière. Il se peut que la Ville-Marie fasse mieux!

— Vous devez être suffragette, fut la réponse vigoureuse de cet homme. Et voici qu'un nouvel argument se présentait, assez épicé pour rendre plus intéressant le souper.

— Adieu, suffragette...

— Adieu, Anti... Voyons qui le dira le plus fort!

La grande randonnée du retour dans l'air vif fut animée par des chansons dans le genre de *Belle Dame* ou de *Au bout du monde avec toi*, accompagnées de nombreux crépitements des talons, sans doute pour marquer le temps, mais plus encore pour se réchauffer, sans compter quelques vagues embrassements que le « chaperon » faisait semblant de ne pas voir. Une duègne, sourde, muette et aveugle, aurait été considérée comme le « chaperon » idéal par cette jeunesse.

La ligne séparant celles qui avaient été lancées dans le monde de celles qui ne l'étaient pas encore, était une bien mince et bien instable ligne à Felton. Même à Torham, cette division disparaissait dans bien des cas, à la confusion des deux parties. Mais le rite du « lancement » était encore observé comme un rite public. Cela se passait, pour la plupart, à la bonne franquette; on offrait un thé, dont les ornements de dentelles, de verreries et de fleurs étaient religieusemnt rapportés dans les journaux; mais la chose importante était un bal — occasion magnifique — en l'honneur duquel on louait un hall.

Monica n'avait pas suivi la coutume et n'avait pas l'intention de le faire.

— A quoi bon se lancer? demanda-t-elle à sa mère épouvantée. En outre, mon éducation est loin d'être complète. Cela me prendra des années d'acquérir un bagage pour ma vie à venir.

Elle était tracassée et très tracassée par cette idée de faire une entrée dans le monde.

Elle avait eu l'expérience des jeunes filles canadiennes des meilleures familles. Elle avait passé honorablement à l'Académie Dulmage, école à la mode des jeunes filles de Felton, et l'avait quittée, croyant en savoir moins que lorsqu'elle y était entrée. Cela n'était pas vrai; elle avait acquis en y passant un amas de renseignements et quelque discipline; mais les nombreux sujets d'études mal enseignés et la teinture qu'ils lui avaient laissée, avaient formé dans son esprit un mélange de faits mal assortis, sans liaison. Cette condition, néanmoins, avait été corrigée par l'extension considérable qu'elle avait donnée à la lecture en lisant tout ce qui lui tombait sous la main. Un de ses oncles, vieux célibataire, avait une passion étrange, secrète, presque coupable pour les livres. C'était un homme simple, sans imagination et, probablement, il laissait passer le sens profond de la plupart de ses lectures, mais cela n'avait pas d'importance. L'important pour lui, c'était d'avoir des livres et toujours plus de livres. Il achetait et lisait incessamment et sans distinction, jusqu'à ce qu'un jour, sa maison fut à moitié pleine de bouquins. Il avait flairé en Monica un esprit sympathique et lui laissait le libre accès de sa bibliothèque, où elle brouta Shakespeare et Frances H. Burnett, passant, et sans hésitation, à Salammbô et à

l'Homme préhistorique ou à un manuel de Géologie. Ce lui fut, à vrai dire, une aide pour un élargissement ultérieur, mais elle était encore bornée par les méthodes de l'école et, même pour sa musique, elle ne se faisait pas encore une idée bien claire de ce dont elle avait besoin.

Elle s'en ouvrit à John, sans réserve.

Je peux apercevoir d'ici les sourires de mes lecteurs. Vous pensez, chers amis, que deux jouvenceaux qui s'aiment ne devraient pas s'intéresser à autre chose. L'amour est l'étoile polaire de leur paradis, sans doute, mais il s'irradie sur d'autres royaumes que les siens et une grosse part de lui-même peut être mise au service d'autres besoins. En tout cas, ces deux amants étaient exceptionnels; c'étaient des germes pensants, comme je l'ai dit, malgré leur peu de maturité; deux créatures géniales de l'endroit, lancées dans un entourage résultant de vies amoncelées pendant des milliers de siècles, par les hommes, les animaux et la nature, entourage dans lequel ils n'étaient pas à l'aise, contre lequel ils se rebellaient, qu'ils auraient voulu modifier si c'était humainement possible. La vie de la plupart des hommes évolue à peine au-dessus du niveau peu élevé des instincts; elle n'atteint que rarement aux sommets de la pensée. Leur aptitude naturelle à penser est déviée, d'abord par les limites dans lesquelles on fixe leur tendre enfance en ce qui concerne la curiosité sexuelle, puis par l'autorité que la religion garde en eux et c'est ainsi que les cellules vives de leurs cerveaux se trouvent atrophiées pour toujours. Peut-être sont-ils plus heureux ainsi — mais ce sont de bien mauvaises raisons pour le progrès.

Cette condition, avec l'état d'assujettissement des femmes, sont les causes réelles pour lesquelles, selon Wallace, le monde n'a pas avancé dans le domaine de l'intelligence ou de l'action depuis les temps où vivaient les premiers Egyptiens.

— Cette Académie est remarquable, dit Monica, un soir qu'ils étaient assis tous les deux dans un renfoncement de la cheminée de la longue chambre principale, devant un grand feu de bûches qui ronflait dans la gorge de la cheminée. On y entasse tout le monde sur un même plan comme du plomb fondu dans un moule. S'il arrive qu'une jeune fille montre de l'originalité dans ses propos ou dans sa façon de faire, elle est tenue pour zéro et jugée comme si elle était coupable d'un délit.

— Il me semble en avoir fait l'expérience. Néanmoins, ne nous faut-il pas accepter certaines choses communes à tous dans la préparation à la vie?

— Certainement, mais c'est après la façon dont on nous les transmet que j'en ai. On ne laisse jamais notre curiosité libre d'elle-même dans le sens où elle l'entend; et, c'est ainsi qu'on cherche à tuer toute initiative de notre part et l'on y arrive, aussi, la plupart du temps. Je me souviens, par exemple, du cours d'histoire. Je désirais que la maîtresse nous l'apprît par des marionnettes, ou au moins qu'elle nous apportât des images comportant la vie des hommes ou les événements que nous étudiions; cette longue liste de rois, de dates et de batailles avait si peu d'intérêt!

— Et que dit la maîtresse? demanda John, en remuant le feu d'un mouvement vindicatif.

— « C'est ridicule! » On ne l'avait pas fait jusque-là. Or, c'était la raison pour laquelle j'au-

rais trouvé heureuse cette innovation. Mais, avec l'enseignement des écritures, on savait bien nous terroriser, nous, saintes petites âmes innocentes, avec les atrocités du Judaïsme. On choisissait, d'ailleurs, les parties les moins intéressantes du Vieux Testament, des généalogies, des sacrifices, ou Achab et Jézabel, et l'on forçait les jeunes filles à apprendre par cœur de longues suites de versets jusqu'à ce qu'elles en eussent mal à la tête. On dévie du but qu'on se propose, puisque les enfants se rebiffent intérieurement contre le travail qui leur est imposé. Si seulement on nous enseignait les meilleures parties de la Bible comme des exemples de littérature, ce serait beau. Mais on n'a aucun droit de nous enseigner la religion. Et quelle religion! Ce n'est pas le Christianisme!

— Chaque fois que je suis les héros indignes de l'Ancien Testament, dit John, les yeux dans la flamme et méditant, ou que j'en considère la descendance, le juif dégénéré, marchand de guenilles, de vieux os et de bouteilles, je suis également embarrassé et de plus en plus, quand il s'agit de comprendre pourquoi le Tout-Puissant a choisi les Juifs comme son peuple. Je ne peux en approuver le choix et je commence à les suspecter si bien que je pense que ce sont les Juifs eux-mêmes qui se sont choisis.

— Mon Dieu! admit Monica, en rejetant en arrière une mèche errante de ses cheveux, nous n'agissons pas vis-à-vis d'eux comme des gens dont Dieu aurait fait un choix, ni même dans l'esprit du Christianisme. Je me rappelle une petite juive, à l'école, qui était terriblement délaissée, pauvre enfant! Elle était brusquée par toutes les petites filles et, à l'heure de la récréation, elle restait à

l'intérieur, à l'écart, son visage contre la vitre, regardant jouer les autres. C'est qu'il y avait là des snobs horribles pour cet usage! Il y avait aussi une charmante enfant, la fille d'un professeur, qui portait toujours la même robe. On lui demandait à brûle-pourpoint si elle n'en possédait pas d'autres. Elle était plus intelligente que nous. Il y avait une classe que nous avions surnommée la classe des « gens de société » parce que les jeunes filles la quittaient à dix-sept ans pour « se lancer ». Si vous réussissiez, dans la lecture et l'écriture, dans cette classe, le reste importait peu. On considérait que vous aviez fini vos études.

— Quelle satisfaction! Et quel curieux sentiment de fierté d'en avoir fini! Naturellement, elles n'étudient plus rien après?

— Et pourquoi donc? Après ce processus final, elles se mettent à courir furieusement à travers les thés, les bals et puis, elles se marient, ou elles se cristallisent avec effort en de vieilles filles, se mettent à peindre sur de la porcelaine de Chine, à apprendre à jouer de la guitare « par correspondance », ou à broder des nappes d'autel et des surplis ou des pantoufles pour le vicaire.

John ne pouvait pas s'empêcher de penser combien il eût mieux valu que l'éducation de ces jeunes filles fût vraiment complète, combien leur influence eût été plus effective, soit comme mères vis-à-vis de leurs enfants, ou simplement en tant qu'êtres humains ayant vue sur le monde.

Monica s'échauffait dans la défense de sa thèse.

— Les maîtresses aussi étaient curieuses. Quelques-unes d'entre elles affectaient de parler avec l'accent anglais, mais elles finissaient toujours par faire un mélange, disant « hawf-past two » pour

« half past two », « yahs and years » pour « years and years » et ainsi de suite. Ce qu'il y avait de pire, c'est qu'elles forçaient les enfants à adopter cette prononciation.

— Oh! Je comprends bien, n'est-ce pas? demanda John. C'est une question que je me suis souvent posée. J'ai noté que les dames, dans certaines familles de Torham, parlaient avec un accent bizarre qui n'est ni anglais, ni canadien, alors que les hommes parlent une langue franche. Je comprends maintenant. C'est une imitation d'imitation. Les maîtresses enseignent, d'après leur imagination, ce qu'elles pensent être l'accent anglais...

— Oui, ce doit être cela, reprit Monica. Mais où ont-elles pris leurs idées conductrices? Miss Chopps nous lisait la *Divine Comédie*, un jour, lorsqu'une jeune fille se moucha. « Oh! Il ne faut pas faire cela », interrompit-elle. « Ce n'est pas bienséant. » Mais il y avait là une vieille bourrue de Fraülein qui possédait la culture innée et acquise; elle n'avait pas non plus les yeux derrière la tête. Elle s'intéressait tant à nous!

— Je ne m'étonne pas qu'elle t'ait prise en amitié. Il serait difficile de ne pas le faire.

Et son regard la caressait, s'attachant à ses cheveux qui brillaient comme l'ambre, au feu de la cheminée, tandis que, babillant, elle continuait à amuser John par le récit de ses jours d'études.

— Je me rappelle les troncs destinés aux missions que nous avions à remplir. Je m'efforçais toujours de trouver des gros sous pour les miens parce que ceux-ci étaient lourds et remplissaient rapidement les boîtes. Un jour, je demandai : « Mais pourquoi les missionnaires ne com-

mencent-ils pas chez nous? » La réponse fut : « Mon Dieu, c'est comme ça dans le Nouveau Testament. » C'est que j'avais acquis une étrange réputation parce que je posais toujours des questions!

— Je vais t'en poser une, cette fois, dit John. Quelles doivent être, pour toi, les matières les plus utiles à l'éducation d'une jeune fille?

— Puisque tu me le demandes, je te dirai que tout ce qui intéresse les hommes devrait nous être appliqué.

— Chère petite féministe! Tu serais une militante en Angleterre, cela ne fait pas de doute.

Monica laissa de côté les derniers mots comme étant mal à propos.

— Voyons! D'abord, pour commencer, les éléments qui ne sont que les outils de labeur : écrire, lire, l'arithmétique et les langues : l'anglais, le français et l'allemand. Mais il faudrait sincèrement apprendre ces choses et non pas les accumuler pêle-mêle, comme un simple enregistrement de faits, mais en les raisonnant selon l'esprit de l'élève et de façon synthétique. L'écriture, par exemple, à ce que l'on prétend, est une révélation du caractère, une expression de l'individualité; or, on nous donne à tous une écriture de graveurs.

— Je le sais, glissa John. On nous enseigne aussi tous les genres de génitifs et de subjonctifs; mais nous n'apprenons pas le latin; nous enregistrons des noms et des dates par vingtaines. Nous n'avons aucune conception d'ensemble de la vie des nations; nous enfouissons dans notre mémoire formules et symboles et restons ignorants des prin-

cipes et des méthodes qui les gouvernent. Mais continue.

— Soit, poursuivit notre jeune Minerve. Nous devrions apprendre tout ce qui nous concerne et même que ce qui s'y rattache. Il me semble absurde d'étudier César ou Corneille et la géographie de l'Asie Mineure, alors que nous ne savons pas ce qui se passe dans nos propres corps. Cela n'est pas amusant. Mais tu vas me trouver sans modestie de te parler de telles choses.

— Mais non, mais non, dit John avec ferveur. Ce n'est que trop vrai. Nous devrions avoir des notions de médecine, d'hygiène et de régime au lieu de vivre en aveugles à ce sujet, comme nous le faisons aujourd'hui.

— Parfaitement; pense aux vérités de la physique, de la chimie, de la biologie, aux conditions d'économie générale qui nous entourent et aux principes sublimes d'éthique auxquels notre race est parvenue! De belles choses d'art nous devraient être montrées et nous devrions avoir l'opportunité d'entendre de bonne musique. Puis, plus tard, à l'Université ou ailleurs, on pourrait nous enseigner l'histoire, mais surtout l'histoire de la civilisation, le droit, la philosophie, la psychologie, la religion, les arts, un peu plus de la philologie et de la littérature et enfin, en bonne place, l'art de voyager.

— C'est un très large programme, n'est-ce pas? dit John.

— Oh! Je ne veux pas dire que chacune devrait posséder tout cela, bien que je le désirerais, personnellement, pour moi. On se spécialiserait, suivant sa voie, au lieu de se laisser couler dans le même moule public et puis, se voir forcée par

ses parents ou par la nécessité à des occupations peu sympathiques, comme on le voit souvent.

... Ou obligée de se marier avec qui ne vous plaît pas, comme on le voit souvent aussi. Il me semble que la plupart des gens considèrent le mariage comme la seule porte de sortie pour une femme.

— Nous évoluons. Considère le nombre de femmes qui ont quitté cette petite ville pour se faire chanteuses, musiciennes, actrices, auteurs et sténographes.

— Sténographe. C'est cette dernière carrière que tu as dû choisir, n'est-ce pas, Monica?

— Ne te moque pas, ou j'adopterai l'une de ces carrières précisément à l'exclusion du mariage. Que ferais-tu dans ce cas? demanda-t-elle en lui lançant un regard profond.

— Mourir, dit John, très simplement.

— Oh! tu ressusciterais. Pourtant, je ne vois pas pourquoi une femme n'étudierait pas et ne travaillerait pas, même mariée. Le mariage n'est pas une occupation, c'est un état.

— O heureux état! soupira John.

— Voilà encore que tu te moques de moi.

John démentit l'accusation avec véhémence. La conversation s'éteignit dans des babillages spirituels d'amoureux jusqu'au silence, qui leur parut plus agréable que la causerie. Ils n'avaient pas encore des idées arrêtées sur la vie, mais ils cherchaient alors leur voie dans la lumière, hors des marais profonds de l'ambiance.

Les vacances suivirent leur cours, toujours avec le même bonheur. Le sport et le bal ne furent que des incidents dans leur vie, mais le point

central restait toujours leur amour, en dehors du temps, dans sa continuité propre.

Un après-midi, le dernier de ceux que John passa, cette fois, avec Monica, ils entreprirent dans leurs souliers à neige, une longue promenade dans les collines qui entouraient Felton. Il y avait eu plus de neige que les jours précédents; puis le dégel était venu; puis le thermomètre était retombé à zéro et la croûte luisante de glace les emportait gaiement, presque sans effort de leur part, habitués qu'ils étaient au rythme imposé par leurs chaussures à courroies, aux semelles en forme de raquettes. Les arbres se courbaient, cristallisés par la glace sous le baiser splendide et froid du soleil. De place en place, une volée de *juncoes* et de *chickadees,* sans souci de la saison, cherchaient pauvrement leur nourriture parmi les baies nues et dans les boutons qui avaient oublié de s'ouvrir dans la bacchanale de l'été. Des colonnes zigzaguantes de fumée grise montaient paresseusement des cheminées des quelques rares fermes éparpillées dans la région, et sur la gauche, dans une ouverture de collines, se montrait un ruban d'un bleu d'acier; c'était la rivière, toute glacée, qui paraissait, même dans sa rigidité, chercher sa voie dans la direction du lac. L'air était pur, réconfortant comme un bon vin, une sorte d'élixir de jeunesse et de joie. John et Monica précédaient les autres à distance et luttèrent de vitesse pour atteindre à une vieille bâtisse de bois qui dominait la colline la plus élevée. Ils la trouvèrent en ruines, encore apte à former un abri cependant et Monica conta l'histoire populaire et déjà légendaire de cette maison, histoire qui fut au cœur de John comme un parfum pénétrant:

— Elle appartenait à un Français âgé, du moins dit-on que cet homme était Français, bien qu'on ne le sache pas au juste. On disait aussi que c'était un exilé politique et qu'il avait été mêlé à un complot royaliste. Il vivait tout seul, résistait à toutes les avances des habitants du pays et venait à la ville de temps en temps pour se ravitailler. On disait qu'il avait beaucoup d'argent et un jour, un voleur essaya de forcer sa maison, mais reçut une portée de revolver dans la jambe pour le mal qu'il en avait eu et laissa une traînée de sang derrière lui. Et une fois, deux personnalités étrangères arrivèrent à Felton et demandèrent Pierre Lespard. C'est ainsi que nous connûmes son nom. On les conduisit à la maison, mais elle était vide. Lespard l'avait quittée et ne revint que six mois après, longtemps après le départ de ces hommes. Finalement, il disparut pour toujours et des contes coururent, à ce sujet, d'une brune magnifique qui s'était glissée du train un matin et s'était dirigée tout droit vers la maisonnette — elle avait une sorte de carte sous le bras — et plus tard, le fermier Perkins les avait aperçus franchissant les collines qui les séparaient de la gare d'un village éloigné. On dit, à ce moment-là, que c'était la femme qu'il avait aimée en France; qu'elle avait finalement tout quitté pour lui et qu'ils s'étaient retirés tous les deux, en quelque lieu sauvage, où ils ne pouvaient plus être rejoints par leurs amis ou leurs ennemis. A vrai dire, il n'était pas précisément vieux. Je crois qu'il était devenu gris par suite de ses malheurs. Je le vis une fois au marché; il était grand et fort, avec une moustache grise, taillée en pointe, comme le montrent les gravures représentant Napoléon III.

— Je suppose qu'il n'y a pas de reliques de cet homme ici, s'enquit John, en jetant un regard de curiosité autour de lui.

— Je ne sais pas, dit Monica. Je ne crois pas. Mais il pourrait y en avoir. La plupart des gens ont peur de venir ici. Ils disent que l'endroit est hanté.

— Pauvre brave homme! dit John. Mais il fut heureux. Une telle histoire ne peut porter malheur aux amoureux. Eh! Eh! qu'est ceci? s'écria-t-il brusquement en alarmant presque Monica... Oh! ne t'effraie pas; il n'y a pas de quoi.

Et il se mit à enlever la poussière du bois, à un endroit de la muraille et mit à nu un travail profondément inséré dans ce bois, extrêmement soigné. Il consistait en deux cœurs, percés de flèches, au bas desquels se trouvaient les initiales J. M.

— C'est un augure, vois-tu! cria John superstitieux pour une fois. Ce sont nos initiales.

Mais un nuage voilait le visage de Monica.

— Ils souffrirent, dit-elle simplement.

Ils laissèrent cette chaumière pour prendre le chemin du retour, reconstruisant par la pensée cette vague romance, tissant leurs propres émotions dans ce thème et commentant sans fin l'étrange coïncidence.

Dans la soirée, ils s'assirent de nouveau près du feu, discutant de l'avenir. Dardant leurs langues fines, les flammes se déroulaient dans le foyer, tantôt bondissant très haut dans l'ouverture de la large cheminée, comme symbolisant l'ambition, tantôt glissant sous les bûches comme des créatures jetées dans la lutte pour la vie. Pour les amants, leur mariage semblait les précéder de loin, le temps paraissant long à la jeunesse qui

va vivre, tandis que pour la vieillesse, au contraire, les heures semblent s'enfuir avec une vitesse menaçante. John avait encore trois années d'études à faire, dans la section des lettres et puis — il ne savait quoi encore. Il avait soif de s'instruire toujours plus; il avait des vues très sérieuses sur la littérature et la politique; mais il ressentait déjà le caractère douteux de telles carrières au Canada et il ne voulait pas être esclave des richesses de son père. Monica, aussi, ressentait l'insuffisance de son bagage intellectuel; elle voullait pousser plus loin ses études, dans la musique notamment; et la virtuosité non plus ne lui suffisait. Elle désirait atteindre à l'âme profonde de la musique, se faire connaître comme compositeur et enrichir le monde des arts. Tandis qu'ils pensaient ainsi, échangeant leurs ambitions, leur humeur devint triomphante. Ils eussent passé à travers toutes les difficultés; ils se promirent de réussir dans leurs entreprises et de joindre leurs efforts pour mettre à mal l'ennemi commun, cet entourage dont ils souffraient.

— En tout cas, tu m'attendras, n'est-ce pas? chérie, demanda-t-il en la regardant profondément dans les yeux.

— Jusqu'à en devenir toute grise, fut la réponse et plus longtemps encore si la chose est nécessaire.

— Oh! cela n'ira pas si loin dans la souffrance, dit-il en riant, avec une certitude nouvelle de bondir par-dessus l'espoir.

Dehors, dans la neige, une tragédie non remarquée se déroulait. Arthur Wingham, un ami d'enfance de cinq ans plus âgé que John et qui avait une situation dans les Services Civils, était retourné à Felton, dans le but bien arrêté de

demander Monica en mariage. Au moment où il approchait de la maison pour y entrer, les rideaux, mal tirés, lui laissèrent entrevoir les amants assis, les mains dans les mains. Le regard d'amour qui rayonnait sur le visage de Monica ne laissait pas de doute. Il tourna les talons et disparut dans l'obscurité.

CHAPITRE XII

L'UNIVERSITÉ

Les mois passèrent et le principal bonheur de John fut l'aventure journalière de la poste. Elle ne lui apportait pas toujours une longue lettre, mais il avait toujours le plaisir de la deviner et il était souvent récompensé. Quant à lui, il écrivait sans se lasser, mettant dans ses lettres l'hommage de son cœur tout entier, se taillant des périodes nouvelles dans le bloc de cristall du langage et les polissant dans le courant rapide des émotions qui l'emportaient. S'il n'y avait pas là une indiscrétion, j'aimerais voir le monde des livres posséder cette correspondance : « Les lettres de deux jeunes amoureux », sur lesquelles John m'autorisa à jeter un coup d'œil pour le bénéfice de cette histoire. Je crois que ces lettres rivaliseraient d'intérêt avec les collections fameuses que nous possédons déjà.

L'époque des examens approchait : c'était par un jour brillant d'avril et John traversait les domaines de l'Université avec un sentiment de disgrâce amusée. Son professeur de français portait un monocle et John, de même que ses camarades dont il avait pris la tête, était entré l'œil gauche orné d'une pièce de deux sous neuve et brillante, attachée à un lacet. Non sans raison, le

professeur en prit ombrage et renvoya la classe. Au dehors, pour ce congé inattendu, il reçut de la part de ses camarades un vote de sympathie et de remerciements.

Il se mit à vagabonder, observant de son regard railleur le groupe hétérogène des bâtiments qui composent l'Université. L'édifice central en était dédié à la Faculté des Lettres. Dans un style mi-roman, mi-gothique, à première vue, ce collège aurait paru de bel aspect, en dépit de ses toits mansardés, eût-il couronné une colline. Tel qu'il était, il ne rendait pas son plein effet. Au contraire, l'impression produite par tous ces éléments réunis était celle d'une sorte d'architecture cauchemaresque. On avait laissé toute liberté dans la construction à un architecte à la mode qui en avait usé. Il y avait deux bâtiments d'un vague style romain qui servaient, l'un de bibliothèque et l'autre de laboratoire de biologie; pour la médecine, c'était une structure sans précédent dans l'Histoire de l'Art, avec deux tours en acccordéon, pour les réunions, un panthéon de briques blanches qui ne ressemblait à rien, si ce n'est à un énorme champignon; enfin, une usine de briques rouges qui voulait être sans doute la boutique des travaux scientifiques. Extérieurement et en cercle, s'élevaient les bâtiments destinés à la théologie en un style gothique de collège, mais avec des toits bas qui cadraient jusqu'au symbole avec l'esprit des autorités et leur façon de vous enfoncer dans la tête l'idéal nécessaire. John sentit que tous ces bâtiments ne formaient pas un ensemble et il ne savait pourquoi; il n'avait pas étudié les valeurs et les lois de la proportion, mais il était clair qu'elles ne s'harmonisaient pas là.

Elles étaient même assez à l'image de ce qu'était l'intérieur.

Une voix qui lui était familière lui dit bonjour, et il se retourna pour saluer un des plus jeunes professeurs dont il suivait les cours élémentaires de biologie.

— Voyons, Ceceroys. Je suppose que vous piochez comme les autres?

Celui qui parlait était une contradiction vivante. Maigre de visage, les membres déliés, il était néanmoins remarquablement alerte. Quand il s'asseyait, il semblait perdre pied et tomber; et, quoique près de la quarantaine, il jouait au tennis avec une agilité égale à celle des plus jeunes champions scolaires, pouvait danser jusqu'au petit jour et, après l'avoir fait, vous apparaissait comme au sortir d'un tub, le visage frais, au cours de huit heures du matin. Il pouvait aussi travailler des semaines entières à un problème scientifique en ne dormant que quatre heures par nuit. A le voir là, debout, en ses vêtements mal coupés, on eût dit qu'il lui manquait de l'énergie, mais ses yeux gris perçants et ses joues rougies par l'air vif du printemps n'en témoignaient pas moins de sa santé.

J'ai dit que c'était une créature de contradiction. Son physique sans aspect, robuste néanmoins, cachait une âme raffinée. Celui qui allait lui rendre visite le trouvait dans un bureau ascétiquement nu. Un sofa, quelques chaises sans style, une commode à l'un des coins et une table de bois massif, surmontée d'une lampe d'étudiant, complétaient l'ameublement. L'artiste, en lui, se montrait dans une collection d'éventails qu'il avait, la plus belle du Canada, conservée dans les tiroirs de cette commode, collection qu'il vous montrait

si vous lui étiez sympathique. Occasionnellement, il y avait un éventail qui disparaissait de la collection, donné en cadeau à quelque femme qu'il admirait. C'était, bien qu'il ne fît aucune propagande dans ce sens, un passionné de vie simple. Du bœuf, du pain et de l'eau claire composaient l'ordinaire de sa nourriture et de sa boisson. Il avait pour règle de se priver d'excitants, même de poivre; cependant, il n'était pas bigot. Il ne portait pas ses habitudes de diète à des excès, mais à l'occasion, il se sacrifiait volontiers à absorber quelque Bourgogne perlé ou quelque homard Newburg. S'il avait les excentricités du génie, il avait aussi le génie. Il comptait parmi la demi-douzaine d'hommes les plus grands, vraiment, du Canada. Passant inaperçu dans son milieu, ses faits et gestes, quand il voyageait à l'étranger, étaient télégraphiés aux journaux canadiens. Sa découverte de « taches vitales », grâce à laquelle il parvint à connaître la voie suivie par certaines drogues absorbées dans l'organisme, fut démontrée exacte et ses expériences concernant l'éducation des animaux, notamment sur les lapins et les souris, dont il réussit à augmenter l'intelligence considérablement au bout de générations peu nombreuses, l'avaient rendu célèbre dans le monde entier.

John répondit à sa question :

— Oui, monsieur, nous piochons tous. Et comment pourrions-nous mieux faire? Les examens sont si près.

— Vous devenez aptes à exprimer les faits dont vous avez été nourri pendant l'année, comme une locomotive rend la vapeur en échange du charbon et de l'eau dont son chauffeur l'a nourrie. Oh! Je sais bien! Il n'y a pas de place pour l'initiative intel-

lectuelle, pas de discernement, pas de liberté de choisir ou de rejeter, pas de liberté créatrice. Vous vous imprégnez d'idées que vous acceptez dans des formes acceptées. Cette connaissance est donnée comme une injection sous-cutanée, sans discipline des forces d'observation ou de jugement.

C'est ainsi que, tout à coup, il semblait retrouver sa chaire, devant John seul, comme devant des auditeurs nombreux, et donner libre expression à des idées longtemps réprimées.

— Mais vos cours ne ressemblent pas à cela, professeur Kelmit. Vous expliquez les faits.

— Je fais ce que je peux. J'essaie de montrer les principes qui se cachent derrière ces faits et surtout la façon d'y arriver. Mais vous autres étudiants, vous êtes pour la plupart gâtés par la méthode qui est la vôtre avant que je fasse de vous mon affaire.

Il était étonnant, pour John, d'entendre un membre du Collège critiquer les méthodes d'éducation dont il souffrait et, cependant, cela lui semblait familier, car le professeur ne faisait qu'exprimer ce que John avait ressenti instinctivement.

— Vous regardiez cet assemblage de bâtiments, continua Kelmit. Il est typique comme cette collection de faits que vous entassez; aucune unité, aucune harmonie, aucun plan philosophique, et guère de connection avec la vie, qui puisse y être précieuse.

— Que doit donc faire un étudiant? demanda John, extrêmement intéressé.

— Quitter tout, s'il le peut. Aller en Europe. Ceux qui n'ont pas quitté une fois ce continent, ne savent pas s'ils sont vivants. Je dois aller à mon

cours, ajouta-t-il en regardant sa montre. Mais venez donc chez moi quelque soir, quand vous en aurez le temps; je poursuivrai.

— Merci, monsieur — et beaucoup.

John s'en retourna à son travail, sachant que l'éducation était une chose et l'art de passer des examens une autre chose. Il repêcha à la bibliothèque des comptes-rendus d'examens des dernières années, notant l'énoncé des questions. Il réfléchit longuement aux tendances de ses professeurs, qui étaient aussi des examinateurs et à leurs particularités. Le professeur d'histoire, il le savait, avait une petite faiblesse pour un beau style, fût-il vague. Aussi, John se prépara-t-il à écrire tout autour du sujet. En grammaire gothique la déclinaison de *thuk* était invariablement demandée, car elle illustrait une règle pour laquelle le professeur de philologie germanique avait une affection presque humaine.

— J'ai bien peur d'avoir perdu mes chances de succès en français, avec cette blague de monocle, soupira John.

Le professeur d'anglais avait l'habitude de froncer les sourcils à toute tentative de mots ou de phrases originaux dans la composition. John, une fois, dans un essai relatif à une excursion en canot, avait employé l'expression « au cœur du lac ». Cette expression avait été repoussée, « le cœur du lac » ne se trouvant pas dans le dictionnaire et John avait été avisé qu'il n'eût pas à badiner impertinemment avec sa langue maternelle. Le professeur de physique posait toujours des questions sur la composition des gaz parce qu'il faiblissait lui-même sur ce point. Il était, en fait, plus que douteux que certains pro-

fesseurs de la Faculté pussent passer leurs propres examens. Il y en avait qui préféraient les constatations d'un livre de texte à celles de tous les autres; d'autres sortaient des papiers courts et truqués, d'autres de longues feuilles volantes; mais, dans l'ensemble, les examens annuels n'étaient qu'un hommage rendu à cette forme inférieure de l'intelligence qu'est la mémoire. Pour aider à celle-ci, John décida, d'après la méthode de Platon, de mettre son esprit à l'unisson de la salle d'examen et de loger les faits et les phrases qu'il lui fallait se rappeler en de petites cases variées, dans une sorte de bâtiment imaginaire qui n'était que la reproduction de cette salle. De cette façon, ils seraient comme une photographie utile à son examen écrit. Cette méthode, liée à une dose utile de caféine, lui réussit merveilleusement.

Un après-midi, il sortait du hall d'examens, quand il rencontra Grafton, qui lui narra la bonne farce qu'on avait faite à un certain Thompson, qui se vantait de ses capacités de critique. Elle avait été montée de toutes pièces par un plaisant du nom d'Arnold, qui logeait dans le Collège de Théologie et qui réagissait contre cette ambiance en inoculant à ses camarades presque toutes les espiègleries mises en train sur le domaine universitaire. Ceux-ci lui avaient décerné le titre de « D. D. », c'est-à-dire, selon l'interprétation usuelle, de Docteur-ès-Diableries. Cette fois, la farce consistait à inviter Grafton à copier intégralement un des poèmes les moins connus de Shelley et à le soumettre à Thompson comme étant de Grafton lui-même. On s'attendait à ce que Thompson le déchirât en morceaux, comme nul, et les prévisions se réalisèrent au delà de l'attente.

— Sans indiscrétion, dit Grafton, au moment de se séparer, tenterez-vous la chance de l'interrogation d'anglais qui a lieu demain?

—Je n'y ai pas pensé, répondit John.

— Vous devriez. Nous le faisons tous. C'est facile. Deux chants de « La Reine des Fées », deux pièces de Shakespeare et les éléments de grammaire anglo-saxonne. Quant à celle-ci, il n'y a qu'une petite série de questions bien connues.

— C'est un programme assez lourd, à la dernière minute, opina John en secouant la tête. J'ai bien peur de ne pas être à la hauteur.

— Libre à vous, mon vieux, dit Grafton.

Et ils se séparèrent.

Mais sur le chemin du retour, John se dirigea rapidement sur la librairie de l'Académie, acheta les textes, resta éveillé toute la nuit, à sa table de travail et remporta le lendemain, les honneurs de l'examen, deuxième classe. Naturellement, après une autre nuit de sommeil, il avait tout oublié de ce qu'il avait appris.

Il répondit, en temps voulu, à l'invitation qu'il avait reçue du Professeur Kelmit.

Il trouva le professeur profondément indigné. Il avait perdu trois après-midis à assister aux réunions de son comité et le travail en cours n'avançait pas.

— Ils continuent à ronger des tranches de réformes, dit-il, comme des souris un fromage, dans l'effroi que le Chat, la Tradition en l'occurrence, ne se trouve blotti dans un coin, prêt à bondir. Quand un projet de réforme est déposé devant le Conseil, on en réfère à un sous-comité, qui l'enfouit dans ses cartons « ad vitam æternam ».

— Quel était le sujet de discussion, Monsieur, si vous le permettez ? demanda John, en prenant place dans le siège qui lui était offert.

— Mon Dieu, toujours la vieille querelle entre la science et les langues classiques. Peut-être ne devrais-je pas vous parler de ces choses. Mais, après tout, qui a plus le droit de savoir ? L'Université est faite pour les étudiants — les collèges en tout cas — et c'est votre avenir que nous édifions et que nous gâtons par nos travaux de ravaudage du passé. Comme vous voyez, il y a un certain nombre de personnes qui font partie de la Faculté sans avoir jamais quitté Oxford. Ils se rattachent aux idées du Moyen-Age concernant les lettres et les sciences, à savoir que le grec, le latin et la mathématique sont nos seuls moyens d'études. Or bien qu'ils puissent n'accepter la science que « sous condition », ils insistent sur le fait de décorer cette dernière d'autant de latin qu'il lui en faut pour que ses pieds soient enchaînés comme par un véritable boulet.

— Ainsi vous ne croyez pas à l'étude du latin et du grec ?

— Mais si, pour ceux qui se spécialisent dans les lettres. Mais nous autres n'avons pas le temps pour cela. Au lieu d'être bourrés de particules grecques et de constructions latines, un résumé de l'accomplissement grec et romain nous suffirait, des meilleures œuvres par lesquelles cet accomplissement a contribué au progrès avec une étude des racines grecques et latines, pour nous aider dans l'étymologie anglaise. A la première école dont je fus l'élève, une petite école privée préparatoire, nous avions un livre appelé « Le Compagnon scolaire » qui contenait les mots anglais dérivés des langues

classiques et leurs développements. Ce livre m'a aidé plus que les six ans de Latin et de Grec que j'ai faits par la suite. Mais, à tout prendre, notre budget intellectuel est grevé par cette dette d'histoire — une simple affaire de tradition. Connaissez-vous l'historique de nos institutions actuelles?

— Pas très bien, je le crains.

— Non, vous ne pourriez guère. Nous devrions y consacrer un cours pour montrer de quelle façon il ne faut « pas » développer une Université. Par la suite quelques esprits brillants y apporteraient des réformes, peut-être. Ainsi, voyez-vous, nous avons commencé par être une copie de l'Université d'Oxford. Aujourd'hui, Oxford n'est plus qu'un club pour rejetons de bonnes familles — c'est ainsi qu'on les appelle, je crois — où ces enfants peuvent se créer des relations pour l'avenir et prendre un bain de son atmosphère, bain composé de trois parties d'arrogance et d'une partie de paresse; ou, comme le dit M. Masterman : « Une énorme consommation de sports, un maximum de confort personnel, et des efforts intellectuels minimes ». Et maintenant, imaginez combien un tel programme peut convenir à une province riche en travailleurs, où il n'y a pas de classe qu'on pourrait appeler « de loisir » et qui n'a qu'un but, celui de produire des citoyens.

— Mais nous n'en sommes sûrement pas restes là, objecta John.

— Non, répondit le professeur, mais nous n'avons pas renouvelé l'institution selon nos besoins. Nous n'avons fait que du raccommodage, changeant un peu ici, un peu là; aussi, comme résultat, on dirait d'une couverture rapiécée.

Remarquez notre système incommode de gouvernement; des comités, des sous-comités, des groupes, des sections d'études, des fonctionnaires, des conseils, un sénat, des sections d'administrateurs; ils outrepassent tous leurs fonctions. Par exemple, le Sénat est supposé décider de questions intéressant l'Instruction Publique, mais la Section des Administrateurs, qui a des fonctions purement financières, se met constamment en travers des décisions sénatoriales. Elle nomme et paie des « officiers » pour l'instruction publique, en se référant surtout à leur influence personnelle ainsi qu'à celle de leur famille. Elle décide des moyens d'instruction. L'autre jour, elle citait les professeurs, afin d'avoir leur opinion sur la nécessité d'établir un travail post-scolaire. Comme s'il pouvait y avoir deux opinions sur la question! Et comme on suggérait que les professeurs étaient trop peu nombreux pour entreprendre ce travail, un membre de la section se leva et dit, tout à fait sérieux : « Si chaque maître voulait, par jour, donner une heure de travail de plus à l'Etat, le problème serait résolu ». Ils traitent la Faculté comme une assemblée de commis dans leur emploi, une assemblée d'hommes loués. Et quels sont ces nobles administrateurs? Des courtiers, des banquiers, des commerçants, des vendeurs de porc en conserves et des fabricants de saucisses.

Et quels sont ces nobles sénateurs? Des bacheliers du temps passé qui ne connaissent pas plus les besoins immédiats d'une Université moderne que je ne saurais de quelle manière diriger une banque. Et quel en est le Président? Un ministre dissident qui nous est arrivé d'une modeste école de théologie de vingt et un étudiants. Il sait bien

parler, mais nous avons tous entendu son unique dicours et, pour le reste de ses fonctions, il s'en remet aux administrateurs. Et la Faculté, la Faculté ne peut même pas communiquer avec ses maîtres, si ce n'est par l'intermédiaire du Président qui appartient corps et âme à la section. La conclusion me semble celle-ci : que n'importe qui peut conduire une Université mieux que ceux qui ont donné leur vie aux travaux de l'Université.

Kelmit arpentait la chambre comme un lion en cage. John avait cette idée absurde que cette chambre, c'était Torham tout entier et que lui aussi était en cage comme un fauve, sans issue pour échapper.

— Voyez ce qui s'est produit quand notre Président fut choisi. Il y avait un homme entraîné à ces questions, qui connaissait l'Université comme un livre, un bel homme de science et d'idées générales, aussi un excellent administrateur et un homme de progrès, un homme qui savait représenter l'Université. On l'a renversé. Et pourquoi? Parce que le vieux Rumford, un fanatique de sa religion et le plus violent de tous les membres de la section, l'accusa... d'athéisme. Rumford dit qu'il croit à la Bible dans le sens de la divinité absolue qu'elle contient, de la première page à la dernière; il dit s'être fait une opinion à ce sujet à l'âge de neuf ans et n'avoir pas changé depuis. Mon Dieu, s'il lui plaît de s'amuser avec ces cailloux colorés sur le bord du chemin, laissons-le; mais je ne veux pas dire qu'il ait le droit, pour ces raisons, de bloquer les caravanes du progrès. Pourtant, il remporta la victoire. On craignait de tous côtés sa langue âpre. Deux con-

grégations avisées furent réunies en un Comité qui devait choisir un président! Naturellement, ils trouvèrent un président de leur ordre. Il parla — une fois —; et ils tombèrent en extase devant cette « rondeur », qui seyait aux idées qu'ils s'étaient faites sur la « culture ». Et c'est le mot employé, sa « rotondité de culture »! La bonne blague! En voilà une graisse spirituelle!

Le Professeur Kelmit fit une pause pour respirer. John était émerveillé de ce style fusant, plein d'étincelles et devina tout de suite l'honneur qui lui était fait par de telles confidences.

— En effet, songea-t-il, pourquoi un étudiant ne saurait-il pas que cette Université est un produit de « camelote »?

Il commença à approfondir les raisons de plusieurs choses qui l'avaient étonné : « l'opportunisme » du professeur de chimie; les raisons pour lesquelles le conférencier de français lisait dans un livre de textes au lieu de faire une conférence, pourquoi le maître de mathématiques s'embrouillait dans un problème et s'en dégageait dans un brouillard de phrases.

— Ainsi donc, continua son mentor, le Vice-Président Roberts est perdu pour l'Université. Mais il a retrouvé bonne compagnie ailleurs. Savez-vous que nos institutions ont rejeté également Huxley et Tyndall?

— Ceci est tout à fait nouveau pour moi, Monsieur.

— Un fait. Et une douzaine d'autres grands que je pourrais citer. Et pour les remplacer par qui? Par un simple groupe de maîtres d'école.

— Parlez-vous là de la Faculté de nos jours?

— Mais oui, à l'exception de dix ou douze. Ce

sont des maîtres d'école qui ont été promus de but en blanc à cette dignité, ou de simples créatures de ces hommes. Ils parlent de recherches. Ils ne savent pas ce que cela signifie et ne le sauront jamais.

— Et Oxford ne le sait-il pas?

— Non; sa « *Bodleian* », par exemple est fréquentée, pour la plus grande part, par des étrangers. Un de nos étudiants désirait passer là son baccalauréat-ès-lettres. Le sujet qu'il eut à traiter est celui-ci : « Quelle est l'influence des principaux événements du règne d'Elisabeth sur Shakespeare? Comment se reflète-t-elle dans ses œuvres théâtrales? » Il aurait pu travailler toute une vie à ce sujet et à la fin de cette vie ne trouver toujours rien à dire. Mais ce n'est pas le pire à Oxford. Son instruction élémentaire n'a aucune valeur. Voyez donc, nous avons ici des hommes venus d'Oxford, qui travaillent comme mineurs, comme matelots, même comme balayeurs. L'homme qui enlève nos ordures ménagères est bachelier-ès-lettres du Collège de Magdalen. Il a de belles manières, je l'admets, mais il faut avouer qu'on ne tire pas grand parti de ses connaissances.

— Mais alors, comment a-t-on continué après un tel commencement? demanda John, de plus en plus intéressé.

— Mon Dieu, Oxford a créé une chaire de langues modernes. Nous en faisons autant. Nous avons, comme là-bas, plusieurs hommes pour l'enseignement du Latin et du Grec, alors que pour l'enseignement des langues modernes on n'en compte qu'un. Puis, graduellement, on nous mena en tremblant à travers quelques notions

scientifiques et on nous les enseigna sans laboratoire. On fait même des cours de chimie sans démonstrations au laboratoire. Mais la science est arrivée à posséder son dû en ces dernières années. Nous avons un bagage pratique assez décent et quelques hommes éclairés, mais les autres départements intellectuels sont commandés par le type de maître d'école primaire dont je vous ai parlé, qui, lorsqu'il ne néglige pas entièrement son travail, perpétue les méthodes de son école dans notre Université!

— Je ne crois pas que le professeur McDaylan, perde beaucoup de temps à préparer ses cours, remarqua John. On dit qu'il ne les a pas variés depuis dix ans et une fois il oublia ses notes et ne put faire son cours.

— Oh! Il est trop retenu en société, soi-disant. Il y a ici trois ou quatre hommes qui prennent sur eux de « représenter l'Université », ainsi qu'ils le laissent entendre eux-mêmes. Ils se mettent toujours en avant à cette fin et sont toujours choisis pour présenter, pour le doctorat honoraire, des candidats — hommes d'affaires dont l'Université attend des remerciements spéciaux.

— Ne pensez-vous pas qu'il soit assez laid, demanda John en s'avançant sur le devant de sa chaise, que certains hommes acquièrent sans effort ce que d'autres n'obtiennent qu'après des années d'études? Je ne veux pas dire que l'Université ne devrait pas accorder des honneurs s'ils sont mérités, mais ce devrait être de toute autre façon : en créant des chaires ou dignités professorales, des prix d'honneur, qu'on désignerait d'après le nom du donateur, ou encore en accrochant aux murs des portraits, comme cela se fait.

— Bien dit. Ou alors, établissons un nouveau titre — D. B. — Docteur-ès-Business.

Ils rirent tous deux à cette suggestion.

— Voulez-vous prendre du chocolat? demanda le professeur. J'en ai toujours pour mes amis. Quant à moi, je ne prends que de l'eau pure.

John mentit avec noblesse en l'assurant de sa préférence pour l'eau pure, ce qui l'éleva de plusieurs degrés dans l'estime de Kelmit.

— Quels sont les conseils que vous donneriez dans l'état où en sont les choses, demanda John en savourant le liquide inoffensif.

— Allez en Europe, si vous pouvez, répondit le Professeur. Si vous étiez dans la section des sciences, il serait intéressant pour vous de rester ici, mais dans les langues!...

Et il n'eut pas de mot pour exprimer son mépris.

John avait choisi une section de langues modernes et anciennes réunies, pour le développement de son intelligence, en se réservant une chance d'écrire, mais le mode d'enseignement fut cause du flottement qui se produisit rapidement dans son esprit, cependant que son désir dominant le poussait vers les sciences politiques.

— Prenez mon cas, continua le professeur s'échauffant dans son discours. J'ai perdu un tiers de mes plus belles années créatrices à cause de l'enseignement défectueux qui est donné ici et doublement, parce qu'après j'eus tout à désapprendre en Europe. Je n'ai vraiment connu mes besoins que du jour où j'ai franchi l'Océan. Tel que vous me voyez, je n'ai jamais pu tout à fait démêler les fils dans lesquels mon cerveau s'est

embarrassé au temps impressionnable de ma jeunesse, et je ne ferai jamais ce que j'aurais pu faire. Il s'agissait toujours de faits, de faits; pas de méthode, pas de principes, pas de corrélation. Ma connaissance était purement énumérative; on eût pu parler de « physiographie », non point de physiologie. « *Ach. verehrter*, me disait un jour le fameux Von Hirst, *es ist sehr gut wenn man etwas weiss, aber noch viel besser wenn man es begründen kann.* » Il est parfait de connaître, mais plus intéressant encore d'avoir une base à sa connaissance. Mon instruction était comme une mousse sur mon cerveau, ou au plus un assemblage disparate sans union chimique, si vous me comprenez bien. Vous pourriez encore en comparer le désordre à une photographie tirée en deçà du temps nécessaire, effacée et tachée. Culverhouse, le philologue roman, fit, savez-vous, la même expérience. A son premier retour d'Europe, on lui demanda d'examiner la quatrième année et selon l'usage, il soumit, dans ce but, son sujet d'examen à une conférence d'autres examinateurs. Il avait posé des questions tendant à l'application des principes et des méthodes. Les autres examinateurs furent d'avis que cela n'allait pas. « Pourquoi »? demanda-t-il. — « Parce que les étudiants ne connaissent pas ces mots-là. » — Soit. — Mais ils connaissent les lois de la phonétique dont ces questions sont issues — « Je vous l'accorde, mais ils ne connaissent pas ces mots. » Les questions furent rejetées et Culverhouse fut définitivement laissé de côté comme examinateur.

— Je commence à me rendre compte, dit John, que l'art de passer les examens est quelque chose de tout à fait différent, de tout à fait en dehors

de l'instruction. Mais pourrions-nous nous passer de cela ?

— En général, oui. Un maître compétent sait assez bien ce que fait chacun de ses élèves, dans une classe de dimensions normales. Son avis devrait tenir lieu d'examen. Des épreuves orales pourraient clôturer l'étude d'un sujet défini servant en ce sens le double but d'une répétition et de confirmation de l'opinion que le maître s'est faite sur l'élève, tandis que des examens réguliers seraient réservés aux études données sous forme de conférences dans les grandes classes, aux concours spéciaux (tant que cela existera), et en cas d'appel contre la décision des professeurs; et ces épreuves et examens viseraient plutôt à faire ressortir les connaissances des étudiants, quant aux méthodes et aux principes. Mais assez de boutique. Aimeriez-vous voir ma collection d'éventails ?

John réprima sa surprise tout en exprimant son intérêt et l'on ouvrit le meuble. Il y avait de merveilleux spécimens de cet art miniature, mais le bijou de la collection était un éventail qui avait appartenu à une princesse de la maison de Savoie, du dix-huitième siècle. Il était de filigrane d'argent et recouvert tout entier de peau de cygne, délicatement peint, dans la manière de Boucher ou de Fragonard. Mais l'eau pure et les éventails parurent à John une indication de l'heure avancée; aussi se retira-t-il, plein de reconnaissance. Il avait trouvé dans la conversation qu'il venait d'avoir avec Kelmit un stimulant tout à fait suffisant, sans excitant factice.

***

Peu après, il y avait un meeting de la « Société des Etres humains ». Cette noble Compagnie avait l'habitude de se réunir dans la maison même de ses membres ou, comme c'était maintenant le cas, dans ses domaines de la Résidence. Ceux-ci se composaient d'un gros bâtiment de briques rouges, qui ressemblait à un hôpital ou à un asile. Il fallait monter un escalier en ciment, aux rampes de fer et, après avoir traversé un corridor de cellules et d'appartements numérotés, l'on était introduit dans un gîte pimpant, animé par le feu croisé des conversations passionnées, par l'arôme du thé et la fumée des cigarettes montant en brume, qu'une ou deux jeunes filles même contribuaient à alimenter. La crémaillère était suspendue sur un glorieux feu de bois canadien, car il y avait eu un léger retour de l'hiver, et au dehors, une tardive rafale de neige drapait d'un manteau blanc les épaules nues de la terre. La « caverne » contrastait sérieusement avec l'ascétisme de la construction, hypocritement suggestive d'une vie grave et de pensées élevées. Elle était ornée avec goût et avec gaîté de rideaux et de couvertures en étoffe autrichienne, de sièges profonds, rendus replets par des coussins moelleux, de tables aux formes géométriques et de chaises. Quelques beaux ouvrages de cuivre jaune et des photographies de chefs-d'œuvre de Braun complétaient la « mise en scène ».

John entra paisiblement et, à sa surprise, après avoir écouté un peu, il trouva que la discussion n'était pas absolument dénuée de rapports avec sa récente conversation avec le Professeur Kelmit, bien qu'elle y touchât par un angle différent.

— Je vais écrire un jour un article sur le fol-

klore de la pharmacopée anglaise, disait un étudiant en médecine de troisième année, un grand et maigre garçon qui « portait » un nez original et des revers de manches usés. Il n'est pas un homme de science qui ignore qu'il n'y ait guère qu'une douzaine de drogues utiles; on nous en enseigne des centaines, parce que la tradition leur attribue des effets purement mystiques. Lisez les livres pratiques de médecine qui font foi en la matière et notez les occasions que vous aurez d'enregistrer, pour une drogue recommandée, les mots suivants : « Je n'en ai observé aucune action efficace ».

— Ah! les « taches vitales » de Kelmit prouvent qu'il y a assez de drogues qui n'atteignent pas leur but.

— A propos de Kelmit, repartit une petite fille aux joues roses, aux yeux brillants, qu'on aurait à peine crue au grand lycée et qui, s'il vous plaît, faisait déjà partie de la Quatrième Année d'Anglais, — j'ai une histoire.

— Contez-là! Contez-là! crièrent plusieurs voix. Mademoiselle Bruce a la parole.

— Oh! Ce n'est pas grand'chose, mais c'est assez amusant, m'a-t-il paru. Hier, dans l'après-midi, je passais devant la Chambre de Délibérations et la Faculté était plongée, selon toute évidence, en des discussions interminables. Elle cherchait sans doute les causes du peu d'intérêt des cours (applaudissements chaleureux) et j'entendis le vieux Fosler à la péroraison de son discours. « Messieurs, disait-il, je vous le demande, est-il possible, humainement possible dans un corps d'intelligence comme le nôtre, un corps éclairé d'hommes de notre rang — eh! eh! ou supposé

tel — est-il possible, dis-je, pour un corps semblable d'approuver, de marquer du sceau de son approbation une mesure aussi douteuse, aux effets aussi lointains, que la mesure faisant l'objet de nos délibérations; oui, une telle mesure peut-elle être acceptée sans une considération plus mûrie? » Il y eut un murmure général après cette attaque splendide, et au milieu du silence, une voix très fatiguée s'éleva dans l'air : « Parfaitement, une telle mesure est viable », disait cette voix. C'était celle de Kelmit. Je me mis à rire jusqu'aux larmes et je descendis quatre à quatre les marches de l'escalier dans ma hâte de filer. J'entendis quelqu'un fermer la porte derrière moi en grommelant.

— Bravo! Bravo!

— Démosthène! Cicéron! Burke!

— Parfaitement, dans l'évidence de l'occurrence, continua Arnold le plaisant, parodiant le discours ci-dessus, s'il est vrai que vô avez certainement une intelligence, ce dont il est permis de doutr, vô avez une intelligence étroite, peu développée et vos cases cérébrales ont dégénéré en tissus adipeux et vô êtes souffrants d'indigestion mentale, qui a coloré de teinture bilieuse les vues que vô avez sur les grands problèmes de la vie!

Une averse de coussins marqua la fin de cette éloquence et la discussion se fixa à un niveau plus sérieux.

— J'insiste, dit Grafton, avec cette assurance de coq de la prime jeunesse, sur le fait que la Section des Administrateurs ne se doute pas de ce que devrait être une Université. Elle se figure que ce mot est synonyme de constructions. On m'a affirmé que quelques Universités d'Europe, et

même la plupart, sont pauvrement installées. On s'y intéresse surtout aux hommes et au bagage intellectuel.

— Les administrateurs, dit John, aiment avant tout contempler leur œuvre, aussi avouerez-vous que certains départements, celui des lois et celui des mines, par exemple, sont assez bien agencés.

— Oui, parce que ces Administrateurs pensent à l'intérêt pratique de tels objets; en d'autres termes, ils nous abrutissent dans l'idée unique de gagner de l'argent. C'est leur mesure à tout, le lit de Procuste qui leur sert de base pour le développement d'une section ou la réduction d'une autre.

— En Europe, dit Cecilia Martin, très audacieuse avec sa cigarette, on gagne aussi de l'argent, mais quand on en a assez on s'intéresse à autre chose. Ici, on continue.

— Avez-vous oublié, demanda Thompson, que nous connaissons déjà comme critique de Shelley, que Torham n'est pas le Canada? Les choses vont mieux dans notre province française qui, chacun sait, produit, disproportionnellement, beaucoup de littérature et perd son temps à chanter ses chansons, qui sont d'un maigre rapport. Voyons! Québec se réclame d'une vingtaine de pages dans chaque numéro des « Jahresbericht ». Et l'Ouest aussi a un esprit plus généreux; il aime gagner de l'argent, mais il le dépense librement, largement, en des essais extrêmement originaux de réformes sociales.

— Oui, c'est là que se trouvent les espoirs jumeaux de notre pays, dit Seely, un infirme de vingt-cinq ans, que le lecteur connaît déjà comme l'orateur du « Gouvernement Représentatif ».

Quand Québec aura triomphé de Rome et que l'Ouest aura partagé ses domaines, nous verrons du nouveau.

— Le dernier des deux événements ne doit pas se faire attendre, remarqua John, qui gardait l'avantage de sa place, dans un coin de la pièce, de la façon où ils vont. Mais croyez-vous que les Canadiens français abandonneront jamais leur église?

— L'abandonner, non; mais ils en élagueront les arc-boutants; ils lui couperont le bout des ailes. Ils lui enlèvent déjà quelques plumes. A la dernière élection, ils n'ont pas voté comme le désiraient les prédicateurs. Et le prêtre ne lit plus des extraits tirés des journaux de Ville-Marie à ses paroissiens dociles, au salon de l'hôtel : ses paroissiens lisent eux-même les journaux.

— De l'ordre! De l'ordre! cria Grafton, se constituant Président de cette Assemblée peu officielle. Vous vous éloignez du sujet de l'ordre du jour. Vous errez plus douloureusement que le Professeur Mackett. Nous demandons, ne l'oubliez pas, simplement à être soulagés des maux qui nous environnent.

— Soit, puisqu'il en est ainsi, dit Arnold. Le Professeur Shortbery a une affection philloxérienne des favoris. Je demande un ordre du jour lui enjoignant de les couper, dans le cas contraire, de boucher les trous sans retard.

Quand le hurlement qui accueillit cette sortie fut calmé, on entendit Miss Bruce demander le scalpement solennel du docteur Willis, le député adjoint au « surintendant » de l'Instruction, qui, par la force d'une inertie aveugle, avait concentré en lui toute la puissance du département, les

fonctionnaires supérieurs n'étant que des politiciens sans instruction, qui n'avaient reçu leur emploi que du fait de leur capacité à réunir des bulletins de vote.

— Il insiste, pour que tous ceux parmi nous qui sont spécialisés dans les langues, ajoutent l'histoire à leurs brevets, uniquement pour nous placer sous ses ordres, au moment de notre accès comme instituteurs aux hautes écoles. Et comme langues vivantes, il ne veut entendre parler que de l'anglais, du français ou de l'allemand. Même les machinations de notre Machiavel en miniature n'ont pu changer cela.

Cet homme était à la tête du département de la philologie romane. Il employait son temps à des projets de longue haleine pour l'emporter sur ses collègues. Durant les heures de son cours, il pensait avant tout à tisonner chez les étudiants je ne sais quel foyer de plaisanterie; puis, la cloche annonçait qu'il était prêt à commencer. — « Si vous voulez vous intéresser à un sujet mort, allez entendre le cours de Mac » — tel était le proverbe que les étudiants avaient imaginé à son sujet. Son corps, élancé et mince, sa figure rasée de près, ses yeux noirs et son toupet blanc au-devant de la tête lui donnaient une attitude de saint, qui n'était troublée que par une certaine habitude de se clarifier la gorge avec enthousiasme.

— Nous sommes appelés, continua Miss Bruce, à répartir notre temps en des sujets incongrus, qui, effectivement, n'offrent aucune utilité pratique. De cela, nos élèves éventuels et nous, nous souffrons ensemble. Mais ces questions importent peu à l'Université, tant que les vues de Dr Willis

n'ont pas donné leur plein. A chaque pot de confitures sa ration.

— Alors, aussi, remarqua Cecilia, vous possédez cette médiocrité triomphante, notre Inspecteur Général, cette médiocrité qui insiste sur la nécessité de renforcer de telles sottises, à n'importe quelle fin. Avez-vous lu les nouvelles? Le docteur va inaugurer des discours patriotiques dans les écoles, comme si on pouvait enseigner le patriotisme. Il veut importer au Canada le culte américain du drapeau. Et ceci, bien qu'on l'ait dénoncé pour cette raison au Congrès de Londres des Professeurs. Mais il n'en a cure. Son seul but est de garder son nom en honneur sur les lèvres des colporteurs de nouvelles.

— Les choses n'iront pas mieux, dit Seely, jusqu'à ce que l'Université produise de meilleurs gradués. Et elle ne peut le faire avant d'avoir un meilleur personnel. C'est un cercle vicieux.

La Faculté est comme une formation géologique, dit Thompson, qui était versé dans cette science, étagée en strates différents. Tout au fond, vous avez les roches archaïques, à savoir les hommes qui furent nommés dans les premiers jours, les plus beaux de leurs jours, je crois, mais pour lesquels une Université est à peu près une école privée supérieure. Puis la couche glissante de sable, avec ses poches de gaz, ce sont un an ou deux d'Oxford ou de Cambridge. La plupart d'entre eux, dès leur arrivée, comme une éruption, lancent la lave de leur critique et disparaissent. Quelques-uns s'acclimatent et prennent place dans la couche supérieure des gradués (ils ne sont pas après tout très différents de ceux

qui ont passé les examens locaux) et s'arrêtent là, formant un dépôt de sédiments, qui se change, à son heure, en silex, devient cassable et regorge des fossiles de la tradition. Finalement au-dessus, une petite quantité de terre meuble, riche et fertile, ce sont les étrangers ou ceux d'entre nous-mêmes qui ont étudié ailleurs, ceux qui ont réussi en dépit d'un handicap, qui n'ont presque rien retenu de ce qui leur a été enseigné, mais qui s'efforcent de faire triompher leurs idées neuves dans une ambiance peu favorable.

— Vos métaphores me semblent légèrement embrouillées, mon vieux, dit Grafton, qui était resté très sérieux du commencement à la fin en dépit de sa nature bouillante, mais vos vues sont excellentes. Ce que nous désirons, c'est un peu de terre meuble, si possible.

— Cela viendra lentement, opina John. De tels hommes ne peuvent produire que peu d'idées directrices en face de l'apathie qui nous entoure. Notre intruction consiste purement et simplement en devoirs imposés, en un bourrage de faits que nous devons dégorger, à un moment donné. Et l'on nous encourage à persévérer dans une attitude aussi passive que la bouche d'un entonnoir, attitude qui exclue l'initiative et l'originalité.

— Nous devrions par exemple, pensa Cecilia, recevoir des conseils sur la façon de développer scientifiquement et personnellement nos connaissances de la science des langues, en nous basant sur l'étude des phénomènes qui s'y rattachent, au lieu de ne charger nos mémoires que des résultats des investigations des autres.

— C'est cela, Miss Martin, dit une voix, jusqu'alors silencieuse, avec un effet de basse profonde. Elle appartenait à un étudiant, un gradué de physique, homme qui promettait beaucoup. Mais attention au phénomène proprement dit! Dans l'ordre des difficultés à surmonter, il convient d'enseigner la parole claire avant l'alphabet, la phrase musicale avant la note, le composé avant l'élément; en un mot, la synthèse avant l'analyse.

— Nous aurions besoin de voir appliquer à notre Université le système de Montessori, dit Thompson. Eliminer les professeurs mesquins qui infligent les modalités de leur indigestion à d'innocents étudiants, éliminer les miasmes de la terminologie qui cache la connaissance à nos yeux.

— Vous n'allez pas vous mettre en guerre? dit Cecilia, en se levant. En tout cas, ne le faites pas avant que j'aie produit mon nouveau livre de cuisine : « Recette pour les Œufs Brouillés aux Examens ». J'en attends une vente importante au Canada et en Chine.

La réunion fut dissoute et John se retira chez lui pour penser.

CHAPITRE XIII

UN AN PLUS TARD

Admettons, si vous voulez, qu'un an s'est écoulé depuis les événements relatés dans le dernier chapitre. Les habitants de Torham se sont terrés dans leur fourmilière, y croyant comme au centre du monde habitable. Extérieurement, les fourmis que nous connaissons n'ont pas beaucoup changé, mais intérieurement, le temps, cette quatrième dimension, avec le rythme de ses saisons, a créé chez certains des modifications pour eux importantes.

Les amoureux ont vécu sur les lettres qu'ils échangeaient, excepté pendant le mois de vacances estivales, que les Brideway ont passé parmi le millier d'îles du Saint-Laurent, John évoluant comme une satellite fidèle, autour de l'étoile glorieuse de Monica. Ils avaient parcouru le courant dangereux, large de trois milles à l'endroit où ils étaient, dans une petite pirogue de douze pieds. Ils avaient glissé dans le canot gracieux et frêle, sous les arbres penchés qui frangent ces îles, îles flottant au ras du courant qui somnole, jusqu'à l'évanouissement de l'après-midi moelleux, entre les barres écarlates du soleil couchant; ils s'étaient balancés au rythme des valses de rêve, sur le

plancher, impeccable de la grande salle de bal de l'hotel de saison tout brillant de lustres et de lumière électrique; ils avaient goûté et pris le thé avec les visiteurs américains, amis de Mme Brideway, dans leurs énormes et prétentieux cottages de granit rouge; et pour finir, ils avaient fait la connaissance des querelles d'amour.

John d'après des antécédents qui remontaient aux jours heureux de ses ancêtres de Neandertal et de Piltdown, ne pouvait s'empêcher de considérer Monica comme son bien, sa propriété privée; tandis que Monica, dans l'esprit traditionnel de résistance de la femme, insistait sur les obligations de courtoisie précédant le mariage et sur l'admiration personnelle qu'elle attendait de ceux qui l'entouraient. C'est assez naturel et elle n'en faisait pas un trop grand cas, car une jeune fille qui se mêle trop de ces questions porte ombrage à la soumission finale, qui a indiscutablement plus de sens pour elle que pour l'homme, si virginal et monogame soit-il, celui-ci ayant une tendance égale à affirmer l'instinct primordial et profond de capture et de domination. L'esprit humain, au cours de son développement, a franchi de gros obstacles, depuis le temps où il a capté la première étincelle d'intelligence dans quelque caverne de l'époque de refroidissement terrestre, mais combien peu se sont modifiées nos émotions. Elles sont couvertes par une croûte qui les enserre, comme des cendres recouvrent un feu qui brille, mais tout accès de colère ou de jalousie peut faire jaillir la flamme qui se consume au-dessous. Alors cette flamme pourrait bien dévorer la couche légère de bonheur de notre vie. Nous avons besoin

d'une nouvelle « éducation sentimentale », fût-elle différente de celle de Flaubert.

Ainsi donc, les attentions des jeunes habitués de l'hôtel, une danse recommencée, une conversation prolongée au delà des limites habituelles, développaient de petits orages qui obscurcissaient pendant quelque temps le ciel d'azur de leur amour. Mais tous ces nuages étaient balayés par une expérience qui les portait à la lisière de l'inconnu et leur montrait dans un éclair combien ineffablement proches et chers étaient leurs mutuels sentiments, combien enlacés étaient leurs cœurs. En traversant un jour le fleuve entre le Parc des Iles et la Baie de Victoria, en canot, un orage éclata brusquement derrière eux, transformant le fleuve en vagues écumeuses qui menaçaient d'engloutir leur léger esquif. Ils durent ramer tous les deux jusqu'à l'extrémité de leurs forces et quand, enfin, leur coque fragile, qui sombrait déjà, eut atteint la rive, à un mille de la baie ils s'étendirent pendant une demi-heure, dans les sables, trempés et exténués de fatigue; puis, se blottirent l'un contre l'autre, dans une peur soudaine qu'ils n'avaient même pas connue au milieu de la tourmente.



La conception que John désirait se faire d'une Université idéale s'était purifiée au cours de l'année et l'idée de se rendre en Europe s'était emparée de son esprit avec toujours plus d'intensité. Il ne voulait pas quitter Monica et, dans le conflit entre l'amour et l'étude, notre écolier eût été vaincu si la jeune fille ne s'était alliée à

son ambition contre ses désirs les plus tendres. Il n'était pas question, pour eux, du vieux conflit entre l'amour et le devoir; ni, non plus, de la lutte bien connue de nos romans modernes entre l'amour et le travail, mais bien d'une balance entre ces deux modalités, qui, jointes l'une à l'autre, exprimaient leur âme émotionnelle et intellectuelle. En ce qui concernait leur émotivité, il aurait suffi à John et à Monica de s'aimer et de se marier, mais les exigences de l'intellect étaient aussi sérieuses. Ces choses représentaient pour eux le sens réel de la vie; l'expression la plus parfaite de notre désir d'extraire de nous-mêmes le meilleur, pour en bénéficier, d'abord, et puis pour en faire bénéficier les autres, autant que possible.



La résolution rencontra de la part de sa famille l'opposition qu'il en attendait, mais avant de dire de quelle façon cette affaire se termina finalement dans les faits, il convient d'abord de narrer les changements qui se produisirent chez les Ceceroys.

L'évolution de Roddy avait pris la triste tournure d'un accès de « *dementia praecox* » et le jeune homme se trouvait maintenant interné dans une clinique privée, à Ghiblin.

Cette gifle avait eu des conséquences diverses vis-à-vis des parents de Roddy, cela va sans dire, tous deux ayant néanmoins les vieilles notions relatives à la folie; aussi prirent-ils la chose comme une honte indigne d'eux et imméritée. Ils s'efforcèrent de la cacher. La santé de Roddy était mau-

vaisse, et il était censé rendre visite à un oncle sur la côte ouest.

Ceceroys en fut profondément affecté. Il avait pensé que Roddy lui succéderait dans son entreprise, qui avait pris aujourd'hui des proportions considérables et, bien qu'il ne crût pas aux préjugés de la descendance, Roddy n'en était pas moins son fils aîné, plus grand, plus fort et plus beau que son frère, dont les goûts pour l'étude trouvaient une approbation médiocre, à moitié ironique, à moitié jalouse, dans le cœur de son père.

— John est dans le jardin avec les roses, avait-il l'habitude de dire avec un bizarre haussement d'épaules... N'oublie pas tes gants et ta canne — et tes livres.

Cependant, en secret, il était fier du travail de son fils.

Maintenant, voyant tous ses rêves s'écrouler autour de lui, il maudissait son fils mineur dans la route qu'il avait suivie; néanmoins, il se tourna vers lui dans le besoin qu'il avait d'une aide, d'un homme capable de continuer son œuvre. Il le pressa d'abandonner ses études, de se joindre à lui, de prendre la place de Rhoderic et, éventuellement, la sienne. Il faisait étinceler devant lui l'appât des millions, la puissance qu'ils portent avec eux, mieux encore, la saveur du jeu des affaires, la bataille des idées — avec une éloquence subtile. Rien n'y fit. Un peu à sa surprise douloureuse, il se heurta à un refus tranquille et ferme.

— Père, disait John, vous savez que je vous serais d'une maigre utilité dans votre travail. Tous mes goûts y sont opposés. Je m'endormirais au

bureau, ou je gribouillerais des poèmes au dos des chèques. Et vous savez ce que dit Cecil Rhodes au sujet des hommes instruits qui sont des enfants aux affaires.

Rhodes aurait pu dire tout aussi bien, comme John le pensait : « L'homme d'affaires est un enfant en matière d'instruction », mais le premier argument lui suffisait.

Ceceroys père ne savait pas et ne s'en souciait point. Il fronça les sourcils et lança à John un regard perçant.

— Viens, viens, dit-il, tu auras vite fait de chasser ce non-sens de ta tête.

John secoua avec tristesse la partie du corps indiquée.

— Jamais, je le crains, papa. Et je craindrais aussi, si j'agissais dans ce sens, de devenir un client du docteur Paynham. J'ai de la haine à le dire, mais je sens que les penchants contrariés de Roddy sont causes du mal dont il est victime. L'esprit a sa souffrance aussi bien que le cœur.

Ceci était une indication nouvelle pour M. Ceceroys et il se hâta de réfuter l'argument; néanmoins, la parole de John eut son effet sur cet esprit naturellement logique et le vainquit dans le siège de son fils qu'il avait entrepris. Il changea de tactique.

— Regarde-moi, un vieillard qui n'ai que deux mains pour tout faire. (Il considérait son corps comme une quantité négligeable.) Personne à qui laisser ma place quand je m'en irai. Mon travail sera jeté par-dessus les fenêtres.

— Nous avons le temps de penser à cela jusqu'à ce que tu ne puisses plus t'en occuper. Papa, tu

ne serais pas heureux sans activité. Tu aimes, cela est certain, faire tout par toi-même.

C'était trop vrai. Roddy avait été simplement un employé, un associé de nom seulement. La logique du fils s'appliquait trop au père. Mais ce père appréciait plus particulièrement la clairvoyance de John et devint encore plus désireux de l'avoir avec lui.

— Que feras-tu de ton éducation? demanda-t-il, renouvelant l'attaque sous un autre point de vue. Enseigner? Un maître d'école ne vaut pas plus qu'un ramasseur de chiens.

— Je ne sais pas encore ce que je ferai, répondit John, passant volontairement l'allusion de l'attrapeur de chiens, parce que mon instruction n'est pas terminée. Laisse-moi partir pour l'Europe, pour la compléter, autant que possible, durant une année ou deux et, quand je reviendrai, je t'aiderai, si tu as vraiment besoin de moi.

— C'est tout à fait impossible, répondit brusquement le père en grommelant.

Et pourtant, pour en finir, il accepta un compromis. Ceceroys était loin de comprendre l'infortune du plus âgé de ses fils, mais il s'appliquait sans cesse à en atténuer les raisons et se demandait s'il devait se blâmer ou, alors, quels facteurs mystérieux de l'éducation de Roddy avaient produit le désastre.

Pour la tête d'oiseau de Mme Ceceroys, au contraire, c'était un coup de « cafard », aussi incompréhensible, immérité et stupide que le Destin des Grecs. Néanmoins, elle souffrait profondément, en particulier dans son orgueil.

— Penser que mon fils, disait-elle en pleurant, en arriverait là! Je l'ai élevé avec tant de soin!

Ah! Si seulement elle avait su le faire! C'était là que gisaient les racines du mal.

La cause de ce malheur, si inconnue fût-elle, semblait se venger par cette pression mauvaise qu'elle effectuait contre elle. Elle n'avait jamais été tendre pour son mari — dans sa jeunesse, elle avait été éprise d'un cousin mort depuis longtemps — et elle rentrait de plus en plus en elle-même. Cette course à la généalogie, qui, jusque-là, n'avait été encore qu'une marotte, devenait une passion absorbante, tandis que son orgueil, toujours en avant, s'exacerbait au point d'en arriver à la répulsion. Ces préoccupations la conduisaient à des comparaisons toujours plus désobligeantes entre sa famille et celle de son mari. Ceceroys ne faisait pas beaucoup attention à ces avalanches. Comme un de ses chefs, du comté de Yorkshire, indifférent aux écorchures qui lui venaient de son ménage, il pensait : « Cela lui plaît et cela ne me touche pas. » Cependant, cette attitude et ces manières devenaient lassantes à la longue. Comme elle devinait les sentiments de John infiniment mieux que son mari, elle se trouvait plus à même d'inculquer à celui-là ses vues sur la famille et les billevesées qu'elle en concevait et elle le récompensait de sa sympathie, en épousant aujourd'hui ses ambitions relatives à son voyage en Europe, avec l'idée unique de s'opposer à son mari. Il faut ajouter qu'elle en vint rapidement à accuser celui-ci autant que Mme Brideway en ce qui concernait Roddy.

Faut-il s'étonner, dans de telles circonstances, que Ceceroys, se détournant, cherchât ailleurs une consolation à ses peines?

Le lecteur se rappelle sans doute une certaine Lady Cross, qui était une des invitées du dîner donné par les Ambleside. Elle avait été, pendant plusieurs années, une des vedettes de société, dans le village remarquable de Torham; mais, à la mort de son mari, le juge, elle avait été obligée d'abandonner les rênes du pouvoir. Son salaire — pardon, ses émoluements — avaient été suffisants, liés qu'ils étaient à un modeste bien qui lui venait de sa famille, pour leur permettre de garder les apparences, surtout dans ces jours où la cherté de la vie ne montrait pas encore les dents. Mais la pension que le gouvernement accordait à sa veuve, à cause des services distingués du mari, ne formait qu'un tiers de la somme qui échéait au lion vivant, et elle se vit forcée de quitter la riche avenue de Géorgie et d'habiter une petite maison donnant dans la rue de Conway, dans la banlieue; or, bien qu'elle fît encore partie du monde — son titre suffisait à la couvrir, en tout cas, — elle s'était faite à l'idée que ses beaux jours s'étaient enfuis.

C'est une expérience curieuse à tenter : la société, à Torham, est toujours vieille de dix ans. Je ne veux pas dire qu'elle soit composée d'enfants, mais qu'il lui faut dix ans pour arriver et se démoder. Alors, une nouvelle couche jeune s'ajoute, par dessous, qui inquiète les rochers supérieurs et les pousse violemment dans l'abîme de l'oubli. Il y a, je l'avoue, quelques moraines attardées, dentelées, rognées, qui survivent à cet exhaussement, mais elles ne sont qu'une minorité bonne tout au plus à donner une note spéciale à ces modifications. On en trouve quelques-unes aujourd'hui, solidement enfoncées dans le sol

social, qui datent presque de l'époque préhistorique de 1890.

Ainsi en va-t-il des chefs. Une décade et leur action n'est plus de mode. Il y avait là une dame mariée à un procureur qui cédait le pas à la femme d'un fabricant d'orgues; celle-ci, à son tour, abandonnait son autorité à une « brasseuse » — je veux dire la femme d'un brasseur — tandis qu'aujourd'hui, c'est... non! non! cher lecteur, je ne peux vraiment pas vous dire qui est la reine actuelle de Torham; j'aurais trop peur pour moi.

Lady Cross s'était résignée à l'inévitable, en gardant le sourire; mais, intérieurement, le dépit la travaillait — le dépit du pouvoir qu'elle avait perdu, dépit des compromis financiers auxquels elle était forcée, dépit, si je peux l'oser dire, des outrages du temps, que l'habileté même du docteur Pattem ne pouvait atténuer.

C'était encore, néanmoins, une belle femme, élancée, avec un port de reine et le charme de la maturité, avantagée par des yeux d'un brun clair et des traits fins, dont l'accentuation était adoucie en partie par une chair pleine.

Elle parut remarquablement belle à Ceceroys, au moment où il la rencontra, par une matinée vive et ensoleillée de mars, sur le seuil du bureau du docteur Paynham.

— Mon Dieu! dit-elle, nous ne semblons ni l'un ni l'autre avoir besoin des services du docteur.

— En effet, dit-il, en la regardant comme s'il remarquait sa beauté pour la première fois; je viens chez lui pour affaires. (C'était un mensonge discret, naturellement. Il voulait en avoir le cœur net sur le cas de Roddy; pour la centième fois,

remettre toute la question sur le tapis, afin de découvrir, peut-être, quelque chance d'espoir).

— Et moi, je venais pour nos bonnes œuvres, dit Lady Cross.

— Vous vous occupez toujours de charité, approuva Ceceroys, avec un sourire aimable. (C'est une distraction de reine détrônée, apte à chasser l'ennui et la tristesse d'une vie à moitié perdue.)

— Oh! Je ne fais pas grand'chose. Je me demande souvent si même nous faisons quoi que ce soit, si la charité n'est pas dégradante aussi bien pour ceux qui la font que pour ceux qui en sont l'objet. Cecilia Martin dit qu'il n'y a qu'une charité et c'est l'occasion.

— Mon Dieu! C'est ce que nous faisons pour l'instruction enfantine, jusqu'à un certain point.

— Oui, nous avons espoir pour les enfants. Je parlais précisément au docteur Paynham de la Crèche d'enfants. Je voudrais qu'on me fît une faveur, monsieur Ceceroys, continua-t-elle rapidement, comme mue par une pensée soudaine. Vous savez que le budget destiné à mes loisirs est un peu resserré depuis la mort du juge. Si je pouvais vous demander un conseil?

Elle portait dans la voix la note claire d'une supplication digne, avec un certain accent subtil de confidence flatteuse.

— Ma chère dame, si je peux vous être d'une utilité quelconque, je serai heureux.

— Oh! Mille fois merci, je sens mon esprit déjà plus léger. Mais quelle obligation pour vous, quelle pression sur votre excellent cœur!

— Là, là, dit Ceceroys d'une voix caressante, je crois peu aux remerciements. Et, d'ailleurs, je n'ai encore fait quoi que ce fût.

Ils prirent rendez-vous pour le lendemain, et ce fut la première de nombreuses rencontres. Ceceroys, graduellement, redressa la situation modeste de la veuve, rendit productifs des placements qui ne l'étaient pas, lui fit un prêt à long terme, à intérêt bas, acheta pour elle des valeurs qui augmentèrent rapidement et lui avança même de l'argent pour des spéculations avantageuses.

Tout cela ne se fit pas d'un coup, cependant. Il fallut du temps et, dans l'intervalle, leurs relations acquéraient un caractère plus intime. Ceceroys aimait à se montrer à l'heure du thé pour porter ostensiblement à Lady Cross les dernières nouvelles en cours; mais, en vérité, pour rencontrer en échange la sympathie qui lui était refusée chez lui. Et, au fur et à mesure que le temps passait, insensiblement et par degrés, car la réserve qu'il observait vis-à-vis d'elle n'était pas de celles qui se perdent facilement, il lui communiquait toute sa tristesse et en recevait cette sympathie comme un baume sur ses blessures. L'âme de Lady Cross, ramassée sur elle-même comme elle l'était par les mesquines habitudes du monde, semblait s'ouvrir dans cette atmosphère nouvelle de bonté et de gratitude. Et sa beauté semblait porter une fleur tardive de maturité, comme cette agave rare, qui fleurit après un demi-siècle de croissance, et meurt en fleurissant; ou, comme ces plantes qui, lorsque l'hiver est doux, au Canada, déçues par la saison, lancent boutons et feuilles une seconde fois, pour être flétries par une gelée intempestive.

Le cas de Ceceroys était certainement typique. La moyenne des jeunes Canadiens se met à tra-

vailler de très bonne heure; après cela, elle se marie. dès qu'elle le peut, poussée par l'effluve vital et l'opinion publique; enfin, quand elle est nettement sortie d'affaires, s'il lui reste encore quelque vitalité, elle veut l'amour. Quelquefois, s'il n'est pas trop tard, elle le trouve dans cette unique et première femme de son cœur, jusqu'ici à l'arrière-plan de sa vie, devenue l'ombre jetée par ses tentatives audacieuses. Surprise de la trouver là, elle s'y habitue alors dans les relations qu'elle noue avec elle, on dirait pour la première fois; mari et femme s'embarquent, dans ce cas, pour une seconde lune de miel, plus longue, plus agréable que la première. Quelquefois, elle ne peut trouver cet amour; alors, elle devient à l'épreuve de l'amour, étrange et vieillie, se raccroche au travail comme à la seule ombre d'intérêt de la vie, s'abandonne à l'habitude; il lui arrive alors de mourir complètement désillusionnée, pleine d'ans et de regrets. Quelquefois encore, et ceci est assez fréquent, elle trouve ailleurs son « *home* », en dehors des conventions, dans une passion pâle d'âge mûr, semblable au rayon froid d'un soleil couchant d'hiver, passion parfois connue, avouée sans honte, avec des degrés variés de scandale, ou colorée des taches vilaines du secret.

Naturellement, le monde parlait de Ceceroys et de Lady Cross. Il n'y a pas de joie plus grande, dans une communauté chrétienne, que celle des commérages malveillants. Toutes les anciennes cuisinières et les filles d'hôteliers de Torham se saisirent avec intérêt de ce morceau de choix, que Lady Cross avait elle-même, à un moment d'oubli, servi un jour qu'elle donnait un thé. Une de ses ennemies les plus intimes avait noté et remarqué

ouvertement l'augmentation de ses ressources et l'atmosphère de richesse où elle vivait.

— Oui, ma chérie, avait dit la maîtresse de maison, avec satisfaction, mes affaires vont beaucoup mieux, depuis que j'ai pris l'avis si utile de M. Ceceroys.

Elle aurait donné le monde entier pour ressaisir ce lapsus, au moment où il passa ses lèvres, tandis qu'elle apercevait dans les yeux de sa compagne un éclair de malice; mais c'était trop tard; le mal était fait, et les explications n'auraient pu que l'empirer. Pourtant, elle ajouta :

— Je ne vois pas pourquoi je ne recevrais pas un conseil d'un gentleman, quel qu'il fût.

— Ma foi, pourquoi pas, mon amour? Je vous considère comme une femme on ne peut plus fortunée.

Et la visiteuse s'en fût, souriant avec une fausse cordialité.

En quarante-huit heures, toute la ville était au courant de l'affaire. Chacun en avait le secret, excepté les Ceceroys. Il est vrai que M. Ceceroys fut taquiné par un ou deux hommes du Club des Commerçants sur cette question de « finance féminine », mais il n'y attachait pas d'importance; tandis que Mme Ceceroys, seule sur son rocher de splendide isolement, n'était même pas éclaboussée par les vagues du scandale. Personne n'osait l'approcher. En outre, on désirait s'amuser un peu de l'événement.

Le crescendo s'accentua lorsque Ceceroys invita quelques dames et quelques messieurs à se joindre à lui dans sa voiture particulière du chemin de fer, pour une inspection qu'il avait entreprise dans une de ses propriétés minières du Nord.

Lady Cross vint, car elle avait un léger intérêt dans cette affaire, sur les conseils de Ceceroys. Celui-ci avait demandé à sa femme de l'accompagner, pour la forme et elle lui avait répondu en ricanant. Il devait y avoir une partie de pêche à la truite, dans le lac Epigon, pour ceux qui le désiraient.

Le jour qui suivit le départ de l'*Ashhurst*, attaché au train de luxe Kanastris, Mme Ceceroys reçut une lettre anonyme.

« A. C., disait cette lettre, a pris votre place. Elle est seule en ce moment avec votre mari. Cela dure depuis des mois. Je m'étonne que vos yeux ne se soient pas ouverts. »

C'était signé : « Une personne qui vous veut du bien. »

Et, précisément, il se trouvait que Mme Ceceroys était le genre de femme capable de se laisser émouvoir par une lettre anonyme. Blessée dans sa vanité, elle perdit même sa faible aptitude au juste discernement, et elle n'avait pas non plus la finesse du jugement nécessaire à l'appréciation des motifs qui avaient dicté cet envoi. Mais elle était rusée et évita soigneusement de mettre qui que ce fût, y compris John, dans sa confidence. Après une averse de larmes et un effondrement de pitié sur elle-même, dans sa chambre à coucher, elle envoya chercher l'indicateur des chemins de fer et prit le train de nuit pour Epigon, après avoir laissé un mot à John, qui n'était pas entré de toute la journée, l'informant que son père était devenu brusquement malade.

Le matin suivant, elle prit la voiture qui stationnait devant la gare d'Epigon et surprit la compagnie au petit déjeuner. Intimidée par le nombre

des invités, elle demeura en arrière, dans un moment d'hésitation.

— Voyons, qu'y a-t-il, Francisca, demanda Cecroys, se levant avec les autres et allant au-devant d'elle. Rien de grave à la maison, j'espère?

— Non, répondit-elle d'une voix entrecoupée, j'avais un... pressentiment.

— Un de ces bons vieux pressentiments, dit Rattray, le millionnaire de la maison de blanc. Nous en sommes enchantés. Venez goûter à quelqu'une de ces merveilleuses truites.

Et c'est ainsi que cette crise se termina, en vidant son potentiel de nerfs tendus. Mais, seul à seul, ils revinrent sur le sujet. Elle le taxa d'infidélité; il se défendit bravement et arriva même à la convaincre que tout cela avait été platonique. Pourtant elle exigea, en manière de pénitence, qu'il donnerait son consentement au voyage de John, non pour l'amour de John, mais pour punir son mari.

Et c'est ainsi que John alla en Europe.

CHAPITRE XIV

SUR LE TRANSATLANTIQUE

John resta un jour à New-York avant le départ lu bateau et emporta avec lui une impression de 'ues semblables à des gorges interminables, et ussi le souvenir de la hâte qui s'y glissait, aussi apide que ses automobiles. Cette architecture méangée, ces constructions informes, trapues, côte à ôte, avec des gratte-ciels inégaux; plus loin, un emple au portail de bronze, servant de siège à in Trust au capital d'un billion de dollars tout cet nsemble, traversé par le fracas des tramways et le onnerre des métropolitains, hanta son imaginaion. Il ne saisit pas, avant de laisser derrière lui a Cité, dans le brouillard du port, la vraie beauté le ces hauts édifices, dressant leurs pinacles omme un Valhalla de nefs aux ceintures de uages.

Maintenant, il voguait au loin sur la prairie narine, arpentant le pont de l'énorme steamer, e sentant très isolé et plein d'aventures, tâchant e débrouiller ses idées, pour ajuster sa conduite ux choses qui l'attendaient.

La séparation avait été un coup dans cette arpe qu'étaient leurs cœurs joints; mais ils

s'étaient montrés braves tous les deux. Elles étaient pathétiques, sur les berges de la vie, ces deux petites choses tremblantes qui narguaient les incertitudes de l'avenir avec une assurance absolue, pour l'amour de l'idéal. En eux, la nécessité les guidait vers l'accomplissement; ils sentaient qu'ils avaient raison de se croire nés pour ce destin, bien que le psychologique « pourquoi » des choses leur fût étranger, cette résultante de causes qui les entraînait à leur fatalité. Déjà, avec le bouillant optimisme de la jeunesse, John envisageait l'époque de son retour; son esprit franchissait les années qu'il avait l'intention de passer à l'étranger; et il se voyait lui-même lancé dans la vie de son pays, avec Monica à ses côtés, équipé pour la bataille, portant son influence comme une épée, renversant les abus et, par sa plume, sa parole et son action, bâtissant des palais de rêve avec ses idées de réformes sociales.

Il s'était assis dans sa chaise-longue et tomba dans une rêverie qui avait trait à ses devoirs de famille.

— Pourquoi, se demandait-il à lui-même, san trouver de réponse, serais-je lié pour la vie à de êtres de nature différente de la mienne, et trou verais-je une âme-sœur dans un parfait étranger

Il était l'enfant de la mère. Sa mère l'avai toujours gardée avec elle, et de cette façon avai accaparé les sympathies qu'il s'était faites dan cette petite guerre de sexes qui évoluait dans l famille. Il est vrai qu'il avait réagi fortement e faveur de son père en devenant plus âgé et qu' avait appris à apprécier le caractère honnête d ce dernier. Mais, entre les études de John et le intérêts liés aux travaux de son père, il y ava

un grand gouffre. Bien qu'il retînt sa première affection pour sa mère, il avait en quelque sorte dépassé cette affection. Il ne pouvait pas la respecter, quand il remarquait ses mesquines faiblesses, l'ennui qui émanait de cet orgueil de sa famille, son étroitesse de vues, sa force d'inertie, en face des peines de la vie, pour sentir profondément ou pour y remédier.

Il la blâmait de son mariage sans amour; son père l'avait aimée, elle avait aimé son cousin qui, à son tour, en avait aimé une autre, qui... peut-être... quel embrouillamini!... Etait-elle à blâmer? On élevait les jeunes filles en vue de leur mariage comme en vue d'une carrière, comme en vue de la seule carrière qui leur fût ouverte; elles se mariaient pour être chez elles, ne pensant avant tout qu'à leur nourriture, leur logement et leurs vêtements — leur personne et leur service particulier. Etait-ce donc mieux qu'une prostitution légalisée?... Y avait-il là une telle différence?

Les hommes étaient spécialisés dans le mariage. L'un désirait, par son choix, s'assurer un visage agréable, un autre une gouvernante, une infirmière, une maîtresse, la richesse, une distinction sociale, quoi encore? Et les femmes? La force, la protection, l'argent ou quelquefois une faiblesse à dorloter ou un vice à guérir. Il y avait rarement communauté de goûts suffisante à créer un seul et même être.

— Quel type heureux je fais? pensa-t-il.

Il y avait eu cependant de l'affection entre ses parents, dans les premiers jours, autant qu'il se les rappelait. Combien heureux ils avaient tous été quelquefois dans les pique-niques qu'ils

avaient faits au dehors, en pleine campagne, avec la vieille voiture de famille, dans les chemins longeant le lac, derrière les magnifiques chevaux que les autres — ils ne l'eussent pas permis — ne dépassaient jamais; ou encore, lorsqu'ils traversaient le lac à l'endroit de la grande cataracte qui semblait rassembler en elle les forces réunies de la nature et précipiter le fleuve tout entier, ivre de contorsions et de tortures, à ses pieds. Et le retour à la maison, dans le crépuscule estival au son voilé et doux de tambour que produisait le roulement du steamer, berçant les sens en une demi-somnolence, soudain réveillée par les myriades de lumières de la ville qui leur souhaitaient la bienvenue en scintillant dans les eaux. Combien il leur semblait bon de se retrouver à la maison, réunis autour de la table de famille, à un souper tardif et frugal, de raconter les incidents du jour, tandis que les dents blanches de sa mère brillaient dans un sourire souvent renouvelé, que les yeux bleus de son père étincelaient d'étrange gaîté. Oui, ils avaient été heureux, ils avaient connu l'affection.

Il se rappelait, aussi, des maladies mystérieuses quand son père veillait aux côtés de sa mère e[t] que le docteur Paynham passait, allant et venant avec un air important, inspirant la confiance puis, plus tard, au moment de la convalescence Ceceroys montant et descendant l'escalier en l[a] portant dans ses bras, si tendrement! Et son sourire pâle, mais chaud... Ceceroys ne semblait pa[s] si affairé dans ces jours-là.

Mais maintenant, avec l'âge, les affaires pre[n]naient tout son temps. Un nuage d'amertume, d[e] froideur s'était levé; ses parents étaient capricieu[x]

irritables; d'anciennes différences de tempérament s'affirmaient de nouveau, de vieilles rancunes reprenaient le dessus; qu'y avait-il?... Quelle était la raison de ce changement?

Et puis, avec l'écroulement de Roddy, l'aile noire du malheur avait jeté son ombre sur eux; mais cela n'avait été suivi d'aucun rapprochement, d'aucune réconciliation. Chacun d'eux restait plongé dans une solitude maussade et nourrissait cette ombre.

Et Roddy!... S'il n'avait pas eu cette folle jalousie qui s'était aujourd'hui changée en folie! Il y avait des points de contact... Ils auraient pu, après tout, se trouver frères, de cœur, comme ils l'étaient de nom. Il ne ressentait maintenant qu'une pitié infinie.

— Je me demande, se dit-il en méditant, s'il n'y a rien à faire.

John soupira, ne s'apercevant pas qu'il n'était plus seul. Un homme avait occupé la chaise qui se trouvait à son côté.

Ce voyageur était de taille moyenne, maigre de figure, et semblait plutôt anémique, mais, ainsi que John le nota bientôt, une émotion intense sous l'effort de la pensée semblait courir au long de son corps comme un courant électrique et donnait à ses muscles la rigidité d'un exercice gymnastique. Les traits avaient un caractère napoléonien et ses cheveux noirs et plats ajoutaient à cette impression, mais cet effet était détruit par le calme limpide des yeux bleus qui rappelaient à John les lacs de chez lui. Pour le reste, sa physionomie indiquait un homme de trente ans à peu près; et maintenant, tandis qu'il parlait, vous lui eussiez donné huit ou dix ans de plus; ses traits

reflétaient les souvenirs qui s'y étaient concrétisés et l'absence de barbe, qui aurait pu contribuer à lui donner une apparence de jeunesse reposée, accentuait, quand on le regardait, les rides commençantes. Son visage était comme un palimpseste de la pensée.

— Un jour magnifique, dit-il, comme certain d'une réponse amicale.

John acquiesça. C'était en effet un beau jour parmi les jours, un jour plein de soleil, de brise et de vagues luisantes qui se morcelaient en heurtant le navire, en gradins, vite dissous, de marbre blanc, sur lesquels, nouvellement émergée de la mer, Aphrodite aurait pu se tenir debout durant un immortel instant. Au-dessus, les mouettes, comme portées par leurs ailes membraneuses, évoluaient dans le bleu du ciel, tandis qu'au-dessous d'eux, suivant avec agilité les contours des vagues, avançait puissamment le pétrel d'orage accompagné par son ombre, tantôt sombrant au fond d'un bassin de malachite attenant à une muraille d'eau, tantôt dominant cette muraille avec l'écume.

— Quel soulagement de laisser derrière soi ce ferment bouillonnant de la vie!

L'étranger fit onduler sa main dans la direction de l'Amérique invisible.

— Je me demande si le vin capiteux de la civilisation se distillera jamais de ce breuvage. Il y a, sans aucun doute, aujourd'hui, une production merveilleuse d'énergie, mais c'est l'énergie, me semble-t-il, de la jeunesse qui s'exfolie en des plaisirs matériels.

— J'ai lu, répliqua John, se tournant vers son compagnon avec intérêt, que cette jeunesse porte

au moins un caractère de l'âge, celui que lui donne la soif de l'argent.

— Certes, mais les dépenses excèdent les économies. On dépense glorieusement, avec une magnificence prodigue, inconsciente du lendemain. Et quand vient le lendemain, on retourne au travail d'entassement. La richesse vient si facilement dans une contrée qui possède des ressources naturelles inouïes!

— Il y a aussi ceux qui prévoient la fin de ces ressources et qui jettent des yeux de convoitise sur les nôtres. John découvrit dans la brise ses beaux cheveux bruns et fixa ses regards dans la direction du Nord, à moitié involontairement, comme s'il eût voulu ressaisir la vision de son pays.

— Les nôtres? Vous êtes Canadien, par conséquent.

John plaida la cause du coupable.

— Par hasard, ne seriez-vous pas de Torham? Oui?... Ma foi, c'est une chance pour moi. J'attends une nomination à l'Université de cette ville. Je reviens en hâte de Washington où j'ai été assister au Congrès Psychologique et, de là, je me suis rendu à Torham pour un jour. Je ne pouvais mieux distribuer mon temps. Laissez-moi me présenter : Sirius, le docteur Lewis Sirius.

John se présenta également.

— Nous avons des noms assez étranges, tous les deux; le mien est allemand d'origine, mais, en dépit de cela, je suis absolument Anglais. Le vôtre est français, me semble-t-il?

— Oui, à l'origine. Un de mes ancêtres qui avait du toupet parla un jour au roi en lui disant : « Cessez, Roys! » C'est, au moins, la tradition qui

est attachée à mon nom; elle fut créée, sans doute, pour que ce nom en eût une.

— N'importe! Elle est intéressante. Je suis extrêmement attiré, savez-vous, par votre pays. Il me semble comporter un avenir remarquable. Pays où l'on évite soigneusement les erreurs, et véritable champ d'idées neuves!

John n'en était pas si sûr. On a beaucoup dit de la nouveauté du Canada, et certainement il s'y trouvait beaucoup de crudité et de cette rudesse qu'on attendait d'une communauté naissante. Mais, en outre des quatre cents ans d'histoire qui sont son apanage depuis l'occupation française, il y avait les deux traditions, anglaise et française — sans compter les préjugés conjoints. Les Canadiens avaient tout cela derrière eux. Les *habitants* de Québec, en particulier, avaient des manières aussi courtoises, d'après ce qu'il avait entendu dire, qu'en avaient les personnalités d'Europe les plus haut placées. Les familles les plus anciennes qu'il connût dans le pays, les Martin, les Paynham, sa propre famille, disaient que c'étaient aux émigrants d'Europe que le pays devait son aspect nouveau. « Plus ça change et plus on voit du nouveau ici », avait-il entendu son père dire. « Je me rappelle le temps où les choses et les gens aussi avaient un caractère vieillot et conservateur. » Et le recteur émettait l'opinion que « nous allons vers du nouveau à cause de l'origine vulgaire des étrangers qui viennent chez nous, pour être formés par nous par la suite; c'est pour eux une ascension dans l'échelle sociale ». Choses anciennes, choses nouvelles, tels étaient les termes vagues et relatifs dont on se servait. Il semblait à John

que les nouveaux venus, dans l'ensemble, adoptassent rapidement les coutumes et usages du pays même ses préjugés et tout son conservatisme. Mais, en son temps, ce flot de piquiers deviendrait la majorité, les meilleurs d'entre eux voudraient imposer leur volonté, implanter les nouvelles idées dont ils recherchaient la réalisation, idées qui étaient la cause de leur départ d'Europe. Oui, on pourrait trouver là un champ d'avenir.

En tout cas, il gardait ses doutes pour lui. Il était patriote. Il se sentait canadien autant qu'il haïssait Torham.

— Oui, dit-il, on fera sans aucun doute de grandes choses chez nous. Et, comme il est évident, nous sommes seulement en train de devenir une nation.

Le docteur Sirius avait plusieurs questions à poser sur la vie à Torham et sur l'Université; John satisfit pour le mieux sa curiosité. Il toucha, il est vrai, bien que légèrement, aux faiblesses sociales de ses concitoyens, ce qui amusa le docteur et lui tira ces mots : « Oh! je vois qu'il en est de même partout. » Il souligna l'évolution de l'Université comme il l'avait appris de Kelmit, en faisant valoir néanmoins le labeur des hommes de science. Il montra, en particulier, combien les hommes les plus jeunes s'efforçaient d'acquérir de meilleures conditions de vie. Et quand il lui eût tout dit de la « Société des Etres Humains », l'enthousiasme du docteur ne connut pas de bornes : « Que ne pourrait-on faire avec une telle matière? » cria-t-il. Et il pensa en lui-même : « Si ce jouvenceau en est un exemple... »

La cloche du repas interrompit la causerie et

John descendit, se sentant un peu coupable, sentant qu'il avait peut-être forcé les tons du tableau. Il se consola en pensant qu'il serait bon pour Torham que le docteur Sirius s'y rendît.

Chaque détail du voyage avait le charme de la nouveauté pour John. Les longues tables avec leurs rangées de chaises pivotantes, étaient occupées maintenant, à part les vides dus au mal de mer, par des voyageurs affamés qui avaient aiguisé leur appétit en jouant au golf sur le pont, au shuffleboard, ou en absorbant des apéritifs dans le fumoir; et puis, par des dames, qui avaient tué le temps en dormant, durant la matinée, en lisant des romans ou en se promenant. C'étaient, pour la plupart, des excursionnistes, armés du Baedeker, cette bible de l'excursionniste et possédés du désir effréné de « faire » les sites d'Europe. Cette catégorie de gens était inconnue à John et il la considérait avec curiosité. Il y avait là quelques courtiers qui s'en allaient vendre à Londres des choses sans valeur, ainsi que quelques voyageurs de commerce et des sous-directeurs grassement rétribués, dont il était presque impossible d'éviter la conversation : un scientiste italien qui avait assisté au Congrès mentionné par le docteur Sirius, une veuve américaine qui allait rendre visite à sa fille de l'autre côté de l'Océan, protectrice d'un vieux château français et d'autres gens sans étiquette qu'il était difficile de placer.

Mais le spectacle était vivant, joyeux et amusant. John admirait la dextérité des garçons qui servaient le potage sans plus trembler que le chêne dans la forêt. Il s'intéressait, à table, aux manières de ses compagnons de voyage. En face

de lui se trouvait une jeune fille qui dévorait avec appétit un beefsteak et deux sortes de sorbet. Au coin était assis un homme qui semblait un bandit retiré des affaires et qui, bien qu'à la table d'hôte, ordonnait tout d'un coup son repas, qui était composé de presque tout le menu.

— Garçon, disait-il, donnez-moi un peu de consommé et un morceau de ce poisson frit et une couple de côtelettes de mouton et du lard frit avec des œufs, là sur le côté, et un morceau de tarte aux pommes, et un morceau de fromage de Roquefort — et — *Oh! yes!* une pinte de bière et une tasse de café.

Le garçon ne bronchait pas. A la gauche de John se tenait une dame plus âgée, qui, ainsi qu'elle en avertit tout le monde, venait de se lever.

— Ceci est mon petit déjeuner, croyez-vous!... Voyons! Qu'est-ce que c'est que ça, garçon? Cette cafetière ne verse pas.

— Le goulot en est bouché, madame, dit le garçon, après plus ample information.

— Eh bien! Enlevez-la et portez-m'en une autre. Je ne vais pas me sustenter avec un mannequin.

John aussi fut la victime de ce breuvage spécial que les Anglais appellent café.

Il entra en conversation avec un tout jeune homme placé à sa droite, qui lui sembla abordable et qui se trouvait être un Suisse, du nom de Herr Feyling, habitant Appenzell. Il revenait d'un voyage d'affaires en Amérique. Il possédait chez lui une manufacture d'ouvrages de broderie, qu'il avait héritée de son père et venait de faire la connaissance de ses clients principaux, en ne man-

quant pas de leur vendre, éventuellement, ses produits.

Il avait aussi été, coïncidence curieuse, à Torham, où il approvisionnait les grands magasins de Teeton. John pensait : « Il me faut me résigner; il est évident que je ne sortirai jamais de ce Torham. »

Herr Feyling parlait très correctement l'anglais. bien qu'avec un accent savoureux de bière et de fromage; il préférait l'anglais à l'allemand.

— Oh! C'est une ville amusante, dit-il, si encline à la religion!

— Voyons, quelle impression en avez-vous rapportée? demanda John, railleur.

— Oh! rien, si ce n'est de ces acheteurs de Teeton. Ils foulaient me faire passer un pon moment et me conduisirent à une — comment dit-on? — une chapelle sociale. Che dus rire. Dame! on tient des réunions dans un chymnase qui fait partie de l'éclise. Quand che dirai à ma mère que les éclises, au Canada, ont des *Turnhallen*, elle dira : « Mon fils, fous afez toujours dit la férité. C'est l'Amérique qui fous a gâté. Vous êtes defenu menteur. »

Et il se mit à rire d'un rire inextinguible.

— Mais ce ne sont pas toutes les églises à Torham, qui ont un gymnase à l'intérieur, dit John d'un air enfantin. Quelques-unes n'ont qu'une attraction — le ministre en chaire.

— Ah! *yess!* nous afons ça aussi, admit notre Suisse. Mais c'est différent. C'est un salon où l'on flirte, cette chapelle sociale. Ces cheunes chens et ces cheunes filles vont à l'éclise, *oh! yess!* très bien! Et puis, après, ils font à la chapelle

shociale et ils font connaissance et peut-être ils se marient. Très choli, *yess!* Mais c'est curieux aussi!... Et puis, ce grand comptoir! Il fend de tout excepté du « whiskey » et des cartes à chouer. Che suis touchours malheureux d'afoir une manufacture d'oufrages de broterie au lieu d'afoir un grand comptoir où che pourrais fendre du « whiskey » et des cartes à chouer. Che serais, oh! si heureux!...

« Mais tout le monde poit du whiskey. Chaque dame a son « whiskey de l'office » — comment dit-on? — en cachette. Oui, che l'appelle ainsi. Quand ch'ai un rhume dans ma pension, une femme vient me murmurer à l'oreille : « Che fais fous offrir un petit ferre de « whiskey ». Quand ch'ai mal aux dents, une autre femme me dit « Vous afez pesoin d'un petit ferre de « whiskey », che fais chercher mon flacon pour fous en offrir. » Quand che refiens de la ville et que chai l'air fatiké, on me prend à part et commande pour moi un petit ferre de « whiskey ». Mais chentiment... Il y a quelque temps — mon père vivait encore — che reçus un télékramme à Berlin, d'aller à la rencontre des acheteurs de Teeton. Ce télékramme fenait de mon père. D'abord, un homme se présenté à moi; c'était un dimanche. Che veux l'emmener à l'éclise — fous foyez, che sais ce que c'est qu'un Anglais — mais che ne sais pas où se trouvent les éklises à Berlin, et il me dit : « Oh! « tant pis; che peux aller à l'éklise chez moi. » Ainsi donc, che le conduis à une brasserie, dans un chardin, le « Krystallpalast », safez-fous, et nous nous sommes pien amusés. Puis fient un autre, et che le conduis au théâtre des Fariétés. Une actrice chantait une chanson intitulée « L'Homme soli-

taire » en le taquinant des pieds et il riait, réchoui. Alors, le troisième commerçant fait son apparition et nous nous rendons à un cabaret oufert toute la nuit — très gai. Che leur dis : C'est peut-être trop gai pour fous? Ils disent : Oh! non! rien n'est trop gai. Et c'est comme ça. Mais, ici! Ils m'infitent à dîner, et je leur rappelle la nuit où nous afons bu tant de champagne. Ils s'effondrent sur le plus gaillard de mes orteils, sous la table, et disent d'une voix faible : « Chut! « Che n'ai chamais été dans ce cabaret et si ch'y « ai été, che l'ai oublié. » Naturellement, ils n'ont rien conté à leurs femmes.

C'est ainsi que la lumière venait à John au sujet d'un coin de la vie à Torham qui lui était inconnu. Il affirma à Herr Feyling qu'il y aurait des gens à Torham qui seraient heureux de relater leurs aventures à Berlin si jamais ils en avaient.

Mais le Suisse était trop bien lancé. Il continua :

— Ch'aimais aussi lire les annonces que faisaient passer les éklises dans les chournaux pour faire safoir où se prêchait le sermon le plus excitant, et la « Colonne sociale », parmi les chournaux du soir, quand mon travail était terminé. Che lisais les passages se rapportant aux toilettes des dames et che savais ainsi che que che defais exporter. Et c'est si amusant de lire ce qui se rapporte à fos five o'clock, serfis dans une porcelaine chère sur des tables coufertes de dentelles et ornées de ferres ciselés.

— Voyons! voyons! dit John en riant, il n'en est pas de même partout. Il y a beaucoup de gens qui ne font paraître aucune annonce dans les

journaux. Croyez-moi; les plus charmants d'entre les habitants de Torham ne le font pas — au moins après un certain temps.

Herr Feyling demeura indomptable.

— Mon Tieu! Che ne sais pas, mais che n'ai connu que des thés de ce genre. Ch'ai assisté à un thé, chez un de mes clients, et mon hôtesse m'a dit : « Connaissez-fous le prix de la tasse « dans laquelle fous bufez? » Che réponds : « Non, mais dites-le moi, che fous en prie », car che savais qu'elle le ferait certainement. — « Cent dollars. » — « Alors, enlevez-la rapidement, dis-che. La responsabilité est trop grande. » Et d'ailleurs ch'avais déchà gâté mon estomac à boire du thé.

Il avait une opinion très arrêtée sur le Canada après la brève expérience qu'il en avait eue, et John essaya, mais en vain, de le convaincre de la relativité de son impression. Au fond, c'était vrai. C'était un aspect, et rien qu'un, du curieux mélange de bigotisme et d'affichage qui distinguait Torham des autres villes.

Feyling et Sirius furent les principaux compagnons de John.

Ces trois amis de passage se réunissaient dans le fumoir et John recueillait des deux autres, dont les points de vue différaient, des impressions sur la vie en Europe et il les remerciait en les intéressant au Canada.

Mais les conversations les plus curieuses avaient lieu entre Sirius et John seuls. Grâce à celles-ci, John, pour la première fois, faisait connaissance avec cette nouvelle méthode qui consiste à étudier la conduite personnelle connue — encore par peu de gens — sous le nom d'analyse phychologique.

Il ressortait de l'exposé de Sirius que le contrôle personnel de l'homme est très réduit. Cette conscience est à l'inconscient ce qu'est la crème au lait. Dans le puits de l'inconscient vont toutes les pensées que nous oublions, surtout les impressions désagréables. Mais elles continuent de vivre et s'appliquent perpétuellement à tirer parti des mécanismes multiples qui sont en nous pour se réaliser et, de cette façon, influent sur notre conduite.

La base de cette pensée inconsciente et primitive se trouve liée aux désirs réprimés. Chez l'individu normal, ceux-ci ont la perfection d'une ligne droite; les émotions se trouvent alors portées à s'exprimer de façon plus élevée, plus acceptable. Quand la ligne d'amélioration est imparfaite, la volition se retire dans les profondeurs du psychique, devenant cause d'une irritation sourde, pareille à celle d'un germe étranger dans une chair saine : le produit de cette action s'appelle excentricité, névrose et folie.

La question du sexe est le pivot de l'affaire. Les hommes se trouvent choqués d'une manifestation sexuelle chez un enfant de quatre ans, mais, en réalité, il ne faut pas nier que les instincts sexuels soient profondément développés à cet âge, bien que confusément. Ils cherchent une porte de sortie, un objet, qui seront l'enfant lui-même, ou tous ceux qui l'entourent, ou les animaux, ou les choses inanimées. On s'aventure alors à poser des questions auxquelles il n'est répondu que par des contes de fées, ou des histoires dictées par le médecin. Ou alors, on dit à l'enfant « qu'il saura cela quand il sera plus âgé ». L'émotion attachée à une question se joint à une autre et la manie

de connaître de l'enfant cesse brusquement avec son propre accomplissement ou quand il reçoit une réponse tranchante, le plus souvent fausse, de la part de ses instructeurs ou de ses éducateurs. Elle cesse également lorsqu'il s'est bâti une théorie personnelle, qui s'exprime d'ailleurs souvent dans l'avenir par la perversion ou le déséquilibre mental. Alors qu'il est déjà dominé magistralement par l'autorité de ses parents, qui lui a refusé la connaissance sexuelle, il connaît l'autorité de la religion; son esprit de recherches se trouve étranglé pour la vie; il cesse de penser et ne cesse pas de s'inquiéter de tout.

La psycho-analyse a mis en honneur une technique qui pousse ces désirs morts à émerger à la surface de la conscience, d'où ils s'échappent comme des bulles d'un étang. C'est ainsi qu'ils se trouvent éliminés et la condition anormale de vie disparaît spontanément.

— Peut-on ainsi guérir la folie? demanda John avec un intérêt qu'il cachait mal.

Ce matin-là, ils étaient assis sur le pont, et le voyage tirait à sa fin.

— Oui, reprit le docteur, certaines formes de folie qui ne sont pas liées à des lésions trop profondes. Le succès de cette théorie a été surtout important dans les cas d'hystérie, qui, contrairement aux croyances ordinairement admises, ne trouvent pas un champ d'action favorable chez les seules femmes et aussi dans le domaine des psychoses, des névroses et de leurs dérivés multiples. Mais nous ne savons pas encore exactement jusqu'où peut s'étendre cette action bienfaisante. Nous ne sommes que sur la voie. Je crois seulement que cette théorie est destinée à retour-

ner de fond en comble la vieille psychologie. Il y a déjà des directives. N'oubliez pas que des centaines de délégués ont assisté à notre dernier Congrès de Weimar provenant des multiples groupements urbains, tandis que la vieille garde qui s'est réunie le mois dernier à Munich ne comportait que quarante hommes.

— Je voudrais être mis par vous au courant de la technique à suivre, dit John, si vous me croyez capable de la comprendre.

— Mon Dieu, il vous faudrait chasser de votre esprit un assez grand nombre de préjugés et la méthode vous paraîtra sûrement absurde à première vue. Pour commencer, l'indice capital est l'interprétation des rêves.

— Quoi? s'écria John.

— Oui, c'est ça! Cela rend à vos oreilles je ne sais quelle résonance biblique ou médiévale, n'est-ce pas? Comme vous voyez, la croyance populaire a toujours attribué une importance aux rêves et la croyance populaire est ordinairement vraie dans ses observations et mauvaise dans les explications qu'elle en donne. L'esprit scientifique, d'un autre côté, a jusqu'ici considéré de tels phénomènes comme futiles et, de cette façon, négligé une source de connaissances qui gît dans l'ombre, absolument, ou se trouve presque entièrement inexploitée.

— Est-ce que Herbert Spencer n'a pas dit, au sujet des rêves, quelque chose qui tend en faire la source des religions, de l'adoration des ancêtres?

— Oui, mais il ne savait pas, comme l'a prouvé Freud, que les rêves ont une base latente et une vérité intrinsèque et que cette vérité

intrinsèque est simplement l'expression en langage symbolique, en images et en émotions, d'un ensemble psychique. Grâce à ce symbolisme, l'esprit inconscient nous conte ce qu'il pense et ces symbolismes sont d'ordre universel.

— Voulez-vous me dire qu'un Islandais aurait les mêmes rêves que moi?

— Oui; ils sont d'ordre universel, bien que la question se trouve compliquée par le symbolisme individuel aussi. Puis, dans ce que l'on reconnaît être la vie psychopathologique de chaque jour, l'inconscient s'efforce toujours de trouver une expression de soi, quand, par exemple, nous commettons une erreur dans la lecture d'un mot, quand nous disons une chose pour une autre, quand nous tâtonnons à une porte dont nous connaissons bien le point d'ouverture, dans les actes infinitésimaux ou modestes que nous laissons de côté comme ayant peu d'importance; tout cela est observé et interprété. Et, finalement, nous avons hérité des psychologues la notion bien connue d'association des idées — elle vous est familière? — seulement nous employons leurs réactions et leurs enregistrements dans le temps pour déterrer des complexes.

— Et avec de tels instruments, vous faites jaillir, hors de l'inconscient, les désirs cachés qui s'y ulcèrent, avec la même facilité que je m'enlèverais une esquille du doigt?

— Parfaitement; et, dès que l'homme qui souffre s'en rend compte, il les fait passer par-dessus bord. Il les rejette d'un coup, ou, en tout cas, les place dans la sphère de contrôle et ils deviennent sujets de la volonté consciente. Mais ne croyez pas que cette psycho-analyse soit seule-

ment une méthode de guérison. Ce n'est qu'une facette de la gemme. Elle projette une lumière vive sur tous les départements de la conduite humaine. Elle explique admirablement les modalités les plus variées et apparemment inexplicables de l'esprit, telles que le génie, les mythes, le discernement, le choix des idées pratiques, les rêves, l'inspiration poétique, jusqu'aux manies et aux modes du présent.

— Cela semble presque extraordinaire pour être vrai, objecta John.

— Mon Dieu, étudiez la chose vous-même et vous verrez qu'elle me donne raison. Vous n'avez pas besoin d'être médecin et c'est un avantage positif de n'être pas obligé d'apprendre la vieille psychologie. Il y a un pasteur, par exemple, à Lausanne, qui a écrit des merveilles sur la guérison des âmes par cette méthode. Entre parenthèses, vous n'avez pas dit quel était votre choix d'études.

— Les langues, dit John et la littérature, un dérivé du langage.

— On peut trouver là des champs énormes presque entièrement vierges. Vous pourriez insuffler une vie nouvelle dans les os desséchés de la philologie. Le langage, dans sa forme et son sens, doit être manuscrit de l'esprit inconscient du passé pour... M'y voici! La psycho-philologie, science nouvelle! Et la littérature! En analysant les œuvres d'un écrivain, vous pourriez retrouver les sources de l'inspiration; vous pourriez expliquer, par exemple, pourquoi Flaubert pouvait écrire des livres si divers, comme *Salammbô* et *Madame Bovary*.

— Cela me semble attrayant, mais pas encore

assez, fut la réponse de John. Je préférerais écrire des livres même intérieurs à ces chefs-d'œuvre plutôt que de les analyser.

— Eh bien, dans cette production d'œuvres littéraires, pensez à la force qu'une connaissance des motifs profonds comporterait. Vous pourriez toucher d'une plume infaillible aux vérités universelles et complexes qui sont les sources mêmes de l'action humaine.

— Cela vaudrait bien la peine, vraiment, cria John, cette fois pris complètement par ces idées nouvelles. A propos, quelle est l'explication des mythes et des légendes, qui ont joué un rôle si important dans la littérature du passé?

— Eh bien! Les mythes sont simplement les rèves de la race, cristallisés et mis à jour par la tradition. Freud a montré que le langage symbolique qui les enclôt a la même valeur que le symbolisme du rêve.

— C'est assez attristant, néanmoins, dit John, saisissant adroitement le bout de la corde d'inférence. Si tous ces composés inconscients décident de notre action, quelle place reste-t-il pour le libre arbitre?

— Peu de place, répondit Sirius. C'est un rigide déterminisme. Je pense qu'il ne peut y avoir de libre arbitre que dans le sens où l'entend Bergson. Nous sommes, chacun de nous, un fagot de volitions et de tendances et celles-ci, forcément, s'expriment plus ou moins librement dans la direction qu'elles choisissent.

— Bien. Mais, objecta John, ne pouvons-nous pas développer le libre arbitre avec l'aide de cette nouvelle science de psycho-analyse? Lorsque nous sommes suffisamment acclimatés à l'esprit

inconscient, quand toutes ces impulsions cachées sont révélées et expliquées, ne pourrons-nous pas y imprimer notre volonté en leur obéissant ou en leur commandant?

— C'est une idée magnifique, mais, à mon avis, fausse. Les penchants indésirables tomberaient alors du fagot où ils sont liés, les bons resteraient, décidant de l'action, mais ils seraient toujours des penchants dérivés du passé et le passé serait toujours la loi.

— Faisons la part de tout. Depuis que les lois psychologiques sont évidemment productrices de bonnes choses, grâce à ce que vous appelez la « sublimation », ne sont-elles pas, ne peuvent-elles être, au moins, des manifestations du bien, une pensée de l'esprit divin?

Le docteur Sirius fut d'avis que c'était de la métaphysique et, pour cette raison, se retirant de la question, et comme à lui-même, il murmurait : « Quelle intelligence a cet enfant! Et si jeune! Il ira loin! »



Maintenant, ami lecteur, je pourrais créer un nouveau chapitre pour y relater les détails du voyage. Je pourrais y décrire les propos futiles, les flirts sur le pont, les jeux de cartes dans le fumoir et le merveilleux concert qui clôtura le voyage, presque aussi inharmonieux que le « concert des puissances »; mais j'acquérerai votre gratitude en ne le faisant pas. Tout cela a déjà été écrit par des plumes plus fines que n'est la mienne : ces descriptions sont, en somme, le bagage portatif du romancier attitré. Et d'ail-

leurs, ceci n'est pas un roman descriptif ni photographique de paysages de terre — ou de mer.

Je ne suivrai pas non plus mon héros à la piste à travers les péripéties bien connues du voyage d'Europe, dans ses brèves pérégrinations du début, causées en partie par la perte de sa malle. Elle avait été débarquée à Queenstown au lieu de Liverpool. En traversant rapidement la mer d'Irlande pour la retrouver, on lui apprit qu'elle avait été dirigée sur le grand port. De nouveau de retour à Liverpool, il lui parut qu'elle était partie toute seule pour Londres et qu'elle avait disparu dans le brouillard de la Métropole. Se résignant, après avoir adressé une réclamation à la Compagnie, avec le croquis qu'il s'était fait de son itinéraire, il prit le train de Paris. Dorénavant, la boîte farouche le poursuivit. Tandis qu'il se tenait sur le débarcadère à Boulogne, elle tomba à ses pieds. Pour faire le tour de Paris par la Ceinture, elle fut confiée au toit d'un omnibus spécial. En changeant de train à Cologne, la coquette malle le poursuivit comme une damnation et à Leipzig, débarquée avant lui, c'est elle qui lui montra le chemin, sur les épaules d'un porteur, jusqu'à la douane.

Il avait choisi Leipzig, à ce moment-là première Université d'Allemagne et s'était réjoui d'apprendre de Sirius que cette ville était un foyer de cette nouvelle psychologie; mais, dans une arrière-pensée, il avait des vues sur Vienne, comme objet possible d'une expérience à tenter.

CHAPITRE XV

INITIATION

Les premiers jours de l'arrivée de John à Leipzig ne furent marqués par aucun brusque événement; la vieille ville somnolente lui faisait un effet de rêve. Il savait déjà parler assez bien l'allemand, car en plus de l'intruction pédantesque qu'il avait reçue à l'Université de Torham, il avait fréquenté assidûment l'Ecole de Meisterlitz où un Israélite apostat avait redressé son insuffisante prononciation dans le dialecte de Breslau. Malgré la différence de l'accent saxon, il pouvait se faire comprendre, mais au commencement, il éprouva quelque difficulté à saisir ce qu'on disait et surtout le parler des enfants.

Ayant trouvé un abri confortable à la Pension Fischer, Garnisonsgasse, 24, deuxième étage, il revint à la gare pour y dégager sa malle. L'employé lui promit de la faire délivrer pour la somme d'une mark. « A quatre heures, au plus tard », précisa John. Il s'était arrangé avec sa propriétaire pour qu'elle donnât au facteur un pourboire supplémentaire de cinquante pfennigs, s'il était ponctuel et, cette importante affaire une fois réglée, il chercha à découvrir l'Université.

Mais la ville retenait son attention. Les rues

étroites et tortueuses des vieux quartiers, surmontées de pignons hauts perchés et branlants; les inscriptions en lettres gothiques dessinées sur les murs; les grands squares hospitaliers bordés de cafés et de boutiques remplies de denrées qui lui étaient inconnues; l'Hôtel de Ville du quatorzième siècle, recroquevillé sur lui-même; les étranges vêtements des paysans, les uniformes somptueux des militaires, les toques gaies et les rubans des corps des étudiants lui rappelaient *Faust* et les *Contes de fées* de Grimm.

Il entra au « Café Français », au coin de l'Augustusplatz, dans la Grimmaischestrasse, et, installé devant un « café parfait » et un journal, se mit à écouter les bouts de conversations autour de lui.

Deux vieilles dames en costumes usés, d'une coupe vieillotte, dévoraient des glaces avec des cuillères carrées.

— Ma prochaine robe, disait l'une, qui aurait pu être une des sorcières de Macbeth, sera en vert clair. J'ai toujours aimé le vert.

— Oui, madame l'Inspectrice, dit l'autre en la flattant, vous seriez charmante en vert, je vous assure.

A une petite table, en face de lui, deux étudiants discutaient sur des sandwiches de saucisson et des « demis », la dernière *Mensur*.

— Vous auriez dû voir Heinz après son duel avec l'Autrichien, la tête comme un beefsteak et une entaille à la lèvre supérieure. Complètement gâchée, cette jolie moustache qu'il portait.

Il versa sur elle quelques larmes.

John ne comprenait pas cette combinaison de sentimentalité et de courage qui savait soutenir

les coups donnés par un traîneur de sabre, fermement, jusqu'à ne pas dévier d'un centimètre de son brutal « devoir », et qui pleurait sur la perte d'une moustache.

— On dit qu'Ernest et Johann se sont pris sérieusement de querelle. Affaire de rapière! remarqua un autre étudiant.

Le Canadien se demanda s'il allait se trouver mêlé à des histoires de duel et ce qu'il ferait.

— Si l'on me provoque, je choisis des haches à cinquante pas, se dit-il à lui-même.

Mme l'Inspectrice et sa sorcière de compagne payèrent la note, chacune pour soi, et s'en allèrent. Leurs places furent occupées par deux vieux messieurs qui discutaient à haute voix la nouvelle loi réglementant la consommation de la bière.

— Pas trop tôt, disait l'un. Vous n'avez eu que deux tiers de litre. Le reste était faux-col.

John paya ce qu'il avait pris, en ajoutant un pourboire beaucoup trop fort et s'en fut allègrement, après avoir traversé le square pour, dans l'intention de louer une place, voir jouer *Goetz von Berlichingen* au Grand-Théâtre; puis il s'en retourna chez lui dans le crépuscule de perle.

Il avait déjà noté la différence de l'atmosphère, dans laquelle toutes les choses semblaient se mêler et flotter. Au Canada, l'air est vivace et brillant, les objets s'y détachent en des contours distincts comme des sujets de paysages sur nos plaques photographiques ordinaires ou comme un dessin de fin d'année d'un élève des Beaux-Arts de Kensington. En Europe, au contraire, il est plus aisé de peindre, particulièrement dans le Sud, où les tableaux sont, si j'ose dire, tout faits,

dans l'ambiance et dans l'ensemble et où l'on n'a qu'à copier.

John se sentit déjà trempé dans l'atmosphère de ce vieux monde, cependant qu'il tournait deux fois la clef dans la serrure de la porte de cette pension et s'enquérait du sort de sa malle.

— Oui, elle est ici. Mais seulement depuis six heures.

— Alors, vous n'avez pas donné son pourboire au porteur?

— *Ja, herr!* Ne vous mettez pas en colère, c'était une femme.

Il avait noté les lourdes charrettes traînées ensemble par des femmes et des chiens dans les rues; mais il lui restait à apprendre le manuel du travail dans toute son étendue, interprété par les Allemandes des classes pauvres. La femme de l'employé avait mis de côté la mark pour sa famille en transportant la malle elle-même.

— Econome, oui, pensa John. Mais c'est avilissant aussi. Et on peut estimer la *kultur* d'une nation d'après la position de ses femmes.



L'immatriculation de John à Leipzig fut une chose délicate.

Dans son certificat — en Allemagne, il faut tout certifier — il était mentionné comme citoyen « américain » — *Americanus, in oppido Torham natus.*

— Mais je suis Canadien, objecta-t-il, et non Américain.

— Ma foi, le Canada est en Amérique, n'est-ce pas?

— Oui, mais vous ne vous appelez pas Euro-

péens, quant à votre nationalité, parce que l'Allemagne est en Europe.

— Mon Dieu, pour nous, n'importe qui vient d'Amérique est un Américain.

Et ce fut tout, pour le moment. Cependant, quand il alla retirer son immatriculation, le nombre d'étudiants canadiens avait tant augmenté et l'on avait fait, d'autre part, tant de réclame au sujet du Canada que les étrangers obtinrent la reconnaissance de leur nationalité et John apparut sur son diplôme en pleine gloire, avec la dénomination de *Canadensis*.

Quand il se présenta pour signer le registre, l'employé lui offrit sa plume officielle. John l'en remercia et sortit un stylographe. L'employé préposé à ce registre, après avoir dûment considéré le stylographe pendant un moment, concéda :

— Oui, je pense que vous pouvez signer, même avec cette plume.

A côté de lui, un Américain avait des ennuis parce qu'il était marié.

— Il vous faudra adresser une requête au Roi de Saxe, avant d'être admis à étudier ici.

C'est ainsi que le vieil idéal conservateur persistait encore. Mais la terre tourne. Aujourd'hui, il y a une femme professeur de chimie biologique à l'Université de Leipzig.

Le matin suivant, à neuf heures, John se présenta, en compagnie d'une vingtaine d'autres, en vêtement solennel de soirée, pour la cérémonie finale. Il était intimidé d'avoir à porter l'habit en plein jour et avait endossé un caoutchouc pour passer dans les rues. Mais personne n'en semblait étonné; et, quand son tour vint, il plaça ses mains

dans les paumes du recteur et l'entendit prononcer la formule sacramentelle :

— *Admitto te in facultatem.*

Il était, d'ores et déjà, un membre attitré de l'Université, libéré de toute atteinte de la police de la cité, responsable seulement devant la Cour de l'Université. C'était une part importante de la traditionnelle *Akademische Freiheit*. En traversant la grande cour de la *Peterssttrasse*, il vit des faces réjouies derrière les grilles de la prison et remarqua les écharpes qui flottaient fièrement devant les fenêtres. Les prisonniers le hélaient en argot d'étudiant, qu'il ne pouvait comprendre.

*
* *

Graduellement, John se mit au travail. Les différences d'âmes et les difficultés du commencement le déprimaient et il connut plus d'une heure nostalgique. Mais, peu à peu, il devint plus pleinement maître de la langue et commença à voir la vie à travers le voile des habitudes et des conventions étranges qui tournaient autour de lui comme un brouillard sur la mer et à saisir les qualités essentielles de l'âme allemande, sa façon d'approfondir les choses, sa logique, l'attention qu'elle prête aux principes et aux méthodes aussi bien qu'aux faits — et finalement son manque d'initiative.

Une lettre adressée à Monica, à peu près en ce temps-là, donnera une meilleure idée de ses impressions :

« Ma petite chérie, écrivait-il, ton souvenir m'a rendu terriblement soucieux, durant toutes ces dernières semaines; et, plus d'une fois, je fus sur le point de lancer tous mes travaux par-dessus les

fenêtres. Tout m'était si étrange, le langage et le reste! Mais, maintenant, je m'oriente et réalise le formidable avantage de vivre et d'étudier ici. Il me sembla d'abord que tout était fait sur mesure, et je n'aimais pas le modèle, parce que je n'y étais pas fait, sans doute. C'est bien cela; leurs conventions sont dissemblables des nôtres; nous sont peu familières; mais, aujourd'hui, je sens qu'après observation, elles comportent beaucoup plus de liberté que les nôtres. Liberté d'opinion, de pensée, veux-je dire. Vous pouvez être socialiste, athée, mystique ou monarchiste : vos opinions sont respectées comme un droit inaliénable de l'individu. L'autre jour, un des professeurs fit une conférence sur la nouvelle religion qu'il avait conçue; une religion de science, de tolérance, de coopération. La conférence fut écoutée par des personnes de croyances variées ou sans foi reconnue, par des luthériens, des catholiques, des agnostiques qui, dans la discussion suivante, furent pour ou contre, entièrement ou en partie; les doctrines furent exposées avec calme, sans animosité, chacun appréciant l'effort du professeur. Imagine un professeur en faisant autant à Torham. Dans la semaine, il serait déposé.

« Alors, aussi, le mode de jugement des gens est absolument différent du nôtre. Ils ne se décident pas d'après l'habit ou l'affichage, bien que, naturellement, ils usent largement de cette méthode. Un homme peut être respecté, quoique gueux et rejeté, bien que riche et titré. Le caractère compte, avant tout, quoique l'âge et le génie aient leur part. Aucune besogne tendant à tout donner de parti pris à la jeunesse; un homme n'est pas qualifié pour un poste s'il n'a pas fait des études

préliminaires. Les Allemands disent : « Il n'a pas « appris suffisamment : *Er hat's nicht gelernt.* »

« Tu sauras que j'ai fait la connaissance de quantité de personnes, grâce aux lettres que m'avait données Kelmit, surtout dans les milieux de professeurs et dans l'administration. Mais ces millieux touchent aussi à l'aristocratie. Je connais plusieurs aristocrates qui sont aussi des chefs d'administration et on les dégoûteraient en mentionnant leurs titres de noblesse.

« Il y a ici un baron Langenscheidt-Erlingen, qui est une sorte de sous-gouverneur, et il insiste sur le fait d'être appelé *Herr Bezirksamtsmann*, et un autre, Freiherr von Mahlwern, qui est chef du district forestier et il n'est que *Herr Oberförster*. Ils sont beaucoup plus fiers de ce qu'ils font pour l'Etat que de la famille ou de la richesse. Mais il y a quelque chose dans cet abandon de soi qui donne l'idée des abeilles dans une ruche.

« Le travail, à l'Université, est poussé très intensément. Les instructions ne se contentent pas de vues superficielles; ils font en sorte que les apparences soient contrôlées à leur base ou renforcées. Je vais fort bien, tout considéré. Entre autres cours, je suis celui d'un homme appelé Hillischer qui enseigne le haut-allemand du Moyen Age, les Minnesingers et autres sujets que tu connais. Eh bien! je connais suffisamment cet allemand-là et je suis souvent en mesure de répondre aux questions posées là où d'autres ne peuvent pas; mais, quand le professeur me demande la raison des choses, je suis perdu. C'est là que je suis incomplet; je n'ai pas de méthode dans mes connaissances, pas de coup d'œil général. Je sais aujourd'hui comprendre le sens de ce proverbe si souvent cité, mais rarement mis à profit par nous : « Pos-

sédons notre sujet! — Nous empoignons ordinairement un sujet d'étude par les cils ou les pans du vêtement au lieu de le saisir intégralement. »

« Mais ils ont les défauts de leurs qualités. Dans toute l'Allemagne, il y a des milliers d'hommes qui étudient les sciences dans leurs ramifications capillaires, mais ils font peu de découvertes et jamais sans un travail entêté.

« Il leur manque l'imagination splendide de l'italien, la méthode brillante du français, la facilité d'adaptation de l'anglais; la plupart des idées neuves viennent du dehors : l'allemand les élabore.

« L'autre soir, au cours du professeur Winzel, un jeune officier me demanda ce que je pensais de l'armée. J'avais observé les soldats assez sérieusement. Il y en a douze mille ici, et la cour de parade est située près de l'Université. Je lui dis :

« — Sûrement, ils sont magnifiquement équipés, bien entraînés; ils ont une santé excellente; mais, ils me semblent une pure mécanique; ils me paraissent, en un mot, manquer d'initiative.

« — Oh! mais nous leur enseignons cela, me répondit-il, nous en reconnaissons l'importance.

« — De quelle façon le leur enseignez-vous, demandai-je sans pouvoir réprimer un sourire.

« — Mon Dieu! Les hommes étant lancés en plein exercice, les officiers se retirent, et ils doivent exécuter seuls les mouvements!

« Tu te rappelles sans doute ce que je t'ai dit de Ballin, l'Américain qui adressa une requête au roi parce qu'il était marié. Eh bien, sa requête a obtenu plein succès. C'est matière de pure forme, de tradition, un vestige des formalités en usage autrefois dans le corps académique, auxquelles on doit rendre hommage. Il étudie la biologie, et

l'autre jour, dans le laboratoire le ressort d'un microtome se rompit et pour cette raison, les étudiants allemands s'étaient rassis. Ballin demanda :

« — Quelqu'un a-t-il une bande de caoutchouc?

« Personne n'en avait.

« — Ou un morceau de caoutchouc quelconque?

« Quelqu'un apporta un morceau de caoutchouc. Il en coupa un petit ruban, en confectionna un ressort temporaire et ils furent à même d'employer de nouveau l'instrument, cependant qu'on faisait la commande d'un autre ressort. Mais le jour suivant ce ressort n'était pas arrivé et le ruban se rompit. Que penses-tu que firent les Allemands? Ils s'assirent encore tandis que l'un d'eux téléphonait pour faire appeler Ballin. Ils le prennent, ainsi, pour une merveille. Je me demande si c'est la différence entre les Anglo-Saxons et les Germains : d'un côté l'initiative; de l'autre la patience; mais non, la chose ne peut pas être si simple. Le caractère d'une nation est trop complexe pour être enclos dans une phrase.

« Ici, j'ai pour compagnon d'études un jeune anglais, un neveu de Fourleigh, le fameux homme d'Etat. Il est venu dans cette ville pour y rester durant le semestre d'été et il vient ainsi chaque année depuis plusieurs années et passe ses vacances de cette façon. Il me dit dernièrement : « Mon cher, quand j'arrivai à Leipzig pour la première fois, je crus que je comprenais la vie allemande. Tout me semblait si facile en elle! La seconde fois, j'eus des doutes. La troisième, je fus convaincu de n'y rien comprendre du tout. Aujourd'hui je commence à apprendre; oui, je commence à saisir cette vie simple dans toute sa complexité. »

« J'étudie toujours la langue et la littérature allemandes et j'assiste à la représentation de nombreuses pièces de théâtre célèbres; mais ce sont surtout les sciences politiques et sociales que j'approfondis, et aussi cette nouvelle psychologie dont je t'ai parlé. Pour cette dernière affaire, je dois me rendre à la Faculté de Médecine, par autorisation spéciale. C'est le professeur de psychiâtrie qui tient la chaire et, naturellement, il le fait en se basant sur un point de vue tout médical; mais j'en tire tout de même ce que je désire... Sais-tu que j'ai l'idée que Roddy pourrait être guéri! Quelques-uns des cas décrits par le professeur sont très voisins du sien. Mais je dois apprendre un peu plus...

« Cependant, oh! combien tu me manques, ma chérie! Ce que j'étudie me semble si sec et sans vie! Il y a des moments où je peux à peine endurer notre séparation. Tu es mon rêve, mon idéal, et une fois entraîné dans ton charme, il est amer de se sentir banni si loin dans la solitude des foules étrangères. Car je suis seul, alors même que je ressens le plus la présence de ceux qui me tiennent compagnie.

« Il y a des heures où je pourrais sacrifier toute ambition, toute aspiration au feu de l'amour, où je pourrais lui abandonner, pour la consumer, ma vie en sacrifice sur l'autel de mon cœur, où je pourrais dépenser à t'aimer tout le trésor des ans. Mais, tu aimerais mieux me voir au sommet de mes aspirations, favoriser mes ambitions et puis sentir à tes pieds, comme des trophées, les unes et les autres par moi posées...

« Or, la connaissance augmente la capacité d'amour. Chaque vérité, toute expérience du beau

que nous enfouissons dans nos mémoires élargissent le cadre de notre sympathie, excitent notre imagination que nous réussissions ou non dans ce que nous désirons en les recherchant. Antoine et Cléopâtre surent mieux aimer que Darby et Joan, et toi, aussi, tu caresserais le serpent de Cléopâtre, je le sais, plutôt que d'appartenir à qui n'aurait pas ton âme.

« Maintenant, je voudrais pouvoir égaler toutes les amours contées et toutes les passions du passé, arracher le secret de la beauté des poèmes, des œuvres picturales, sculpturales et en orner l'amour que j'ai pour toi...

« Je ne suis qu'un simple étudiant, qui monte lentement les degrés de l'échelle des études, dont le sommet oscille au-dessus des nuages; et pourtant je sens que j'ai, que toi et moi — et toi plus que moi — nous avons assez en nous pour conquérir l'espace qui nous environne et ajouter aux trésors de beauté et de vérité du monde. C'est de cela que le monde a besoin comme nous avons besoin l'un de l'autre... »

Comme vous êtes beaux, rêves de jeunesse et d'amour, de renommée et d'accomplissement! Vous nous faites signe du seuil de l'adolescence, même quand nous passons dans les avenues ouatées de l'âge mûr, jusqu'au moment où nous entrons dans les corridors de cette prison qu'est la vieillesse vers la tombe et vers la mort! Heureux ceux qui vous saisissent quand il en est temps encore, par vos voiles flottants et qui vous gardent ainsi près d'eux, pendant une heure, en communion intime, jusqu'à métamorphoser votre image en un baiser, en une phrase, en une action!

Alors, pour eux, la vie vaut la peine d'être vécue

CHAPITRE XVI

LES PROGRÈS DU PÉLERIN

La vie à la Pension Fischer — je veux dire la vie en commun, à l'heure des repas — était cosmopolite et divertissante comme celle d'une université quelconque : un vaudeville et une réunion politique, mêlés, à part égale et servis « à la sauce piquante ».

La Directrice s'appelait Fraü Voland. C'était une typique maîtresse de maison — *Hausfrau* — qui cherchait à augmenter ses revenus en pourvoyant de saucisses à la poêle, de pommes de terre cuites à l'eau et autres mystères de la cuisine allemande ses pensionnaires, pour la plupart des étrangers fidèles au vœu qu'ils avaient fait de se sacrifier à la science. Le menu, il faut l'avouer, était intéressant, tout entier, à part le café matinal, qui aurait aussi bien fait de rejoindre à la cuisine, pour y disparaître complètement, les approvisionnements en poudre de figue qui s'y trouvaient.

Le chef de famille était employé à la poste et avait pour cela l'orgueil de cette classe d'employés; cet orgueil lui inspirait un certain mécontentement des efforts financiers de sa femme. Le mot

de « Voland » est un mot allemand, très ancien, employé pour désigner le démon, et, en vérité, le maître de la maison semblait héréditairement pareil, car, il aurait fait un excellent Méphisto, même sans fard. Son humeur sèche et sardonique était digne des yeux qu'il roulait dans tous les coins. Outre John, il y avait un jeune médecin américain, avec des sourcils en cloches de cathédrale et des mâchoires aussi rapides, quand il mangeait, que les ailes d'un moulin à eau; une dame allemande d'importance et de taille, qui avait été longtemps maîtresse en sa langue paternelle, dans un collège de femmes des Etats-Unis; une jeune Anglaise de quelque dix-huit printemps et probablement de deux fois autant d'hivers — elle était là pour tenir le piano, mais son professeur lui avait conseillé de jouer plutôt de la cornemuse — et un jeune Hongrois qui affectait d'étudier l'architecture, à la *Technische Hochschule*. Il y avait aussi deux commis allemands, mais ils ne comptaient que pour faire ombre et nombre.

Une certaine franc-maçonnerie est la caractéristique de la vie de pensionnat, spécialement quand elle s'occupe d'étrangers et cet assemblage hétérogène fut rapidement d'accord dans ses éléments. Des différences de nationalités et des contrastes de caractères suscitaient des sujets de conversation d'un intérêt continuel; et, dans le heurt des idées et des idéals, Frau Professorin Happe, du « Wayne College » de Tennessee, tenait la barre. Elle était allemande; néanmoins, son germanisme avait été profondément modifié par l'Amérique. Ses discours incisifs et décisifs dans leurs conclusions ne trouvaient de cesse qu'au moment où le médecin

lui découvrait le « *Handkäse* » sous les narines, ainsi qu'il le faisait avec une courtoisie exagérée. Frau Happe avait une particulière horreur de ces fromages et elle disait que cela datait d'un jour où elle en avait vu une grande quantité qu'on conduisait au marché. La spécialité du docteur était dans ces malices qui amusaient beaucoup les bourgeois allemands, offensaient l'Anglaise et étaient tolérées bénévolement par John et par le jeune Hongrois. Le Hongrois était noble et, avec calme, traitait les autres en déclassés.

— Avez-vous entendu le « Motet » aujourd'hui, Frau Professor, demanda Frau Voland, un samedi soir, au souper.

— Oh! oui, répondit Frau Happe. Je ne l'ai jamais manqué. Nulle part ailleurs dans le monde on ne peut entendre Bach, si bien rendu. Quels sopranos, ces enfants! Ils ont des voix d'anges, bien que je les soupçonne d'être de petits polissons une fois sortis du chœur. Aujourd'hui, ils ont chanté *La Passion*, le *Chemin de la Croix* et les *Remerciements à Dieu*. C'était divin.

Et elle commença à chanter doucement pour elle-même :

So gehst du nun, mein Jesu, hin,
Den Tod für mich zu leiden,
Für mich, der ich ein Sünder bin,
Der dich betrübt in Freuden.

Ces Motets étaient toujours joués à une heure et demie, les samedis, dans l'après-midi, à la « Thomaskirche », qui, apparemment, n'existait que pour cette audition et Frau Voland encouragea ses invités à aller écouter ces œuvres, car elle y trouvait son compte dans l'économie d'un repas. Il fallait choisir entre son déjeuner et la

musique et vous ne pouviez guère hésiter si vous aimiez la musique et que vous n'eussiez pas entendu, au moins une fois, le chœur de Saint-Thomas. Naturellement, il y avait toujours une collation après l'audition, au « Thüringer Hof », dans le Salzgässchen, juste derrière l'Eglise. On préparait un poulet à point et l'on buvait de la bière de Wurtzbourg, blonde ou brune, qui coûtait soixante-dix pfennigs le litre, avec trois pfennigs pour le garçon, qui représentaient le pourboire traditionnel. Ou, encore, vous pouviez descendre la rue jusqu'au restaurant grec « Anaynostopoulos », où vous aviez une salade de pommes de terre, avec des olives et une pinte de vin rosé d'un bouquet délicieux. La musique semblait s'associer intimement à la nourriture, dans l'esprit allemand.

— Peut-être n'avez-vous pas entendu chanter à la cathédrale de Saint-Paul? insinua Miss Kingston. Je ne veux pas dire l'Eglise Saint-Paul d'ici, mais l'Eglise de Saint-Paul, dans la petite ville appelée Londres.

— Oui, je l'ai fait et je ne pense pas qu'il y ait de comparaison. — Miss Kingston ne pensait pas autrement, à vrai dire, mais elle était trop patriote pour ne pas admettre l'importance de Londres et il s'ensuivit une discussion pleinement exploitée par les autres clients qui excitaient doucement les combattants en ranimant le débat au moment où, faute de nourriture, il menaçait de s'éteindre, par un « vous croyez? » insinué au bon moment ou par une question glissée en tapinois.

Dans une accalmie, les deux commis, un Saxon et un Prussien, se disputaient les mérites de leurs

« pays » respectifs. Le Prussien l'emportait apparemment, mais le Saxon cherchait à lui donner un coup de patte.

— Dans tous les cas, en Prusse, vous n'avez pas de montagnes.

Un long silence et puis :

— Non, mais si nous en avions, elles seraient plus grandes.

Il était curieux de remarquer l'hostilité, presque la haine, qui existait entre les Allemands du Nord et ceux du Sud. Dans un *a parte*, le Saxon montra à John une carte postale qui représentait un Saxon versant de la bière dans le gosier d'un Prussien, avec, en dessous, cette légende : « Un moyen de faire taire un Prussien. » Les hommes du Sud étaient certainement plus humains.

John fut surpris du petit nombre d'églises à Leipzig. Dans toutes ses investigations, il n'en découvrit que huit. Outre les deux mentionnées déjà, il y avait la Peterskirche, une énorme construction gothique moderne, assez lourde d'allure; puis la Nicolaïkirche, en bon style Renaissance, datant de 1525; Saint-Mathieu et Saint-Jean, églises et *praeterea nihil;* et la moderne église luthérienne en briques rouges, qui lui rappelait sa ville natale, si ce n'est qu'elle était placée au milieu d'un joli parc. Elle était très fréquentée. John supposa que les fidèles faisaient leur promenade matinale dans le Johannapark, et puis, se trouvant fatigués, allaient se reposer à l'église, s'engageant ainsi sans le vouloir dans les offices. Au moins leur apparence splénétique produisait-elle cette impression. Pour finir, il y avait la Paulinerkirche — et non la Paulskirche, comme l'avait dit Miss Kingston — la solitaire église ca-

tholique, qui semblait gardée par un prêtre misérable et quelques vieilles femmes de l'espèce, entourées de mâtins. La Saxe est protestante, mais ses rois appartiennent à Rome; aussi, John croyait-il qu'il devait exister au moins une église de ce genre dans la ville.

Il demanda un jour pourquoi il y en avait si peu de chaque sorte.

— La réponse est facile, dit M. Voland. C'est qu'elles sont remplacées par les librairies, très nombreuses dans notre ville puisqu'on en compte cinq cents avec une centaine d'éditeurs.

— Mon Dieu, chez nous, c'est en raison inverse, s'exclama John : cinq cents églises et — je ne pense pas que nous ayons huit libraires; — du moins n'en avons-nous pas autant qui soient dignes de ce nom. — Il pensait aux marchands de livres de classe destinés à l'Université, aux boutiques de ces grands stocks d'approvisionnement qui entassaient « les livres à la mode », aux magasins bourrés d'invendus provenant de Londres et enfin à la Maison d'édition Radley — oui, Radley, seule maison où l'on pût se procurer des œuvres littéraires. En réalité, il n'y avait qu'une librairie à Torham.

— Quelle merveilleuse ville ce doit être! Le siège véritable de la Chrétienté, si j'ose ainsi dire.

M. Voland émit un sourire qui voulait exprimer la tolérance heureuse, mais il ne réussit qu'à paraître plus démoniaque qu'à l'ordinaire.

— Oh! oui! dit John. Les visites à l'église sont notre principale diversion. On nous appelle la Cité aux Eglises et Torham la Bonne, bien que le reste

du Canada fasse des gorges chaudes de nos prétentions.

Il lui vint subitement que, grâce au mirage de la distance et de la réflexion, il pouvait, pour la première fois se faire une idée objective de sa ville natale. Il sentit que la bigoterie et l'hypocrisie en formaient les caractères principaux. Il se trouvait ici dans une ville allemande, de même importance à peu près, avec à peine une demi-douzaine de lieux de culte, et celle-ci paraissait plus avancée; elle était ordonnée et obéissante aux lois, propre et saine; le monde y était bon et courtois; on n'y mentionnait aucun crime, aucune rapine; elle était charitable aux malheureux, et cette charité semblait même superflue; et les plus gros ennuis du peuple consistaient dans l'appréciation du prix de la bière et du poids des contributions devenues plus onéreuses par suite de l'effrayant contingent des militaires. Là encore, on pouvait s'approvisionner le dimanche jusqu'à dix heures du matin, et il n'y avait pas de Société du jour du Seigneur qui pût empêcher cela; de plus, cette ordonnance ne semblait pas corrompre la morale des habitants. Il était vrai également que les cafés-jardins étaient bondés l'après-midi, mais ici, c'était la vie de famille qui s' « affichait »; on n'y était point avare de bonne musique; beaucoup de personnes ne buvaient que du café ou de l'eau minérale, et certainement on n'y rencontrait point d'ivrognes. En fait, durant le temps que John resta en Allemagne, il ne vit que quatre hommes ivres — et jamais une femme.

Mais, avec le temps, il commença à remarquer d'autres choses. La politesse qu'on montrait semblait plutôt issue de la tradition que du cœur;

elle était plus évidente parmi les hommes qu'entre les deux sexes; la vie de famille était plutôt un rapprochement d'entités physiques qu'une communauté d'intérêts. Dans les rues, des subalternes portant le corset et des uniformes fastueux poussaient les femmes jusqu'à la bordure du trottoir et souvent dans le ruisseau. Liée à la domination militaire se trouvait la gouverne de la bureaucratie; tous les détails intimes de la vie étaient réglés. On ne permettait pas de porter des colis ou des vêtements qui pussent gêner les autres; il était défendu de jeter de votre fenêtre « un tire-bottes à un matou rôdeur ». Tant de choses étaient *bei Strafe verboten*. L'opinion était libre, oui, mais pas de se traduire en action. Sur toute chose et sur toutes les âmes pesait une terrible répression, maintenue par l'armée et la classe officielle; et, en bas, grouillait l'esprit d'un peuple primitif. John se demandait ce qu'il adviendrait si celui-ci prenait le dessus.

Il commençait à voir que le cerveau national appartenait à la seule classe professorale, à laquelle incombait aussi le développement de la science. Cette classe n'avait rien à dire dans le gouvernement du pays. On lui permettait de se dévouer à la recherche des vérités scientifiques, aux conférences, aux livres à écrire; elle habitait ses laboratoires, ses cabinets de travail, les salles de l'université. L'Allemagne politique, si elle existait, restait à l'arrière-plan.

Même les méthodes des professeurs attiraient la critique de John; non pas leur logique foncière, qu'on ne pouvait nier, mais une curieuse négligence des prémisses qui se trouvaient en conflit avec les résultats. Voilà la vérité : le faux senti-

ment annulait la logique dans l'esprit allemand. Mais tout cela n'importait pas. Il voulait les imiter dans leur exactitude, en laissant hors de compte le sentiment. Si l'Allemagne poussait trop loin sa passion pour l'organisation, jusqu'à supprimer l'initiative, il était également possible que le monde anglo-saxon n'allât pas assez loin : on laissait peut-être trop de champ libre à l'individu, qui devenait par la suite insouciant. Cette expérience, en Allemagne, serait pour John un correctif.

La conversation, à table, était tombée sur l'Eglise américaine et la Chapelle anglaise de Leipzig. Ces deux églises suffisaient à annuler toutes les traces de religion qu'un étudiant anglo-saxon pouvait encore avoir en lui.

« L'Eglise américaine », comme on l'appelait, occupait une salle dans un immense édifice, moitié bureaux, moitié appartements; elle était contiguë à l'Augustusplatz, dans la Peterssträsse. Le service était fait, à heure convenable, vers la fin de l'après-midi par des pasteurs des soixante-douze croyances en guerre les unes avec les autres, officiant au hasard de leurs voyages : Frères anabaptistes, presbytériens, unitaires, scientistes chrétiens, toutes les ombres possédant une foi personnelle ou des vues administratives. « L'Eglise américaine » ne pouvait tenir si elle n'était éclectique.

— Venez plutôt nous voir demain, Ceceroys, lui avait dit, un jour, le docteur Warner. Nous avons une attraction de premier ordre. Un prêtre bouddhiste, je crois. On le connaît sous le nom de l'Enfant Jaune.

— Et le théâtre? demanda Miss Kingston.

On rit.

Le service était spécialement disposé pour cette éventualité. Dès qu'il était terminé, des pieds énervés se mettaient à marquer le pas; on se ruait sur les chapeaux et les manteaux; puis une poussée, à travers le square, transportait les amateurs au « Neues Theater » où l'opéra commençait à six heures avec un entr'acte d'une heure pour souper. L'*Illustrierte Gurke* et la salade russe, arrosés de rasades copieuses de Lôwenbrau, faisaient passer le fastidieux souvenir de l'église et mettait chacun en forme pour l'audition du « Crépuscule des Dieux » ou de « Tristan et Iseult ».

— Oh ! Vous n'avez rien à dire, dit Warner. Vous n'avez pas plus de douze dévôts à votre temple et, en hiver, vos curés se changent en chauffage central et s'aident de nombreuses chandelles.

John avait — religieusement si j'ose dire — assisté par motif patriotique à ces séances, jusqu'au jour où il avait vu une gouvernante anglaise dévorer des cacahuètes entre les réponses; ce fut la raison pour laquelle il n'y retourna pas. Le vicaire protestant était un veuf avec des cheveux roux de feu; il possédait en outre huit enfants et la façon dont il se démenait pour subvenir à leurs besoins aurait été extraordinaire si la chose n'était pas on ne peut plus naturelle. Il vivait au dernier étage d'une maison de la Georgenstrasse. Juste au-dessous de lui résidait une vieille fille qui voulait paraître d'un âge tendre, bien que sa physionomie ne s'en portât pas garante. Elle avait des vues sur cet homme veuf, que n'avait pas refroidi le nombre de ses enfants. Le vicaire était particulièrement enchanté d'exhiber, pour ceux qui lui rendaient visite, les connaissances religieuses de ses rejetons, et un jour,

en présence d'un sixième de ses ouailles, il mit le plus jeune de ses fils à l'épreuve en lui soumettant des théorèmes de catéchisme et lui demanda, en fixant le plafond :

— Qui vit là?

— Dieu, répondit l'innocent.

— Et là, dit-il, en pointant son index vers l'étage inférieur, qui vit là?

— Mlle Jones.

Dans le mystère de cette réponse, cet incident inoffensif fut le point de départ d'un scandale et le veuf disparut, laissant sa place à un ascète amaigri qui réduisit la congrégation au nombre de huit.

* * *

John n'alla pas, l'après-midi suivant, entendre ou voir l'Enfant Jaune. Au lieu de se rendre à l'invitation, il se trouva pris par l'heure au Palmengarten où il écouta les merveilles d'harmonie des trompettes militaires d'un régiment mecklembourgeois de passage. Il fit une copieuse étude de ces faces réjouies, de ces enfants jouant auprès des chaises de leurs parents, de ces couples de fiancés profondément enfouis dans une conversation des yeux et des lèvres.

— Evidemment, se disait-il à lui-même en méditant, les églises ne sont pas absolument nécessaire à la bonté du cœur.

Et plus il songeait à la question, plus il ressentait violemment le contraste existant entre Torham et Leipzig. Il se remémorait les procès d'hérésie si fréquents, les mesquines persécutions pour infraction à l'édit relatif au jour du Sei-

gneur, à l'insuccès de Roberts dans sa candidature à la présidence de l'Université, à cause de ses opinions, à l'ostracisme social auquel étaient voués certains novateurs de génie qu'on gratifiait du terme « d'infidèles » en les repoussant avec horreur.

— Voyons! s'exclama-t-il dans un désir soudain de se rendre compte de la vérité. Voyons, nous ne sommes pas civilisés. Au lieu d'adorer des idoles, nous adorons des livres... et le jour du Seigneur. C'est de la bibliolâtrie... Et je crois que si une secte quelconque parmi celles qui nous entourent était assez forte pour saisir le pouvoir, nous pourrions fort bien avoir une nouvelle inquisition. C'est la compétition des croyances qui nous sauve.

Et que dire du Christianisme? Certainement l'antique mélange de morale et de superstition que nous a enseigné le clergé dans ses églises, à travers un jargon éloigné de l'action, n'était pas le Christianisme. Mais cette religion du Christ lui-même? Aussi près que nous puissions nous approcher de sa forme originelle, dépouillée de toute addition inventive ultérieure, elle a comporté un grand nombre d'idéals splendides et constitue, à bien des égards, une avance notable sur l'esprit de l'ancien monde, bien que plusieurs de ces idéals aient été empruntés au judaïsme, au bouddhisme et à d'autres religions antérieures. Mais, mélangés à ces idéals, les rendant souvent plus obscurs, se trouvaient des dogmes qu'aucun homme pensant, certainement aucun homme bien-pensant n'aurait pu accepter; et, parmi ces dogmes, il s'en trouve qui sont considérés comme les bases fondamentales du Christianisme.

Les idées centrales de péché et de repentir semblaient à John essentiellement immorales. Il admettait le bien et le mal, mais le péché — le crime d'une créature finie contre un créateur infini et parfait — était illogique. Comment Dieu pouvait-il être ému de cette imperfection?

S'il l'était, sa perfection serait diminuée, il ne serait plus parfait. Puis, il pensait au rigide déterminisme de l'Univers, à ces boulons de rivetage que sont la cause et l'effet. Nous étions responsables, certainement, vis-à-vis de la Société, de notre bonté ou de notre méchanceté, d'être, à tout prendre, acceptables ou indésirables relativement à cette résultante des diverses chances que nous courons, par lesquelles nous sortons de l'ombre; mais, quant à notre responsabilité, vis-à-vis d'un Dieu qui nous a faits ce que nous sommes, et rivés à la prison de notre entourage, ne laissant que des chaînes à notre liberté, dans cette étroite représentation qu'il nous a donnée de l'espace, dans ses trois dimensions, cette taie membraneuse de la température, de l'air et du temps. Allons donc! L'idée de péché et de repentir était absurde et blasphématoire. Quelle brutalité que celle tendant à bourrer l'esprit d'enfants innocents du crime fantastique et monstrueux des péchés! Le mot n'a aucun sens profond, quand il est vu à travers la lumière dénuée de chaleur de la raison. Il se rappela les vers du poète :

O toi qui semas de pièges et d'embûches
Le chemin où je devais passer,
Tu n'embarrasseras point mes pieds dans la trappe,
Dans la trappe du Mal Prédestiné,
Pour incriminer ensuite ma chute.

Puis, l'expiation. Si l'un d'entre nous avait pu pécher, serait-il juste qu'un autre en souffrît, alors même que celui-ci fût un dieu. Et se trouvant être un dieu, combien légère cette transitoire souffrance à laquelle il serait sujet, si vraiment il pouvait souffrir, étant parfait!

Le processus du salut! Il ne ressemblait à rien, ainsi que le dit Macauley, plus qu'à une décharge forgée et endossée sur une obligation forgée elle aussi.

La Révélation! S'il y en avait jamais eu une, elle aurait été infailliblement claire! Et pouvait-elle avoir été apportée — après un séjour de l'homme sur la terre équivalant au quart d'un million d'années — à quelques-uns seulement? Que dire des millions d'autres âmes humaines qui n'ont jamais entendu cette révélation, avant elle ou depuis? La Justice de Dieu ne saurait être inférieure à celle de l'homme.

— Que pensez-vous de la religion, Tiktin? demanda-t-il à l'étudiant hongrois qui s'était dirigé vers sa table pour lui tenir compagnie.

— La religion, dit le Hongrois, la religion est faite pour les paysans.

— Mon Dieu, je pensais que vous étiez tous de bons catholiques en Hongrie, s'exclama John!

— Nous sommes catholiques, mais non de bons catholiques, dit Tiktin. Nous aimons la musique, les rites sensuels; et, par-dessus tout, nous nous accordons sur le point du bon exemple à donner. Si nous supprimions la religion du peuple sans lui donner un remplaçant, la nature sauvage du Hun réapparaîtrait, déchaînée, et tout l'ordre existant dans la monarchie serait balayée. Les

bonnes choses disparaissent déjà assez vite et l'Eglise avec elles.

Oui, c'était vrai. Le Christianisme était en décadence ici, en Europe. La forme, le revêtement pelliculaire, seulement, persistaient encore. Le monde allait toujours dans les églises comme les anciens Romains au Portique des Douze Dieux pour se trouver du côté sûr ou pour tenir la populace en échec.

John, d'un coup, eut la vision de l'ensemble, qui avait été édifiée sur l'imagination enfantine d'un peuple enfantin : Dieu le Père, Dieu la Mère, Dieu le Fils, tels sont les dieux dans l'imagination des peuples enfantins.

Mais cela ne serait-il pas le mécanisme véritable par lequel la Déité s'est graduellement révélée à nous? Et n'y avait-il pas une révélation dans les lois de la nature? La science elle-même fut une révélation, avec son splendide idéal de vérité. Il en revint à la conception de l'évolution en tant que pensée de Dieu. S'il en était ainsi, certes, l'esprit qui a conçu une idée aussi étonnante devrait être noble — juste — et il avait prévu l'immortalité pour satisfaire à notre désir d'immortalité. Celui-là était un Dieu, digne d'être aimé et adoré; il n'était pas l'anthropomorphique représentation d'un Juif chef de clan, ni encore un Absolu indifférent, la conclusion froide d'un processus de logique.



John écrivait tout cela à Monica entre les strophes d'amour et elle faisait un parallèle entre ces pensées et les façons de voir traditionnelles de ceux qui l'entouraient; et, avec leur conduite aussi :

c'était l'hypocrisie qui s'en allait à l'église le dimanche, en redingote, en chapeau haut de forme, ou en robe de soie et en chapeau à plumes, et adorait le Dieu Argent le reste de la semaine — en y ajoutant le péché, comme relevant! Le Christianisme d'extérieur avait des tentacules tenaces au Canada; il allait bien avec l'hypocrisie du caractère anglo-saxon. « L'homme doux héritera de la terre. — Vous êtes le sel de la terre? » La fusion de ces phrases avait produit le type d'hommes qui engloutit pêle-mêle dans son esprit une croyance imposée et refuse ensuite à agir selon les principes y contenus, si ce n'est pour persécuter ceux qui, honnêtement, ne peuvent pas y croire et sont assez honnêtes pour le dire.

Monica lut dans les journaux de Torham que des épiciers et des restaurateurs avaient été punis pour avoir vendu des vivres ou du tabac le dimanche; elle lut les panégyriques enflammés des capitalistes qui avaient usé leur vie à acquérir une fortune en repêchant des hommes bons à croquer, — en vrais croquants, — et, comme expiation de leurs méfaits, s'étaient condamnés à abandonner quelques milliers de dollars pour des œuvres de « charité »; elle lut les revendications de quelques âmes pures de travailleurs martyrs, adressées à la richesse produite par les cerveaux des autres; elle lut combien de centaines de milliers de dollars avaient été alloués pour créer des clubs pour de jeunes chrétiens, combien de millions avaient été extorqués par la peur superstitieuse ou le désir d'imposer une croyance extérieure aux « païens », — et elle souffrait dans son cœur : elle désespérait d'accomplir quoi que ce fût dans cet air vicié. Assises dans le paysage sou-

riant, les villas affreuses et les cités semblaient comme des poussées de cancers étouffant la vie humaine de la contrée.

Mais de tels états étaient transitoires. La plupart du temps, la note optimiste de John allait toucher une fibre communiante de l'être de Monica.

« Mon bien-aimé, écrivait-elle, que ne ferons-nous pas, une fois réunis. Posséder la gloire fut d'abord ma plus haute ambition, aujourd'hui, c'est posséder ton âme. Et cependant, je sais que je ne peux encore croire entièrement à ce trésor aujourd'hui et même plus tard, sans une œuvre digne de toi. De cette manière, je m'exciterai à faire des progrès, à assimiler toujours plus de vérité et de beauté et à faire de cette vérité et de cette beauté des servantes de mon amour, oui, et à les exprimer pour ton bonheur, et pour te rendre fier de moi. T'a-t-il jamais semblé, chéri, que la vie pût être un art, que le développement d'une belle personnalité pût inspirer et commander à ceux qui l'entourent et les aider à hisser le drapeau de l'idéal, que ce développement peut devenir ainsi un objet aussi désirable que les sommets de la littérature et de la musique?

« Qui sait jusqu'où une influence pareille peut lancer ses vibrations, dans l'enceinte du monde?

« Et il y a tant à faire pour ce pauvre pays, plongé dans le matérialisme et le faux éclat de l'or, embourbé dans les préjugés de basse tradition, sereinement satisfait par sa propre ignorance et sa propre vanité!

« Cependant l'étincelle vitale de l'idéal existe, et ne nous appartiendra-t-il pas de la souffler jusqu'à ce qu'elle devienne une flamme qui consum-

mera toutes les impuretés; de saisir les moyens d'arriver à un meilleur état, basé sur le fondement indiscutable du labeur sérieux forgé dans nos cerveaux clairs et sur le désir du Bien pour lui-même, non par crainte d'un châtiment ou sur la commande d'une croyance malsaine?...

« Je serai brave, mais il est très difficile d'être brave sans toi. Jusqu'à ce que tu m'aies quittée, je n'ai jamais vraiment su combien de moi-même t'appartenait, mais aujourd'hui je comprends que la meilleure part de mon âme est tienne et mon cœur m'a quitté pour habiter en toi depuis longtemps, bien longtemps. Si tu es mien pour construire ou détruire, je suis également à toi pour les mêmes raisons. Et nous bâtirons nos vies, et nous ne les gâcherons pas, et je t'aiderai de la puissance de mon amour et nous en serons tous les deux soutenus. Nous ne serons point aigris et désappointés avec l'âge, mais nous vivrons plus tard des souvenirs de nos bonheurs passés. »

C'est ainsi que les jeunes amoureux soutenaient mutuellement leurs cœurs dans ce conflit avec la vie.

De longues lieues les séparaient, sans pouvoir affaiblir les liens invisibles qui les unissaient, subtils comme la soie et loyaux comme l'acier, et en faisant des captifs volontaires. Ils n'avaient peut-être pas de mérite à ne pas se laisser distraire par d'autres affinités; dès le début, leur amour les avait absorbés parce qu'ils étaient droits, parce qu'ils étaient restés seuls sur les plus hautes cimes de l'esprit et parce qu'ils avaient trouvé, chacun dans l'autre, une fois pour toutes, une douceur mutuelle, — sur cette terre, peu connue.

⁂

Soutenu par la pensée que chaque jour le rapprochait de Monica, John redoubla d'efforts à l'étude. Graduellement il ajouta aux faits les principes qui lui manquaient; graduellement il acquit des vues d'ensemble sur la littérature dans son évolution vivante; peu à peu, il se créa un bagage important dans le large mouvement des idées politiques. Ces deux mondes, le politique et le littéraire se disputèrent en lui la première place et devaient d'ailleurs se la disputer toute sa vie.

Comme il avait déjà reconnu l'absolue liberté d'opinion générale en Allemagne, il commençait maintenant à s'apercevoir du manque de liberté politique, qui était tout aussi réel qu'au Canada bien qu'on étouffât cette liberté d'une manière différente.

En premier lieu, il y avait les grands fétiches nationaux, l'empereur et l'armée. Devant ceux-là, tous devaient s'incliner, comme on ne le faisait devant aucune croyance ni aucun dieu. Il ne fallait pas critiquer le Kaiser, publiquement, du moins; c'était considéré comme une trahison. Il était une convention politique, comme l'est en Amérique l'adoration du drapeau américain. Personnellement, l'Allemand pouvait détester le chef de l'Etat, mais celui-ci restait un symbole, il était là pour l'Allemagne et devenait de ce fait sacré. Un révolté, un jour, s'écria dans un restaurant : « L'Empereur est un idiot. » Il fut arrêté immédiatement. « Mais je parlais de l'Empereur d'Autriche ». dit-il. — « Ça ne va pas », dit l'agent de police. « Tout le monde sait lequel des deux empereurs est un idiot. Suivez-moi. »

L'Armée était un symbole d'un autre genre. Entourée — n'est-il pas vrai? — d'ennemis de toutes parts, l'Allemagne regardait son armée

comme un bouclier de protection efficace et naturel. C'était son honneur, et, contester son droit dans ce cas, c'était purement et simplement refuser à une fille de joie son droit à l'impudeur, ou encore trahir le mot d'ordre donné à une garde. Et, un peu plus bas seulement, dans la hiérarchie du fétichisme, se trouvait cette autre armée, celle des fonctionnaires, qui décidait de chaque détail de la vie et qui étranglait l'initiative.

Il était vrai que l'apparence de la liberté politique existât : l'ombre, mais pas la substance. Il y avait maintenant, pour le Reichstag, au moins le suffrage universel. L'opinion publique était apparemment libre pour se grouper en des partis aussi nombreux que ses nuances; libre de s'élever contre les impôts, les projets de loi, les individus; libre aussi de nommer ses représentants dans les conseils de la nation. Les élections paraissaient avoir un sens. Le peuple n'était pas indifférent et il était rarement possible pour un clan secret de choisir un candidat et de le lancer au cœur du Parlement comme nommé par le peuple. Mais, une fois arrivé, l'élu du peuple se trouvait être membre d'une société de discussions ou de conférences. Le Reichstag avait beau se tordre dans ses délibérations, s'il ne votait pas comme dictait le Chancellier, on le disciplinait et même on le dissolvait. Et le Chancelier, bien qu'il représentât à la surface le Kaiser, obéissait réellement à la haute et toute puissante clique militaire, dans les mains de laquelle gisait le destin de l'Allemagne.

Au Canada, c'était différent. L'un des deux partis avait tout. Bien que les deux se balançassent de façon presque égale, l'argent et l'influence avaient vite raison des corruptibles et décidaient

de la majorité d'une façon ou d'une autre, pour l'élection du candidat de la camarilla centrale; en retour, ce candidat se consolidait auprès des électeurs en distribuant des patronages et tout ce qu'un Gouvernement est en mesure de donner administrativement ou commercialement.

John, il faut le dire, ne saisissait encore qu'imparfaitement tout cela, mais il apprenait; il apprenait rapidement en étudiant comparativement le système politique allemand en action, tandis qu'il acquérait la théorie de ce système en assistant au cours des professeurs aux longues barbes, qui appuyaient leurs faits de preuves et le conduisaient à l'intelligence des principes qu'ils émettaient avec une clarté de pensée qui rappelait le cristal.

En plus de cela, ces hommes étaient très humains. Ils avaient leurs manies et leurs préjugés sans aller jusqu'à en obscurcir les esprits de leurs auditeurs en diminuant leur capacité de pensée. Il y avait un professeur qu'on n'avait jamais vu rire, et — le fait est historique — il n'avait souri qu'une fois. C'était après une absence de six semaines, lorsqu'à son retour, pour reprendre ses cours, il avait confessé qu'il avait été malade de la coqueluche. Un autre caressait une moitié de sa longue barbe grise pendant la première demi-heure de ses cours et l'autre moitié durant la seconde demi-heure. La classe était suspendue, en ravissement, aux moindres mots qui sortaient de sa bouche, et modifiait son attention avec un soupir quand l'autre moitié de la barbe entrait en action. Le seul cas d'injustice dont John eût entendu parler fut l'insuccès dans son examen *rigorosum* d'un Américain parce qu'il avait oublié d'enlever ses caoutchoucs en rendant visite au professeur d'ar

chéologie. On pouvait, à ses cours, rencontrer Thiersch, qui avait trouvé le moyen de faire la greffe de la peau et dédaignait de parler de quoi que ce fût qui ne se rapportât à ce sujet. On lui souhaitait la bienvenue à son anniversaire. Après quelques mots de remerciement, il commençait : « Aujourd'hui, Messieurs, la méthode la plus connue de greffe humaine... » Une histoire qui courait sur Ostwald, le grand chimiste, fit une profonde impression sur John. Un étudiant japonais avait demandé à Ostwald s'il pouvait discerner, parmi ses disciples, ceux qui, plus tard, seraient remarquables. « Presque infailliblement, fut la réponse. Ce sont ceux qui ne sont pas satisfaits de l'instruction qui leur a été donnée. » Là était l'espoir de John, par conséquent. Lui aussi était mécontent.

L'énergie de l'esprit germanique l'attirait de plus en plus, ainsi que sa profondeur, son ambition politique, scientifique ou sociale, au choix. Il faisait sa province de tous les départements de la vie humaine. Si de temps à autre, on pouvait découvrir en cet esprit les ombres des croyances féodales, c'est parce que les lumières des chercheurs ne s'étaient pas tournées vers elles. C'est ainsi que l'influence de Luther, attardée, barrait l'avènement féminin, mais ce mouvement féminin devait accomplir des bonds gigantesques dans les dix années suivantes, ici comme ailleurs.

Des améliorations sous forme de confort et d'amélioration des intérieurs, étaient encore éloignées de la perfection.

John tomba malade d'une attaque d'influenza et, parmi les mesures prises pour y remédier, son médecin lui prescrivit des bains chauds. En ce

moment-là, des bains assez grands pour que le corps humain pût y entrer tout entier étaient rares à Leipzig. Les bains publics existaient seuls en l'occurence à part les appareils de deux ou trois hôtels et de quelques villas; quant au reste, si vous éprouviez le besoin de vous baigner, il fallait employer une bassine en fer-blanc pareille à celles qui ne sont pas inconnues en Angleterre et sur lesquelles les Anglais s'escriment en risquant d'éclabousser, lorsqu'ils s'enfoncent dans leur bain, l'espace qui les entoure par une aspersion des trois quarts de l'entier qui les compose... John eut des doutes sur ces bains de Leipzig.

— Oh! c'est assez facile, dit le praticien. On vous apporte le bain de l'*Anstalt*.

Et c'était bien ça. Ce jour fut un grand jour dans les annales de John, un jour qu'il dut marquer d'une pierre blanche. A neuf heures du matin, précisément, une énorme voiture, tirée par une paire de chevaux de trait, s'arrêta devant son logement, escortée par trois hommes. Ces hommes désattelèrent les chevaux, les attachèrent en arrière de la voiture et ajustèrent leurs sacs d'avoine aux bouches de ceux-ci. On fit un feu de charbon de bois sous le grand réservoir et le tub, un tub de taille, fut tiré de l'endroit où il était perché et porté jusqu'à la chambre de John. Alors, un énorme tuyau de toile fut mis en œuvre, et les hommes s'assirent pour fumer en attendant que le feu eût pris. Il y avait une foule autour et les enfants jouaient à la marelle par-dessus le tuyau. Le lit de John fut tiré tout près du rideau et l'amusement qu'il en tira ne contribua pas peu à son rétablissement. Bientôt, toutes les mains se mirent à manœuvrer la pompe et le bain fut prêt.

On prit alors la température avec un énorme thermomètre en bois, de la grandeur d'un cylindre à pâtissier. Le rite d'usage une fois sauvegardé, l'eau fut enlevée dans des seaux, et les hommes s'en furent. Prix : deux marks, plus le pourboire.

L'Allemagne avait encore ses poêles de porcelaine et les escaliers y étaient construits pour qu'on pût monter. Le palais de l'Empereur lui-même, à Berlin, n'avait qu'une bouche de chaleur à dégagement et un ascenseur primitifs; mais, le levain intellectuel était effrayant. Nous nous étonnons et nous nous réjouissons des progrès faits par le Japon. L'avance de la Germanie une et indivisible depuis la guerre Franco-Prussienne n'était pas moins merveilleuse. Mais cet avancement, comme au Japon, n'a été que dans les choses matérielles, — et dans l'organisation, sous l'égide d'un despotisme de fer. L'émotivité allemande est même moins entraînée que la nôtre — elle n'est que réprimée. Il n'y a rien du caractère rude et fort des anciens Romains, rien de l'esthétique de la Grèce antique, rien de l'esprit sportif et de cette habitude à ne prêter qu'aux riches qui appartienne si particulièrement aux Anglais d'aujourd'hui. Et, comme suite de leurs accomplissements, les Allemands ont développé une énorme arrogance et une stupidité formidable qui ne leur permettent pas d'apprécier les idéals et les accomplissements des autres nations.

Un dimanche, dans l'après-midi, John alla prendre le thé chez le Consul britannique. C'était une réunion mélangée : des Anglais, des Allemands, des Américains et quelques Australiens et Canadiens. Un professeur allemand s'imposait, au

milieu, et faisait un cours sur les beautés de la langue allemande.

— Il y a des mots en allemand, s'écria-t-il, qui n'ont pas d'équivalents dans les autres langues. — Et il s'étendit dans les fines nuances de *Stimmung*, de *Gemuetlichkeit*, et de *Uebertragung*.

Le Consul, un tout petit bonhomme avec des sourcils menaçants qui cachaient des yeux diplomatiques, lui donna raison. — Mais, ajouta-t-il, il existe, en anglais, aussi des expressions qui manquent en allemand. Par exemple, le mot *gentleman*.

A la surprise de John, l'Allemand l'admit et ne s'aperçut pas de l'insulte.

CHAPITRE XVII

MONICA ET LA MUSIQUE

Monica était venue à Torham pour y parfaire ses études de musique et, même, pour y acquérir un talent personnel. Sa mère et elle s'étaient terrées dans un petit appartement de la Clondel Road, non loin de l'Institut de Musique, qui était le point d'attaque immédiat. Elle entra à l'Université comme un étudiant de passage et, libre des restrictions d'un cours à suivre et de la brutalité des examens, elle se donna l'emploi du temps qui convenait à son but et fit la combinaison d'un choix d'études qui amusait le *Registrar* sans attirer l'attention auguste des professeurs qui ne considéraient comme dignes de remarque que les étudiants coulés dans leurs moulles.

Mme Brideway était enchantée de renouer ses premières relations à Torham, avec les Martin, les Ambleside et d'autres de la coterie à la mode et, pour finir, en lui donnant la préférence, avec le docteur Pattem. Elle eut la témérité de se présenter à Mme Ceceroys, mais cette dame la reçut froidement et sans la présence de la femme du recteur, elle l'aurait probablement jetée à la porte. Telle quelle, une démonstration aussi formelle d'intolérance n'était pas à sa place...

Mme Brideway ne tirait que peu de consolations à ses ennuis des réponses vagues et inapaisantes que faisait Mme Ceceroys aux questions aimables qui lui étaient posées. Rhoderic villégiaturait dans l'Ouest, qui était assez éloigné et assez vaste pour l'y perdre. Oui, il aimait ce voyage. Oui, John se plaisait beaucoup en Allemagne. Mme Brideway ne jugea pas nécessaire d'avouer qu'elle possédait les dernières nouvelles par Monica. Tandis qu'elle buvait son thé, le regard aigu de Mme Ceceroys disait aussi pleinement que les mots auraient pu l'exprimer :

— Je voudrais que ce thé vous empoisonnât.

Mais cette répulsion, néanmoins, n'était pas suffisante pour diminuer la volonté de la veuve joyeuse, qui se mit à faire un remue-ménage dans l'élégant appartement qu'elle avait acquis, l'ornant de chaises dorées, de fleurs artificielles, dans des vases de Teeton, de nappes frangées à la mode, qui respiraient un air de l'art du Continent et un air de « rococo », selon l'expression employée par son amie, Mme Rattray. Quand tout fut prêt, elle donna un thé musical et « lança » sa fille. Combien appropriée est la métaphore! Les unes après les autres, les jeunes filles glissaient des chantiers de leurs habitations dans la mer de la vie, prenant l'eau avec bravoure, pourtant tout d'abord un peu timides, avant de rencontrer les périls de la navigation, tous les orages de l'envie et de la médisance, les houles des commérages qui menacent d'engloutir, pour échouer à la fin sur des écueils imprévus de maladies et d'accidents ou peut-être — combien bizarre est le hasard! — pour trouver malgré tout dans le port du mariage un abri contre les courants et les tempêtes de l'âge.

Il est certain que la fonction avait peu d'importance pour Monica, trop prise d'autre part pour se donner au monde : c'était une concession qu'elle faisait à sa mère, en retour de celle que sa mère faisait en faveur de ses plans.

Pour donner plus de valeur à la question musicale, Mme Brideway invita plusieurs maîtres de l'Institut de Musique, qui payèrent le thé qu'ils burent en jouant la plupart à l'intention de Monica; celle-ci en fut écœurée; pourtant il faut avouer que ces musiciens ne firent pas d'objections en l'occurrence au bien que les journaux rapportèrent d'eux.

Mais son dégoût augmenta quand il devint clair que la musique était considérée par la plupart de ceux qui se trouvaient là comme un accessoire de la conversation.

— Venez, miss Brideway, dit à Monica un jeune homme et causons, puisque chacun le fait.

— Il est en effet difficile de donner ici sa part à la musique, répondit Monica.

Et quand Yves Kempis, professeur de piano, eut fini de jouer une des brillantes valses de Brahms, Opus 39, un tonnerre d'applaudissements éclata de la part de ceux qui n'avaient rien entendu de ce qu'il venait de jouer.

Monica fixa, autour d'elle, les invitées de sa mère, pour la plupart des femmes et des filles de commerçants heureux, d'hommes de loi, de chirurgiens. Toutes faisaient partie du cercle ésotérique. Les dames les plus âgées avaient glissé délicatement des sièges de leurs automobiles et étaient maintenant mollement étendues sur des sofas ou des chaises, pour reprendre haleine après cette fatigue. Elles étaient épaisses et obèses, avec des

figures rouge-brique, ou couleur de pâte et crevassées de rides profondes, celles-ci ayant été soigneusement remplies de crèmes et de poudres. On eût dit d'une volée de servantes, retirées du service, qui brusquement eussent accédé à la richesse pour s'y cramponner. Elles étaient certainement suralimentées et plusieurs d'entre elles avaient l'obésité qui provient du manque d'oxydation des cellules. Elles avaient besoin d'exercice et d'une cure glandulaire, si toutefois il n'était pas trop tard. De temps à autre, une jeune femme fatiguée, faible d'avoir dansé toute la nuit, gardait encore un semblant de jeunesse et parlait languissamment à un employé de banque au visage frais.

La conversation roulait surtout sur des lieux communs variés : le temps, les fonctions, les vêtements, les domestiques, le registre civil des naissances, des mariages et même des morts, bien que ce dernier sujet fût banni dès qu'il avait dressé son épouvantail. Autant que possible, tout s'exprimait en termes d'argent et en superlatifs. La conversation était saccadée et décousue; ces gens semblaient souffrir d'une sorte de rhumatisme de la parole; point de ces délicates fleurs de pensées en manière d'excuse, point d'à-propos dans le choix accidentel du mot ou de l'intonation exacte au moment d'une séparation momentanée, point de tout ce qui, dans les salons d'un monde, hélas! lointain, pouvait entretenir l'amitié. Vous pouviez avoir à dire quelque chose d'intéressant à un partenaire sympathique : alors, brusquement, une dame « fashionable » entrait d'autorité en conversation, en coup de vent et tournant le dos à l'un ou à l'autre des invités faisait de vous sa peu volontaire victime.

Monica resta exposée à cette société, comme les héros de la mythologie ou des légendes restaient exposés sur la montagne ou au désert; elle avait un sens curieux de la distance à tenir, du détachement à observer vis-à-vis de ces êtres, comme si elle avait appartenu elle-même à une race différente. Ne pourrait-on dire, cependant, qu'il existait une petite minorité pensante de la race humaine, disons cinq ou dix personnes sur cent, qui était vraiment très avancée, dans son évolution, sur les autres, à peu près comme les sauvages les plus frustes sont supérieurs au singe anthropoïde! De ces gens qui l'entouraient, les hommes suivaient les cours de l'Ecole anglicane et puis embrassaient une carrière lucrative, les jeunes filles allaient chez Miss Chopp, ou une autre, et puis, après une couple d'années de danse, pénétraient dans le hall du mariage. C'était la fin; la vie se cristallisait dans une pâle routine de domesticité, dans un laisser-aller sans ambition. Il y avait, cela est vrai, les épisodes presque autant haïs les uns que les autres des naissances et des morts, ainsi qu'une ascension ou une chute occasionnelle de fortunes mondaines dont le résultat se traduisait par six mois d'entraînement à l'économie, ou par une démonstration sur une plage; mais, pour le plus grand nombre, la vie restait un jeu d'estomac et une exposition d'habits, liés à la lecture des journaux, à un bon somme, à l'allée aux offices et à ces réunions peu sociales que la société considère comme des fonctions.

S'il n'y avait rien en train pour la soirée, le monde s'en allait coucher pour échapper à son propre ennui.

Mme Breckinridge avait demandé, avec un intérêt pressant :

— Qu'est-ce qui vous occupe tant dans l'étude de la musique, Monica? Vous n'avez pas l'intention d'enseigner, n'est-ce pas?

Monica avait essayé d'expliquer innocemment, qu'elle étudiait la musique pour elle-même — dans les deux sens — et qu'elle espérait acquérir une exécution suffisante et peut-être même composer.

— Si vous vouliez me croire, fut la réponse, avec cette hauteur dans la condescendance qui dénotait sans doute un esprit supérieur, vous laisseriez cette « fumisterie » de côté pour vivre votre vie, si vous le pouvez.

Monica savait fort bien ce que signifiait l'expression « vivre sa vie » dans le vocabulaire de Mme Breckinridge : s'habiller et danser, faire du sport et flirter, s'adonner à des rivalités mesquines et fatalement à des réalisations aussi mesquines. Elle était, de toute la force de sa jeunesse, portée à s'amuser; mais, cette joie ne lui apparaissait pas comme le centre réel de la vie ni comme préparation à la vie qu'elle rêvait.

— Et penser, se disait-elle à part, que tout le monde se croit « surhomme ». Ils regardent l'éducation de haut; ils regardent de haut l'Université; ils regardent de haut la pensée elle-même. On dirait des singes regardant du haut de leur branche le sauvage passant au-dessous d'eux jusqu'à ce qu'ils aient reçu la flèche empoisonnée dans leurs corps.

— Je voudrais pouvoir inventer quelques flèches de satire qu'ils sentiraient. Je voudrais même pouvoir leur dire la vérité, car la vérité est toujours une satire. C'est pourquoi elle insulte. Mais il est

trop rare, trop peu conventionnel de dire la vérité... Je serais positivement vaincue d'avance.

Et elle se mit à rire à moitié à haute voix, et un peu amèrement, mais nul n'y fit attention, car la musique recommençait, exécutant, cette fois, une sonate de Beethoven « assassinée » par un reporter de société. On murmurait : Chut! Chut! en continuant à causer, mais la conversation était cette fois justifiée.

Monica circulait tranquillement, s'efforçant de se rendre compte si tous les invités avaient du thé et c'est ainsi qu'elle se trouva derrière Cecilia Martin, qui s'entretenait avec une Miss Hardisty, jeune américaine qui venait d'arriver, de retour d'Europe.

— Est-ce que la danse du radium est déjà en honneur à Torham, dit cette dernière, avec un air de pitié dédaigneuse, qui ne laissait pas de doute sur la réponse qu'elle attendait.

— Mais oui, dit Cecilia, à son désappointement. Les matrones du Royaume l'ont adoptée et donnent à ce sujet des thés dansants.

— Oh! On ne doit sûrement pas connaître les pas originaux. Moi, j'ai pris des leçons de cette danse à Paris et dans ma maison de New-York.

— Mais cela ne suffit pas, objecta Cecilia.

— Et pourquoi pas, je vous prie?

— Mon Dieu, il faut être esthète pour la bien danser. La plupart des femmes du monde sont trop fortes pour cette danse.

Monica cacha un sourire et s'esquiva.

Sur un sofa, dans un coin retiré, Lady Cross s'entretenait avec la femme d'un chef de Cabinet, laquelle, dix ans auparavant, avait été servante dans une ville de la Colombie Britannique.

— Oh! Elle est à Londres, où elle est très heureuse dans la compagnie des ducs et de tout le haut monde qu'elle fréquente.

Et Mme Hawthorne fit trémousser avec un air de haute satisfaction son chapeau peinturluré surmonté d'un plumeau de plumes.

— Oui, elle doit se trouver bien dans ce monde, dit Lady Cross. On y apprécie la douceur et la sincérité.

Cette jeune dame avait été trop simple pour Torham et Mme Hawthorne en avait été un peu honteuse.

— Certainement, avec toutes les attentions dont elle est l'objet, ce sera un miracle si elle ne perd pas la tête... bien que dans « notre » famille, nous ne perdions pas la tête aisément.

Quelques hommes d'affaires fatigués s'en retournaient maintenant vers leurs demeures après avoir quitté leurs bureaux, et étaient entrés au salon. Le vieux Hicks, un fabricant d'épingles de sûreté, faisait partie de ceux-là.

Il avait accroché le professeur Kelmit dans un coin et le tenait ainsi pendu jusqu'à ce que mort s'ensuivît. La forme favorite d'attaque de Hicks était de conter où il avait passé (avez-vous été à tel endroit?), ce qu'il avait acheté, quelle automobile il avait, et autres faits intéressants similaires se rapportant à lui. Son dernier voyage s'était accompli à travers l'Italie avec un Baedeker, ce livre-guide pour voyageurs commerciaux. Kelmit désespéré à la fin, lui demanda :

— Avez-vous étudié la langue avant d'aller en Italie?

— Oh non! Ce n'est pas nécessaire; on peut passer partout avec Cook.

— Oui, admit Kelmit et dépenser des sommes folles, ne visiter que des lieux de tourisme et ne jamais se soucier de connaître quoi que ce soit de la vie des habitants.

Et ayant lancé son épigramme, il tourna les talons et laissa là le vieux richard qui balbutiait.

Monica se hâta d'aller le consoler.

— Est-ce que le professeur Kelmit s'est moqué de vous? demanda-t-elle, d'un ton aimable. Il ne faut pas faire attention à ce qu'il dit, c'est un excentrique.

Hicks ne savait pas ce que signifiait le mot excentrique, mais il devina assez bien et répondit:

— Vraiment, on le dirait. Me dire que je devrais connaître la vie des Italiens, simplement parce que j'ai été en Italie. Pourquoi m'intéresserais-je à ces avaleurs gloutons de macaroni?

Et il se lança dans une tirade dans laquelle il faisait un emploi exagéré du terme : « ces gens-là ».

— Laissez-moi vous chercher un peu de thé, dit Monica en s'échappant rapidement.

Tandis qu'elle s'en retournait, elle lança un regard à une belle dame qui soufflait assez fort à l'oreille du reporter de la réunion.

— Maintenant, ma chère Miss Cleverton, disait-elle, je ne tiens pas à avoir mon nom dans les journaux, mais si vous l'y faites passer — elle montrait sa « bertha » — n'oubliez pas que ceci est du vrai point d'Irlande.

Mme Brideway était dans son élément. Elle roulait comme une vague à l'arrivée de chaque invité, indiquant par ses démonstrations de cordia-

lité l'importance exacte qu'elle donnait à l'appréciation de ses hôtes, dans la hiérarchie multiple de Torham, où il n'y avait pas classe, mais un millier de classes. Mais elle rayonnait surtout de la même façon, l'émanation lumineuse de sa figure semblant ajouter à l'éclat des lampes électriques et la chaleur de ses paroles à la vapeur de cette atmosphère d'étuve, moite et remplie des odeurs mélangées du thé, des sandwichs et des parfums.

— Chère Madame Brideway, quel air splendide vous avez! s'écria Lady Cross. « Vous », vous n'avez besoin des services d'aucun praticien de beauté.

Toutes ces dames se livraient à ces traitements à la dérobée, et elles s'accusaient les unes les autres, indirectement, mais aucune ne voulait admettre cette nécessité d'aller chez le Docteur Pattem.

— Flatteuse! dit Mme Brideway, ne pouvant cacher son plaisir. N'importe qui peut se rendre compte que je suis une vieille femme, avec une jeune fille aussi grande que Monica. Il est vrai, cependant, que je me suis mariée jeune.

Et elle se mit à frissonner coquettement, comme un bol de lait caillé.

***

Le lendemain, l'événement fut rapporté dans le « Torham Newsgram » comme suit :

FESTIVAL BRIDEWAY

« Mme Emery Brideway a donné hier dans l'après-midi une audition musicale en l'honneur

de sa fille, Mlle Monica. L'hôtesse portait une robe ornée de points de Venise recouverte d'un voile saumon, un collier de camées grecs et Miss Brideway était très jolie en charmeuse blanche avec des touches cerise. Les pièces de leur vaste appartement du Clondel, dans la Clondel Road étaient toutes claires d'asphodèles et, dans la salle à manger, la table de noyer poli avait, en son centre, une nappe de vraie dentelle surmontée d'un large panier d'argent à jour portant des « freezias » et des roses rouges. Les personnes présentes étaient... »

Pas un mot relatif à la musique.

La même feuille contenait un chromo d'impressions cueillies chez les notabilités les plus en vogue en matière de musique à Torham, les Européens des centres musicaux. Monica lut l'article par curiosité. Cela commençait ainsi :

« Torham se développe considérablement en tant que centre artistique. Dans cette cité d'affaires nous avons une colonie d'artistes dont le nombre va croissant : des musiciens et des hommes de lettres s'efforçant d'atteindre patiemment l'idéal qu'ils se proposent, rêvant leurs rêves, guidés par le Saint-Graal de l'effort grandiose, libres de l'esprit commercial du temps présent, libres de toute compromission avec des chapelles non assagies, mieux encore, portant haut la lampe de vérité pour que les hommes, malgré leur attache obstinée à la médiocrité, abandonnent désormais l'adoration des faux dieux. »

C'était, selon toute évidence, le même reporter qui faisait l'éloge des boucles de Claire Erwood. Le journaliste continuait sur ce ton, citant les

opinions de quelques-unes des nouvelles « acquisitions » de Torham. C'était le tour de Signor Falegnamo, de l'Institut, qui disait :

— Je n'ai trouvé nulle part, autant qu'à Torham, des conditions d'enseignement aussi satisfaisantes (Je ne le crois pas non plus, pensa Monica, à raison de huit dollars l'heure de leçon!...) Je trouve que les matériaux de l'enseignement à Torham sont excellents et faciles à assimiler. Dans les conditions qu'offrent aujourd'hui les écoles de musique, à Torham, il ne sera plus nécessaire pour les étudiants qu'ils aillent à s'instruire à l'étranger... (Sûrement pas, ajouta Monica, quand les professeurs peuvent avoir des élèves comme moi, trois fois par semaine).

Monica espérait assister à la réalisation de cette prophétie, bien qu'elle ne vît pas de quelle façon les occasions d'entendre de la bonne musique et l'atmosphère générale artistique pourraient être remplacées.

Mr Kempis déclarait :

— Je considère que notre peuple a le goût du chant et des aptitudes remarquables pour cet art.

Il y avait assez de vérité dans ces mots. Le Docteur Shilling, un directeur de chœurs de descendance germanique, avait passé des années d'efforts à organiser, à Torham, des chorals qui n'étaient pas seulement célèbres au Canada et aux frontières américaines, mais, même — et ceci favorablement — en Angleterre.

Le Professeur von Landau était moins enthousiaste.

— Les conditions de l'art musical à Torham, disait-il, sont quelque peu instables. On ne pourrait entendre à Vienne de plus beaux chœurs et nulle

part ailleurs. Néanmoins, il existe, ici, un esprit commercial obstiné qui n'est pas amical pour l'art de la musique. Il n'y peut régner aucun enthousiasme durable pour cet art, sans discrimination. L'orchestration, à Torham, peut se mesurer éventuellement aux chorals, mais cette question ne se réglera peut-être que dans l'avenir. Les musiciens arrivant à Torham devront faire preuve d'indépendance artistique et se libérer de l'influence locale ou de celle de la province. Il y a encore un travail sérieux de pionnier à accomplir.

Monica s'entretenait avec ses Maîtres de l'Institut, avec ses compagnes d'études et avec des amateurs connus de musique. Elle entendit toute la musique que ses moments de liberté lui permettaient d'entendre; et peu à peu, elle put en arriver à une opinion personnelle. Les possibilités de développement étaient bonnes, sans doute. Des maîtres de premier ordre étaient venus à Torham, attirés, en grande partie, le fait est certain, par une rémunération large, mais aussi par le désir de vivre leurs rêves dans une « contrée neuve ». Ils croyaient à leurs idées et à leur enthousiasme comme devant les mener loin. Quant aux élèves, ils travaillaient avec zèle; ils avaient en outre des capacités. Mais hélas! il y en avait peu qui étudiaient la musique pour l'amour d'elle-même. Ils la regardaient comme un moyen d'existence ou mieux comme une nécessité sociale. Et d'ailleurs l'accoutrement et la façon de s'incliner en saluant étaient plus importants que la façon de jouer ou de chanter. Le cas du public était encore pire. A travers la suie de « fumisterie » qui recouvrait le monde musical, Monica arriva à discerner la vérité. Il y avait quelques vrais amants

de la musique, mais... la musique était bien portée. S'y adonner était un point de départ facile menant aux prétentions à la culture, grâce auxquelles vous en remontriez facilement au voisin, aussi ignorant que vous-même. On avait des concerts de grands artistes, mais si leurs noms étaient nouveaux pour Torham ou si l'heure du concert coïncidait avec un « Bal des Violettes », ces artistes jouaient devant des places vides. Quand les sièges étaient occupés, les occupants bissaient jusqu'à faire recommencer plusieurs fois les exécutants fatigués, et « Annie Laurie » ou « En marchant dans les Seigles » étaient reçus avec des tonnerres d'applaudissements comme une suite logique à « Ciel et Mer » et à la « Chevauchée des Walkyries ».

Un quatuor célèbre donna un concert exquis de musique de chambre devant un auditoire qui aurait tenu dans la main; la seconde fois, il y avait foule. Monica fut intriguée par ce fait jusqu'à ce qu'elle apprît que chacun des gros comités de femmes qui patronnait ce concert avait acheté vingt billets qu'il avait offerts à des amis. Cet auditoire non payant s'assit aussi fièrement que s'il était venu de sa propre initiative et à ses propres frais.

Mais les preuves dominantes de l'absence de tout public portant intérêt à la musique étaient les concerts dans le Hartley Hall, un monument édifié grâce à la générosité d'un « Méthodiste » millionnaire, qui laissa aussi, à sa mort, un mausolée, un gymnase et une église. C'était l'arène dans laquelle les célébrités à col de velours et aux cheveux abondants se mesuraient avec les œuvres les plus difficiles des Maîtres et gagnaient ainsi les

applaudissements incontrôlés des épiciers en habit de soirée. Mais laissons Monica révéler ses premières impressions de ce temple héliconien, ainsi qu'elle les confia à son jeune amoureux en lointaine Allemagne :

« Maman et moi, nous avons assisté à la première symphonie qu'on donnât cette année au Concert de Hartley Hall, l'autre soir. Quel endroit, nu et inconfortable! Et de combien peu de goût sont ces décorations pseudo-turques! Je fus gênée toute ma soirée par un homme gras, dont les genoux étaient appuyés sur le dos de ma chaise. L'auditoire semblait si monotone et content de soi, et comporter une telle combinaison de stupidité et d'orgueil qu'il y avait de quoi rire. Le Censeur social était assis dans la salle notant les personnes présentes. Ici le but principal de la vie semble d'avoir son nom mentionné dans les articles des journaux et d'afficher sa présence auguste aux diverses « fonctions ». Tout est fonction ici, John, même le rite mystique qui consiste à boire une tasse de thé en compagnie d'amis. Et quels journaux dégoûtants! Tenus par des capitalistes, à une page ils insultent le socialisme et, dans l'autre, ils réunissent des faits et gestes futiles du vulgaire se rapportant à des riens prétentieux.

« Et la musique? L'orchestre joua bien, mais pas encore assez bien. Son jeu est ambitieux et mécanique. Il n'y a pas d'élan, pas de vérité. Il pourra mieux faire par la suite. Il me fallut tenir mes regards éloignés d'une des violonistes parce que j'avais entendu à son sujet une histoire si amusante que j'étais prête à rire chaque fois

que je la regardais. Il paraît que sa mère n'était pas contente de son revenu et que la fille fait admirablement la cuisine. Une de ses spécialités consiste à faire des gâteaux de pommes de terre et la mère pensa qu'elle pouvait créer un commerce de ce produit. Une machine à découper fut placée dans le grenier et, dans le but de gagner du temps et d'unir le travail aux exercices physiques, la jeune dame fixa sa bicyclette sur une estrade, l'attacha à la machine par une courroie, et enlevant gaiement les pédales, put ainsi couper par tranches les pommes de terre nécessaires. Je l'admirais vraiment beaucoup, mais je ne pouvais la regarder. Penses-tu que je ne sois qu'une évaporée, déjà contaminée par les milieux de Torham ?

« Mais le soliste, Fritz Kreisler, fut merveilleux. Si tu en as l'occasion en Europe, va l'entendre. La flèche lumineuse qui jaillit de son archet semble atteindre à l'empirée de la musique, et, des carillons de douceur, on dirait d'un tonnerre mélodieux... »

Ce qui frappait le plus Monica, dans cette ville malade de musique, était que personne ne créait dans cet art. Une telle dévotion « devait », d'après elle, produire infailliblement quelques talents originaux. Elle décida de suppléer à cette lacune, et ainsi, en plus de sa constante application au piano, elle continua l'harmonie, le contrepoint, soigna sa manière et étudia l'histoire de la musique. Par l'étude de cette histoire, elle sut combien peu musicale est la race britannique. Pas un seul compositeur de premier ordre, si ce n'est l'excellent Haendel que nous portons aux nues, après l'avoir amputé de son *Umlaut*. Elle ne pensait pas que

les bombardements bruyants d'Elgar et de Rowland pussent compter pour quelque chose.

Elle acquit ce dont elle avait besoin à l'Institut, en tout cas durant ce stage de son éducation. Chemin faisant, elle arrivait à comprendre l'Institut, une fondation si typiquement Torhamienne que c'est à peine si elle aurait pu exister autre part. Il était né d'une colère de M. Methover, le riche tailleur, dont la fille avait été renvoyée du Collège d'Harmonie comme incurablement stupide, sans compter les gifles subies par surcroît d'un maître étranger très excitable. Methover avait poursuivi l'affaire et récupéré des dommages et intérêts importants, mais son désir de vengeance était inapaisé. Un matin, au petit déjeuner, il avait soudain bondi, en s'enlevant à son journal et s'était écrié en s'adressant à sa femme et en la surprenant si sérieusement qu'elle en avait laissé choir sa tasse de café :

— Je le tiens!

— Qu'est-ce que tu tiens? demanda la dame. Ce ne peut pas être certainement que de quoi m'acheter une nouvelle « négligée ».

— Absolument ça, dit Methover et même plusieurs. Je vais créer un Institut de musique rival du leur. Thelma en peut être la première agrégée et nous allons enlever à ces bonshommes de l'Harmonie toute leur clientèle. Je leur apprendrai une chose ou deux qui ne s'apprennent pas dans les livres ni sur un clavier.

Mme Methover agréa l'idée en toute sympathie. Elle n'avait pas le moindre doute sur les capacités de son mari à mener l'affaire financièrement jusqu'au bout; Thelma en serait réhabilitée; de plus elle vit pour eux dans ce projet des possi-

bilités illimitées de prestige en cette société de Torham qu'elle connaissait et telle que nous la connaissons. M. Methover incorpora l'Institut, fit la sélection de quelques administrateurs de façade et fit la publicité de son affaire, comme seulement la grosse aisance peut le permettre. Il enleva les meilleurs maîtres du Collège d'Harmonie en les payant plus avantageusement et sa femme, à elle seule, fit le reste. Elle pria celles de ses amies qui voyageaient en Europe de s'assurer le concours de célébrités européennes. Des fautes furent commises, mais elles furent vite éliminées. A tout prendre, ce fut un succès. Miss Cochrane, notamment, qui étudiait avec son frère pour le Grand Opéra de Milan, en avait ramené deux, des meilleurs. Tout cela alla comme M. Methover l'avait prévu. Le rival haï fut relégué au second plan. Thelma recevait des grades en pleine auréole de gloire, avec des honneurs et plusieurs médailles (offertes par M. Methover); ses parents furent adorés comme des Patrons de la Musique, et quand le mari annonça qu'il comblerait le déficit annuel de l'Orchestre Beethoven et fit venir à ses frais une troupe américaine de deuxième ordre pour une saison d'Opéra, l'enthousiasme ne connut pas de bornes et l'on fit confidentiellement la prédiction que son nom serait inclus dans la prochaine liste de titres conférés à l'occasion de l'anniversaire du Roi.

CHAPITRE XVIII

LE RETOUR DE JOHN

— Eh bien, John! Je suis heureux de te voir de retour. J'ai eu peur pour toi que tes os ne restassent en Allemagne.

— Comme tu le vois, papa, je les ai tous rapportés, à part une dent que m'a arrachée un dentiste allemand, avec ses nerfs et le reste. Mais la vie en Allemagne n'est pas si dangereuse que chez nous. Elle est mieux réglée. Le port de vêtements suspects et de colis incommodants pour les autres y est défendu. Ici, certainement, les automobiles font des merveilles de rapidité, mais il serait urgent de munir tous les piétons de trompes d'appel.

Le père et le fils, la première émotion des embrassements passée, causaient intimement, avec cette timidité qui est née d'une longue séparation.

— Cela paraît si lointain et si différent, dit Ceceroys aîné.

Son point de vue à ce sujet était, à vrai dire, celui des Anglo-Saxons qui considèrent les étrangers comme des Barbares.

— Que vas-tu faire maintenant, continua-t-il, maintenant que tu as terminé ton instruction?

John sourit.

— Je crains que mon instruction ne soit jamais terminée, père, répondit-il. Mais j'en ai fini avec les examens et l'on vient de me délivrer un diplôme tout neuf de docteur. Je fais partie, si l'on peut dire, de ces marchandises contrôlées.

— Si seulement tu étais docteur en médecine, John, ou même un D. D.! Mais, la philosophie, c'est si vague! Cela ne conduit à rien! Aucune vraie situation ne peut en découler, du moins ici! Tu ne m'as pas encore dit tes intentions.

— Strictement honorables, papa, mais point matrimoniales. — John rougit au moment où la phrase passait par ses lèvres — du moins tant que je n'aurai pas fait jusqu'à un certain point, de mon doctorat de philosophie, une source de bien-être. Mais oui, il en est ainsi, dit-il, en continuant rapidement pour ne pas donner à son père une occasion de tourner la plaisanterie; je désire encore m'adonner à la création littéraire, mais je sais que c'est un pauvre point d'appui dans ce pays. Je suis encore attiré par la politique. Je veux aussi, comme je te l'ai dit, il y a trois ans, avant de te quitter, t'aider dans tes travaux. Pourquoi ne pourrais-je pas acquérir un emploi de secrétaire dans un des ministères, ou quelque moindre position du gouvernement qui me donnerait de quoi vivre, une chance de m'élever et quelque loisir que je pourrais vous consacrer?

Ceceroys regarda son fils fièrement, tandis que l'honnêteté et l'indépendance du jeune homme s'affirmaient. John était plus grand qu'au moment où il avait passé l'eau, bien qu'il demeurât plus court de deux pouces que son père. Il était droit, souple néanmoins; il portait ses épaules bien en arrière, ces trois années passées seul lui ayant

donné une complète confiance en lui. Sa pensée, livrée à elle-même durant ces années, avait moulé ses beaux traits, leur conférant une beauté encore plus grande. Oui, il était bien un fils selon le cœur de son père, digne de perpétuer son nom, sa richesse et sa race.

Ceceroys avait vieilli rapidement pendant l'absence de John. La terrible infortune de Roddy, l'étrangeté de sa femme, son foyer pour ainsi dire brisé, tout cela avait laissé des marques sur son visage. Il apparaissait brutalement à John, avec un pincement au cœur, qu'il avait laissé son père dans l'âge mûr et qu'il le trouvait vieux. Non qu'il parût souffrant. Sa peau avait l'aspect d'une pomme d'hiver, mais elle était profondément creusée, et ses cheveux, qui n'avaient jamais été très abondants depuis cette attaque de fièvre typhoïde, étaient comme les glands d'or fané du blé de Turquie. Quand il parlait, ses mots reflétaient les émotions que suscitaient en lui les paroles et la présence de son enfant.

— Je n'ai pas besoin de toi autant qu'autrefois, John et j'ai encore plus besoin de toi d'un autre côté. Je suis un vieillard — soixante-trois ans cette année — et je sens ma vieillesse... Non, ne m'interromps pas. Il n'y avait aucun espoir pour Roddy de prendre la succession du travail et j'ai cru sincèrement en pensant à la chose, après ton départ, que tes goûts gisaient ailleurs; aussi ai-je liquidé tout entier ce sacré jeu d'affaires. J'ai tout « bouclé » de fond en comble. J'ai cédé pour toujours mes compagnies et me suis retiré de tous les comptoirs commerciaux qui m'appartenaient. J'en ai acquis une assez jolie fortune, je dois le dire. Je suis un

homme très riche, John, comme vont les riches au Canada. Et j'ai placé tout cela en des acquisitions de franc rapport. Je suis un florissant propriétaire terrien, John, le plus gros payeur d'impôts à Torham.

— C'est ainsi, pensa John, que les idéals britanniques se transmettent. L'état de propriétaire terrien, moribond en Angleterre, dresse sa tête au sol du Dominion!

Il dit à haute voix :

— Brave homme de propriétaire : je suis profondément heureux que tes affaires aient prospéré de telle façon. Mais tu seras rivé à la mort par manque d'activité!

— Rien à craindre de ce côté. Il y a assez à faire si je me mêle des questions qui intéressent mes domaines. Et assez pour toi aussi, si tu penses comme moi. Il s'agit là d'une activité de loisir, naturellement. Envoie donc au diable ton nonsens politique. Comment ai-je acquis les contrats que j'ai passés avec le Gouvernement? En contribuant aux fonds de campagne du parti. Il me fallait y contribuer. L'on m'a offert une dignité de chevalier plus d'une fois si je faisais un don en argent suffisant. Il vaut mieux garder les mains blanches. Je t'assurerai une bonne rente; tu pourras te marier quand tu seras prêt et tu auras du bon temps pour écrire, aussi.

Morbleu! C'était une tentation! Ne plus avoir à patienter pour Monica! Des loisirs pour écrire! Il hésita, et puis, pendant qu'il s'en sentait encore la force, il refusa.

— Papa, cela ne se peut. Tu es le meilleur père qu'un fils ait jamais eu, et je ne suis qu'une

ingrate canaille. Mais je ne peux pas encore entrer en ligne dans les rangs des mauvais riches. Tu m'offres une sinécure, juste au moment où je me suis préparé pour agir dans le monde. J'ai avant moi le meilleur d'une jeunesse qui ne dure guère. On dit, tu le sais, que le plus gros de ce qu'un homme peut donner est chose acquise quand il a trente ans. Non, père, il me faut justifier ma vie.

Ils s'échauffèrent assez sérieusement durant un moment, mais la discussion se termina par une promesse de Ceceroys d'aller voir son ami, le Ministre de l'Instruction Publique, dont le secrétaire venait précisément d'être élevé à une dignité supérieure. Secrètement, Ceceroys était plus fier que jamais de son plus jeune fils bien qu'il ne montrât, extérieurement, que désappointement.

Après avoir gagné sa cause, John, sagement, laissa cette question de côté, pour s'adonner à un autre sujet, qui, espérait-il, procurerait à son père une plus grande satisfaction. Il avait, cela va sans dire, demandé des nouvelles de Roddy, et appris que sa condition n'avait pas changé. Il restait confiné dans le sanatorium de Brookbank, dans la petite ville de Ghiblin, où Ceceroys lui rendait visite de temps en temps.

— Il voudrait toujours revenir à la maison, dit-il à John. Il se croit persécuté et maltraité alors que les infirmières sont la bonté même. Il a toujours des illusions à ton sujet et au sujet de Mme Brideway.

— Eh bien, père, dit John, je ne voudrais pas te donner de faux espoirs, mais je crois qu'on peut le guérir.

Et il poursuivit, contant tout à son père, lui

expliquant les bases délicates de sa foi, aussi clairement qu'il le pouvait et le nouveau système de psychologie et de psychiâtrie découvert et élaboré par le professeur Freud, qui aujourd'hui avait des ramifications dans toute l'Europe et avait convaincu plusieurs esprits, parmi les esprits scientifiques les plus accomplis. C'est précisément dans des cas comme celui de Roddy qu'on relatait les plus gros succès du système comme moyen de guérison. Le vieillard écouta, d'abord avec scepticisme, puis, avec un intérêt plus grand et finalement avec enthousiasme.

— Si tu m'as rapporté un remède pour Roddy, s'écria-t-il tremblant d'espoir de tous ses membres, alors ton voyage en Allemagne aura été un succès. Mais il ne peut se faire traiter ici. Le docteur Paynham...

— Non. Je crains que le docteur Paynham connaisse plus de la psychologie animale que de la psychologie humaine. Je ne pense pas qu'il y ait personne ici qui puisse mener les affaires. Mais on peut le tenter à New-York et dans plusieurs autres villes des Etats-Unis. Si tu es de mon avis, je m'y rendrai rapidement et je prendrai des dispositions pour le tout. Alors, il pourra voyager avec un infirmier.

— Mais oui, fais-le. Mais pas un mot de ceci à qui que ce soit, pas même à ta mère. Elle dirait que c'est une nouvelle sottise. C'est ainsi qu'elle s'exprime au sujet de toutes mes opinions; aussi, ai-je cessé de les lui communiquer.

M. Ceceroys était plus heureux qu'il n'avait été durant de longues années. Un fils lui était rendu, sain et sauf, homme jusqu'à la racine de son être, et maintenant, voici que l'autre...

peut-être il était trop tôt pour espérer, mais on ne pouvait pas enlever l'espoir... Il se leva allègrement pour se rendre à ses affaires.

— Je garde, malgré tout, mes bureaux, sais-tu, John, et une paire d'employés. Il me faut un endroit pour les livres de compte et la correspondance.

Il aurait pu admettre que c'était une sorte de club pour ses associés du monde commercial, qui se succédaient pour consulter, en fumant un excellent cigare, l'homme qui restait encore aujourd'hui l'oracle financier.

— Tu auras beaucoup à apprendre à ta mère, ajouta-t-il. J'espère que tu arriveras à la rendre un peu plus humaine.



Le temple de l'esprit de Mme Ceceroys ne pouvait pas encore être classé parmi les antiquités. Cette dame avait été dotée d'un puissant instinct de conservation, et, comme les événements lui étaient contraires, ou affaiblissaient ses intérêts extérieurs, ses enfants abandonnant le nid familial et son mari réagissant en fin de compte contre sa froideur croissante, elle avait été abandonnée au devoir considérable qui consistait à donner des soins à sa personne. Elle n'interprétait pas ce devoir, il faut le dire franchement, dans le sens où Mme Brideway ou d'autres dames « ejusdem farinae » l'entendaient; elle ne portait point ses efforts dans la conservation de charmes transitoires (qu'elle ne possédait pas) et hochait la tête avec mépris quand elle lisait (comme elle le faisait fréquemment) les annonces attrayantes du

Docteur Pattem. Non. Seules les études les plus substantielles concernant la santé et le confort, mais d'un point de vue personnel, avaient prise sur elle, et, tandis qu'elle concentrait son esprit sur ces questions, sa personnalité ressortissait avec un caractère de plus en plus marqué, victorieuse du combat livré à un monde dur et hostile.

Mme Ceceroys aurait pu en apporter d'excellentes preuves devant la Commission de Conservation des Ressources Naturelles si ce corps érudit avait daigné s'intéresser aux problèmes humains, comme il s'intéressait aux mines, aux pêcheries et aux forêts.

Après tout, elle n'avait pas beaucoup changé. Les romanciers sont censés développer le caractère, mais celui-ci, comme Freud l'a montré, n'est pas mal stabilisé en nous dès la première enfance. Ce qui paraît être un changement n'est, en réalité que l'amplification de telle ou telle chose sous la pression de l'entourage.

C'est à ceci que John pensait maintenant qu'il était assis, causant avec sa mère, dans sa chambre à coucher, le jour de son retour. La santé de celle-ci était parfaite, mais elle avait décidé, après mûre réflexion qu'elle avait besoin de repos et avait gardé le lit. Elle avait pris un repas raffiné à dix heures et demie et maintenant restait languissamment étendue parmi les oreillers, écoutant d'une oreille à moitié distraite les impressions d'Allemagne de John. Elle l'interrompit brusquement.

— John, mon chéri, voudrais-tu me chercher mes pastilles digestives? J'ai été dérangée, mais je ne sais vraiment par quoi. Tout ce que j'ai pris fut un peu de raisin de Malaga et un toast

avec un œuf poché et un peu de café... Je suis sans utilité, vraiment...

— Oui, pensa John et si fière de l'être.

Cette sorte d'oraison funèbre sur ses repas était devenue un de ses passe-temps favoris. Elle avait l'habitude de rendre compte de tout ce qu'elle avait mangé durant la journée et puis de condamner une cuillerée de liquide ayant mal passé. Elle savait parfaitement que le café fort, pris en grande quantité, était la seule cause de sa dyspepsie. Mais elle aimait le café, et aimait la déception qu'elle en tirait. Elle ne mangeait plus comme tout le monde, mais « entretenait » son estomac. Elle avait l'air de se dire à elle-même :

— Allons, chérie, je te voudrais voir manger ceci pour l'amour de moi; tu sais que c'est bon pour toi.

Elle était devenue amoureuse d'elle-même avec un « narcissisme » toujours accru, et en proportion de cet amour personnel sa haine d'autrui s'était toujours plus développée.

C'est ainsi qu'elle refusait à Ceceroys la plus petite part de collaboration dans le séjour de John à Leipzig.

— Tu sais qu'il ne t'aurait pas donné un sou si ce n'avait été pour moi.

On ne pouvait nier que son caprice eût hésité au moment de gravir l'échelle de la générosité pécuniaire, mais cela ne comptait pas.

John évita d'analyser la question, ne voulant pas célébrer son retour par une querelle. Mais la chose, apparemment, devenait inévitable.

— J'espère que tu laisseras de côté ces femmes Brideway, lui dit sa mère. Elles habitent Torham

aujourd'hui et elles ont eu le mauvais goût de me rendre visite.

— Je ne vois pas pourquoi tu leur saurais mau vais gré, maman, répondit John, faiblement.

— Tu sais fort bien ce qu'il en est. Tu sais que Mme Brideway a rendu Roddy fou.

— Je dirais plutôt que Roddy, étant déjà fou, a eu une passion malsaine pour une femme deux fois plus âgée que lui.

C'est ainsi que John se trouva sot devant les prérogatives prises par sa mère de maintenir son blâme, en manière de passe-temps et, néanmoins, comme un juge ayant pleine conscience de ses actes. Elle s'était, comme le sait le lecteur, depuis longtemps, fait une opinion sur la question et avait lavé toutes les basques de ses robes des taches de responsabilité qu'elles avaient pu garder en souvenir de l'éducation de Roddy. Il n'était pas amusant d'évoquer ce fantôme d'un passé qui restait dressé contre elle par la faute de son fils préféré et la poussait du coude :

— Oh! que vais-je donc faire, se mit-elle à gémir, alors que mon propre fils se retourne contre moi. Cette femme a été ma malédiction. Elle a ruiné Roddy, et maintenant elle t'a gagné à sa cause.

C'est en vain que John lui opposa qu'il n'y avait là aucun problème à résoudre, et, pour cela même, aucun parti à prendre; c'est en vain qu'il lui rappela qu'il n'avait pas vu Mme Brideway, qu'il avait simplement exprimé une opinion honnête. Elle refusa de se laisser apaiser et, finalement, se laissa aller à un paroxysme d'hystérie feinte qui se termina en un ordre formel :

— Laisse-moi; quitte ma chambre et ne reviens pas avant d'avoir recouvré tes sens.

C'était une des formules qu'elle employait aussi comme remède aux souffrances morales qu'elle se croyait infligées par son mari. Têtue dans ses opinions et dans ses désirs, elle repoussait impérieusement l'offenseur, et gardait cachée sa mauvaise humeur derrière des portes fermées à clef, jusqu'à ce que celui-ci revînt la supplier. Cette fois, c'était à son fils qu'elle appliquait la formule.

Il revint plus tôt qu'elle ne le supposait, le soir du même jour, en chair et en os, et non pour supplier.

— Mère, dit-il en fin de compte, tu peux tout aussi bien apprendre la première ma décision. J'aime Monica Brideway et espère me marier avec elle.

Ce disant, il se ramassait sur lui-même pour recevoir l'orage — qui ne vint jamais. — Elle avait épuisé, le matin, la passion dont elle était capable. A moitié consciemment, elle ressentait, comme un élément gênant dans sa vie réglée, le retour de son fils à la maison. Et elle y trouva, dans une soudaine répulsion de ses sens, une nouvelle occasion de mettre son mari contre son fils, car elle comptait sur son opposition à ce mariage. Au contraire, John comptait sur l'autorisation de son père, Ceceroys ayant toujours aimé Monica, et si John pouvait démontrer, comme il l'espérait, que l'infatuation de Roddy pour Mme Brideway avait été effet, non cause, ressortissant à son état d'âme, il avait la certitude de l'approbation paternelle.

Il était encore surpris du silence de sa mère,

quand celle-ci le regarda simplement, d'un air froid, durant un instant, puis s'écria :

— Mon Dieu! je suppose que tu sais ce que tu as à faire. Mais n'attends pas de moi que je reçoive cette femme.

*
* *

Dans l'après-midi, John n'avait fait qu'un saut pour revoir Monica. Il était arrivé de New-York par le rapide de nuit, n'avait pas dormi — jusqu'à la fin de sa vie, il ne put jamais dormir dans un wagon-lit — et avait terminé son voyage le matin même, éreinté de fatigue. Pourtant, comme Mercure, il devait avoir des ailes aux pieds jusqu'au moment où il tira le loquet de la porte, à la Clondel Road. La surprise de la rencontre fut douce, intensément. Mme Brideway se contenta de salutations superficielles et puis les laissa charitablement l'un à l'autre. D'abord, ils restèrent muets, se dévorant des yeux; puis leurs lèvres s'unirent avec une ardeur empreinte de timidité et leurs âmes semblèrent se mêler durant un suprême instant. Ils étaient au pinacle du bonheur, au sortir de cette vallée d'ombre qui les avait séparés. Après cet instant, dont ils ne réalisèrent point la durée, ils commencèrent à se considérer l'un l'autre.

— Comme tu es belle, Monica, murmura-t-il. C'est à peine si j'ose te toucher.

Elle était radieuse, en effet; les promesses de son enfance s'épanouissaient, bien que leur charme fût de cette sorte qui se développe lentement pour durer longtemps. John aussi était plus beau, et

paraissait plus jeune, bien que sa stature se fût amplifiée en hauteur et en largeur, depuis son départ.

— Cela se voit que tu n'as pas souffert durant ton absence, dit Monica, dans un éclair, se souvenant de ses taquineries d'autrefois.

Il répondit :

— Il est évident que j'ai souffert, mais l'assurance que j'avais de te revoir m'a soutenu.

Ils avaient beaucoup de choses à se dire; les lettres, si nourries soient-elles, ne vont pas jusqu'au fond des choses. Il y avait, en outre, beaucoup à redire; et puis, il y eut des silences éloquents. Monica suscita chez John une heureuse fierté en lui parlant de ses succès en musique, qui étaient déjà appréciables. Elle était connue à Torham comme la plus avancée peut-être de toutes les étudiantes, avait joué dans plusieurs concerts locaux et avait fait accepter par l'éditeur Schirmer, de New-York, un nombre important de chansons et d'œuvres créées pour le piano. Elle joua pour montrer à John les progrès qu'elle avait faits, d'abord une de ces sonates, trop peu nombreuses, hélas! de Chopin, puis *Les Jets d'Eau de la Villa d'Este*, du recueil des *Années de pèlerinage*, de Liszt, et termina par un *Nocturne* de son cru, *Rêve de Mer*, qui ne souffrit pas trop en comparaison des premières œuvres, et où l'on entendait le chant de la marée montante, l'assaut qu'elle donne aux falaises rocheuses; puis son mouvement long de reflux et son déclin. L'esprit de John était dans un ravissement et ne pouvait néanmoins s'empêcher de ressentir une double jalousie — jalousie des progrès de Monica et jalousie de la dévotion qu'elle accordait à son art, dans lequel

son instinct de possession, hérité de ses ancêtres, trouvait un rival. Il chassa, cependant, ces émotions indignes et dit franchement :

— Tu es beaucoup plus avancée que moi, très chère. Tandis que je me préparais seulement, tu poussais la préparation jusqu'à l'accomplissement. Je n'ai pas suffisamment assimilé les choses. Ne faut-il pas digérer la vie avant d'écrire ce qu'on a vu?

— Mais tu ne me parles pas de ces poèmes charmants que tu m'as envoyés d'Allemagne? Ne faut-il les compter pour rien, après qu'ils m'ont été dédiés?

Et elle commença à citer :

La voix de ma reine est comme une clochette [d'argent
Aux sons de laquelle je m'incline sur son autel
De grâce et de beauté, ces attributs que j'aime tant,
Qu'ils sont pour moi d'ordre éternel...

John s'épanouit de joie.

— Tu les aimes donc, alors? demanda-t-il.

— Chéri, ils sont merveilleux. Tu devrais écrire toujours davantage et les réunir dans un volume. Tu l'appelleras : *Des Modes divers*. Ils embrassent assez bien toute la gamme, sais-tu, entre l'extase et le désespoir.

John se mit à rire.

— Je m'en vais raccourcir cette gamme de mes émotions, maintenant que je t'ai près de moi.

Et il continua, lui parlant de la conversation qu'il avait eue avec son père, de ses plans politiques et de la position de secrétaire qu'il espérait obtenir et qui devait être le tremplin de ses ambitions politiques. Il ne doutait de

l'obtenir. En réalité, le seul obstacle résidait dans ses aptitudes exceptionnelles.

— Alors, ajouta-t-il, je vais te demander de décider du jour de notre mariage, s'il t'est égal d'être la femme d'un homme pauvre durant quelque temps. Les appointements ne sont pas princiers : deux mille dollars. Mais nous pouvons vivre avec cela et l'on me donnera davantage quand on verra ce que je sais faire.

Ces lieux communs cachaient la richesse de leurs émotions, comme le paysage rude du nord abrite les trésors inestimables de la mine. Mais Monica saisissait vivement leur sens profond, et son cœur bondissait, pendant qu'elle disait les mots qui allaient les unir. Ils restèrent un moment silencieux, comme des gens qui n'ont rien ou qui ont trop à se dire, et laissèrent leurs pensées se tendre, côte à côte, vers ce jour, cette fois avec un bonheur appréciable, vers ce jour où ils seraient seuls, ensemble, jusqu'à la fin des années.

— O toi, toute ma vie! dit-il.

Et, à ce moment-là, Mme Brideway surgit, apportant du thé.



Une semaine ne s'était pas encore passée que John avait obtenu sa situation de secrétaire. Les appointements qui lui furent octroyés coïncidèrent avec une nouvelle et notable contribution de Ceceroys à la caisse du parti, mais John n'en sut jamais rien. Autrement, il aurait dû commencer au bas de l'échelle politique, par les pots de vin de la bande, avec les chauffeurs, les bouchers, les boxeurs, en dépit de ses capacités

et de son expérience. On décida aussi qu'il aurait sous peu une semaine de vacances qu'il emploierait à conduire Roddy à New-York. Ceci, cependant, ne fut pas nécessaire, car le matin même où il prit possession de son emploi, pendant qu'il revenait des bureaux du Ministère et passait devant l'Université, il se trouva nez à nez avec le docteur Sirius. La rencontre fut une surprise agréable pour eux deux. John ignorait complètement que Sirius fût à Torham, tandis que Sirius s'attendait à retrouver le jeune Ceceroys tôt ou tard, mais le croyait encore en Allemagne. Sirius avait meilleure mine que sur le bateau; ce changement d'air absolu lui avait, selon toute évidence, été favorable et une barbe courte en pointe, loin de déparer ses traits, leur donnait, au contraire, dans l'ensemble, un aspect plus jeune.

— Oui, dit-il, en répondant aux questions avides de John. J'ai accepté cette position et je suis ici depuis deux ans. Oui, ces causeries que nous avons eues sur le bateau m'ont enfin décidé, mais j'inclinais déjà vers ce choix. Vous voyez, je vous ai fait le compliment douteux de vous considérer comme typique; non, je ne vous blâme pas du tout; ce me fut une expérience intéressante et je n'ai pas encore abandonné tout espoir. Néanmoins, ce ne fut pas ce que j'attendais. Loin de trouver un sol favorable à des idées neuves, je me suis buté à un public absolument inaccessible à ces idées. Un conservatisme aussi clos dans un pays nouveau est au-dessous de ma compréhension.

— C'est de vous autres que nous l'avons hérité, interrompit John; puis nous nous sommes mis en

mesure de le distiller, de le condenser, de l'épurer, de le concentrer et de l'intensifier.

— Oui, c'est possible, admit Sirius. En tout cas, Torham est absolument indifférent à toute avance scientifique saine, mais ne laisse rien passer des réclames des charlatans. (C'est un autre trait britannique, pensa John.) Un sérum qui n'est qu'une recette fantaisiste, pour la guérison de la tuberculose, ou une méthode pour enlever les dents au moyen des rayons X, sont reçus avec une crédulité hospitalière. Naturellement, j'ai quelques adeptes; mes malades, dont la plupart ont déjà été soignés ailleurs, quelques-uns de mes élèves et quelques-uns, très peu, de mes collègues. Les traitements que j'ai dû subir de la part de ces collègues, à part ceux dont je vous parle, sont les plus durs auxquels il m'ait fallu faire face. Ils m'ont sapé à l'Académie de Médecine et, chose difficile à croire, ils ont en ce moment engagé une femme de journée, à la section de psychiâtrie pour m'espionner, pour écouter à la porte de ma salle de conférences. Imaginez le rapport que peut faire une telle femme sur la psycho-analyse. Je suppose qu'elle a dû prendre des notes au bas de son seau de toilette.

« Précisément, parce que je m'occupe de questions intéressant les sexes, on m'appelle un « pervertisseur moral ». Ils m'auraient scalpé, c'est certain, sans la présence d'un *manager*, dont j'ai guéri la fille d'une très longue maladie nerveuse. Oh! il vaut mieux qu'on ne vous voie pas en ma compagnie, Ceceroys. »

John était profondément honteux de ses concitoyens, à cause de l'accueil qu'ils avaient fait au docteur. Il se sentait coupable du conseil qu'avec

partialité il lui avait donné de venir à Torham; mais il ne put s'empêcher d'apprécier le côté amusant de la situation.

— Eh! dit-il à la fin, je suis contrit de vous avoir leurré, docteur Sirius. Mais je ne doute pas que vous n'ayez fait un bien considérable à Torham et ceci seul vous doit être une consolation. En ce qui concerne d'être vu avec vous, je tiens tant à votre compagnie que je désire vous donner rendez-vous pour demain. J'ai un malade pour vous.

Sirius avait fait route avec son ami et ils avaient atteint les bureaux du Ministère où John devait se rendre. Ils prirent rendez-vous et Sirius s'en retourna. Tandis que John pénétrait dans l'énorme bâtiment au style voisin du gothique, il pensa en lui-même : — Il aurait dû introduire la nouvelle psychologie avec une base religieuse, le vieux Testament de préférence! Il y a là de quoi faire.

CHAPITRE XIX

NOMBREUX ÉVÉNEMENTS

Le lendemain, John eut une longue conversation avec le docteur Sirius. Il lui conta l'histoire du cas de Roddy sans lui cacher le moindre détail, en lui en exposant les manifestations premières : sa vanité enfantine, sa manie de persécution et sa faiblesse de jugement. Après l'avoir entendu jusqu'au bout, appris l'âge du malade, le docteur Sirius décida que le diagnostic était favorable. Roddy fut donc amené de Ghiblin, sous la protection d'un infirmier, et on lui promit que, selon toute probabilité, il serait apte à s'en retourner bientôt à la maison. C'était son désir dominant, qui masquait son mal comme un symptôme. Entretemps, il fut logé, avec l'infirmier et une servante, dans une petite maison de l'avenue Greenwood, non loin de la résidence du docteur.

Avec l'anxiété naturelle de la circonstance, John s'adonna de toute sa volonté au labeur que nécessitait sa nouvelle position. Il trouva tout sens dessus dessous. Le premier travail dont il eut à s'occuper consista à ordonner et à dresser un tableau de l'énorme masse de documents utiles pour la référence. Le ministre n'était pas un éducateur. Il n'était qu'un homme d'affaires ordinaire avec qui les réclamations relatives

parti, quand il arriva au pouvoir, reçurent satisfaction; quand on fit la répartition des différents portefeuilles, comme on fait d'un jeu de cartes, il tira le portefeuille de l'Instruction Publique. Ne connaissant rien de l'Instruction Publique, il transmit ses pouvoirs à son chef de Cabinet, ci-devant inspecteur d'Académie, dont la véritable vocation était celle d'un mesquin bureaucrate russe. Quelque cinquante ans plus tôt, un réformateur avait introduit, avec des modifications, le système scolaire en honneur en Prusse. La Prusse avait bougé depuis, non cette province canadienne. Le docteur Willis n'avait jugé opportun d'apporter aucun changement. John comprenait maintenant toute cette ingurgitation de faits, et leur vomissement aux examens, qui, à travers l'ensemble de la province, faisaient foi en matière d'éducation. Là gisait la source, la racine de ce « rond-de-cuirisme » du diable.

Le gouvernement, trouva-t-il, était une autocratie, et l'autocrate était le premier ministre.

Absolument honnête, d'une volonté solide avec un loyalisme vis-à-vis des conventions de parti qui aurait été digne d'un plus noble sujet, il imposait sa volonté à ses associés et ils se contentaient de ramasser leurs salaires et d'obéir. Il avait, lui, un pied de fer dans une sandale de velours, et ceux qui désobéissaient étaient chassés à coups de pied; sans quoi, il employait la sandale pour les châtier. C'était précisément un de ces chefs mérités par le peuple; il était même typique à ce sujet. Il avait été médecin dans un petit village avant de se faire politicien et un plaisant disait que si l'on jetait une pierre à travers un carreau du cabinet de consultation de n'im-

porte quel docteur de province, on atteindrait le Premier Ministre. Borné comme il l'était, sa politique était néanmoins plus avancée que celle de ces farceurs qu'on appelait l'opposition libérale. Le chef de celle-ci était un Puritain, dont le programme se basait sur les Lois Bleues de la Nouvelle-Angleterre, sur lesquelles il avait greffé quelques-uns des principes les plus pâles des premiers temps du socialisme. Il voulait appeler le monde « à lui », et certainement il n'était pas posé bien haut.

Les noms traditionnels des partis avaient cessé d'avoir aucune signification. Il n'y avait qu'un débat : la lutte pour le pouvoir. Brusquement, un beau jour, comme en un éclair, John se rendit compte du caractère artificiel du conflit entre les deux partis. Dès qu'une question, quelle qu'elle fût, se trouvait à régler, le parti à qui elle échéait n'en considérait qu'un côté, et puis l'autre, cela va de soi, en considérait un autre pourvu qu'il fût opposé. Il n'y avait pas de conviction. Et même y en eût-il eu, comme il était absurde de faire tenir toutes les opinions diverses émises par le pays, en deux rubriques qui ne formaient plus qu'un catalogue indéchiffrable! Même en Angleterre, il y avait cinq partis; sur le Continent, dix, ou même douze groupes.

— Ce dont ce pays a besoin, s'écria-t-il, est d'une Révolution, — une Révolution paisible, bien entendu, — contre un idéal britannique qui a dégénéré ici. Nous avons besoin de quelques Français ou de quelques Italiens intelligents, capables de nous injecter le sérum de la liberté de pensée. En Russie, si l'on a des idées libres, on vous envoie en Sibérie; ici, on vous envoie à

Coventry, au désert d'indifférence, d'ostracisme et d'oubli. La liberté nationale n'est pas née au Canada.

Partout ailleurs, la force intellectuelle de John, son caractère et ses connaissances auraient été pour lui le point de départ d'une carrière brillante. Ici, nulle promesse digne de lui.

Il rechercha la « Société des Etres humains », le seul noyau de pensée qu'il connût, s'entretint avec eux, leur parla, les convainquit. Bientôt, il y eut un mouvement secret et subtil et comme Torham n'en avait point connu depuis les jours de 1837.

Les événements se succédaient rapidement à cette époque, non sans apporter à ceux qui y prenaient part des émotions variées. Le mariage de John et de Monica avait été, en principe, fixé pour le commencement du printemps — on était maintenant en novembre. — Mais, pendant que les jours s'écoulaient dans le passé, John devenait de moins en moins certain de garder sa situation. Il avait l'air d'un point carré dans un trou rond, dont l'ouverture lui semblait impraticable. Il travaillait, mais en se rebellant contre son travail.

D'autre part, la guérison de Roddy suivait son cours. Durant les trois premières semaines de traitement quotidien, peu de changement se produisit, si ce n'est que la confiance du malade en son médecin s'accrut. Puis une amélioration brusque survint. Aujourd'hui, à la fin du deuxième mois de traitement, Roddy, bien qu'il eût, par moments, des rechutes, par suite de ses changements d'humeur, se rendait compte de ces rechutes assez pour les traiter consciemment et était en mesure

de les tenir en échec. Le docteur Sirius, en creusant dans cette âme, forçait à affleurer les désirs réprimés, dont les symptômes apparaissaient dans le domaine de la conscience, puis dans celui du contrôle médical. A la guérison de ces symptômes, correspondait une attitude nouvelle vis-à-vis des parents et des amis. Roddy en exprima une gratitude profonde à son frère, parut, par la suite, avoir oublié sa passion pour Mme Brideway, et, un jour, il demanda s'il pouvait voir Cecilia Martin.

Cecilia, depuis longtemps, grâce à la sympathie qu'avait pour elle, intuitivement, Monica, avait été informée de la marche des choses; aussi, la rencontre fût-elle vite décidée et elle devint la première de plusieurs qui ne contribuèrent pas peu au rétablissement intégral. Durant l'enfance, il avait existé une chaude sympathie entre eux deux, laquelle, superficiellement annihilée par les écarts dus à la personnalité de Roddy, commençait maintenant à revivre, et indiquait même la possibilité de l'amour.

M. Ceceroys était, naturellement, enchanté du développement que prenait la situation. On avait renvoyé l'infirmier de Roddy; John avait été habiter avec son frère, et son père passait presque tout son temps dans la petite maison avec son fils ou ses deux fils, parlant de bien des choses, mais surtout de l'avenir de ses enfants.

Une nouvelle ombre d'anxiété, cependant, fut projetée sur ceux-ci et elle venait du père même. Il n'était pas absolument bien portant. Il apparaissait même qu'une fois arraché à son activité habituelle et délivré de ses craintes vis-à-vis de ses deux fils, sa puissance vitale avait un relâche-

ment. Il semblait, en réalité, vieillir rapidement. Il n'y avait pas de symptômes spéciaux, si ce n'est que son pouls était un peu plus agité, qu'il était sujet à une toux bronchiteuse — apparemment cette bronchite qui est une garantie de longévité — et que les jointures de ses membres avaient enflé, bien qu'il fût sujet à cette dernière affection depuis plusieurs années. Environ dix ans auparavant, il avait eu une attaque de fièvre rhumatismale, contractée dans un campement à l'air libre en compagnie de guides indiens dans le *far-nord,* en des forêts qu'il possédait.

John en fut marri et s'en ouvrit à Sirius. Ce dernier conseilla un traitement immédiat chez un praticien connaisseur, mais Ceceroys ne voulut rien entendre. Le docteur Paynham, depuis peu, était décédé; il n'y avait plus de médecin de famille et l'expérience faite avec Roddy avait enlevé au père sa confiance en la médecine habituelle.

Mme Ceceroys, aussi, rejetait avec dédain la pensée que son mari eût une santé appauvrie. N'allait-il pas comme à l'ordinaire? Quant à Roddy, elle se prétendit satisfaite de l'amélioration de son état. Mais c'était un coup porté à son infaillibilité. Il lui volait la haine qu'elle avait pour Mme Brideway, sur le socle solide où elle l'avait posée. Et puis, elle avait été dans l'impossibilité de se quereller avec son mari au sujet des fiançailles de John. Cela ne l'empêchait pas de rester une femme extrêmement mécontente. Elle montrait son impatience de mille façons. Elle faisait effectuer par les domestiques de véritables danses. Des articles de linge personnel se perdaient dans la buanderie, comme si elle s'était

attendue à les voir égarer. Il fallait lui servir à table une grande quantité de mets friands, pour le seul plaisir de les tourner en ridicule et de les rejeter. Elle passait son temps entre sa voiture et ses appartements. S'il fallait signer quelque papier, sa signature prenait une forme rituelle. La plume, le papier, l'éclairage devaient être parfaits et sa condescendance à écrire devait être gratifiée de remerciements nombreux. Le cousin de Kepooksie avait mené à bien son travail relatif à la généalogie de la famille, avait reconnu le bien fondé des arguments de Mme Ceceroys dans sa préface et ce volume était exposé maintenant dans le salon, à l'admiration de tous les visiteurs, qui étaient d'ailleurs peu nombreux.



C'est à ce moment que survint un événement qui agita les bas-fonds boueux de Torham. Dans un de ses nombreux voyages, le professeur Kelmit avait fait la connaissance d'un couple intéressant, un compositeur américain et sa femme, qui possédaient une grosse fortune et vivaient la plupart du temps en Europe, leur lieu de résidence se trouvant être un château en Normandie. Après de nombreux succès dans l'Opéra, Grandison — c'était le nom du compositeur — avait gravi une échelle supérieure et écrit une pièce de théâtre. Lié à tous les courants de la pensée moderne, il s'était assimilé rapidement la psychologie nouvelle et avait basé son drame sur les données qu'il en avait reçues.

Or, Torham occupait une position spéciale en matière dramatique. Il appartenait au cycle américain et était ordinairement lieu de lancement

des œuvres nouvelles; non, ainsi qu'il était heureux de s'en flatter, à cause de ses dons supérieurs de critique, mais parce qu'il représentait le degré le plus bas de l'échelle théâtrale. Si une pièce « prenait » à Torham, on la jouait alors dans une des plus petites villes américaines et si elle y remportait encore un succès, elle continuait sa carrière provinciale et éventuellement, alors, dressait la tête à New-York. L'auteur, comme de coutume, vint voir jouer son drame et, très naturellement, alla rendre visite à Kelmit, la seule connaissance qu'il eût dans la ville, et lui offrit quelques billets à distribuer parmi ses amis.

Ceci, lié à des entrefilets préalables d'une presse favorable à l'auteur, consacra celui-ci dans une première fort applaudie. La pièce, en vérité, était une très bonne pièce, peut-être pas une œuvre de génie; mais elle méritait le succès, surtout après quelques remaniements. Elle élevait à la hauteur d'un exemple deux hautes vérités morales, qu'elle poussait jusqu'à l'humour, le danger de réprimer l'instinct sexuel et le revers de la médaille, les conséquences malheureuses d'une réaction trop violente contre cet effort pour la maîtrise de soi. L'héroïne, une femme aux instincts tendres et maternels, avait été élevée dans un village de la Nouvelle-Angleterre par deux vieilles filles, ses tantes, qui eurent tôt fait de jeter un voile complet sur sa vie. Au cours d'une visite qu'elle fit à sa cousine, à New-York, le fiancé de cette dernière, appelé en Europe, arrive pour faire ses adieux passionnés. Des circonstances substituent l'héroïne dans l'appartement plongé dans les ténèbres par une panne d'électricité, et l'instinct dominant de la maternité s'affirme péremptoire-

ment. La fin de la pièce est l'expiation qui résulte de cette chute.

En ce temps-là, il existait à Torham une sorte d'inquisition morale, connue sous le nom d'Ecole de Censure. Ceux qui la composaient étaient, pour la plupart, des prêtres et des ministres, sans caractère officiel, bien qu'ils n'en fussent que plus actifs et plus arrogants pour la soi-disant garde de la cité. Ces messieurs organisaient des poursuites contre le vice, sous toutes ses formes et semblaient extrêmement heureux de le trouver. En dernier lieu, ils avaient assisté, déguisés, à des farces nombreuses très crues, mais ils n'avaient, en apparence, rien trouvé à critiquer. Soit que cette pièce les exaspérât ou qu'ils trouvassent leur droit de prêche atteint par une œuvre aussi puissante, ils décidèrent que le sens réel du *Feu caché* était que toute femme, mariée ou célibataire, devrait être mère et ils entreprirent une action vigoureuse contre la pièce.

Les journaux, il faut croire, furent stylés pour une telle action, car, le jour qui suivit cette première représentation, ils commencèrent une campagne énergique contre l'œuvre. Il se trouva un journal, il faut l'avouer, pour se faire gloire de cette malchance de voir représenter dans un théâtre de sa ville une œuvre dramatique et critique de talent, mais cette note favorable fut noyée dans le chœur général des quolibets. Le censeur officiel, un agent de police en retraite, eut une attaque de nerfs et ordonna l'ablation des plus beaux passages de la pièce. Cela, néanmoins, ne fut pas suffisant pour la Société Cléricale qui délégua son secrétaire pour établir les responsabilités criminelles. La seconde repré-

sentation fut donnée devant une salle comble, et on dut renvoyer beaucoup de monde, faute de place; mais, le matin d'après, on se saisit des acteurs pour les produire à la cour de justice.

Les commentaires, à la sortie du théâtre, furent abondants et amusants.

— C'est trop comme au sermon, dit une dame à son mari. Ceux qui aiment ce genre peuvent aussi bien le trouver en allant à l'église.

— Mais cela ne se trouve pas là, dit l'autre moitié, la moitié inférieure. Les hommes d'église négligent toujours ces histoires curieuses de l'Ancien Testament.

— Puisqu'elle se ressent si douloureusement de l'amour, remarqua un clubiste, parlant à un ami, tu pourrais offrir tes services.

— Merci, je ne suis pas eugéniste.

— Je n'y ai rien compris, dit en bâillant Mme Rice-Robinson. C'est bestialement stupide. C'était la même chose à Londres : nous ne comprenions jamais rien à ces pièces de théâtre.

— Eh! Allons-nous avoir à attendre éternellement nos automobiles pour permettre à ces sales taxis de s'en aller?

— Place au numéro soixante et un! Place au quinze! criait le héraut à la porte.

— Moriarity, le garagiste, donne au portier un beau pourboire, expliqua un des directeurs de l'entreprise.

— A mon arrivée, dit Mme Rattray, je pensai qu'il n'y avait qui que ce fût dans le théâtre. Mais je vis bientôt plusieurs personnes de ma connaissance. Le ministre était dans les stalles, énormément amusé. Pauvre Aimée! (Elle eut une larme

pour l'héroïne.) Quelle triste vie que la sienne, n'est-ce pas? Je ne crois pas qu'on devrait mettre à la scène de telles tragédies. Cela fait penser.

— Toujours un effort, hein, chérie? dit son mari en manière de commentaire.

John entendit derrière lui une voix qui disait :

— Horrible! Je suis sûr que je ne fermerai pas l'œil. Sans compter que j'ai pris deux tasses de café après dîner!

Mais dans un coin du foyer, un groupe de messieurs qui avaient l'air clérical; les uns maigres et ascétiques d'aspect, les autres en chair et joviaux, discutaient la pièce avec excitation. Quelques phrases détachées de leur conversation arrivaient jusqu'à l'oreille des derniers sortants.

— Incroyablement abominable! murmura l'un avec énergie.

— Les fondements de la moralité sont sapés, dit un autre.

— Pire que *La Vie qui passe* ou *Les Folies de Biefield!* vociféra un troisième.

Le commissaire de police de Torham était un marchand de cornichons en retraite.

Le résultat de ses opérations industrielles d'importation avait été d'entasser un nombre inouï d'écus, et il avait ajouté à cet exploit en écrivant un livre sur les pickles, dont les exemplaires étaient exposés sur les rayons des bibliothèques parlementaire et municipale ainsi que dans la sienne. A cause de ces services, on l'avait élevé à la dignité de commandeur de Saint-Michel et de Saint-Georges, et comme la bonne vieille théorie anglo-saxonne veut qu'un homme qui réussit dans une des branches de l'activité humaine doive également réussir dans n'importe quelle autre branche

de cette activité, on avait fait de lui un magistrat de police, fonction nouvelle dans l'exercice de laquelle il avait apporté son aigre humeur et était devenu une telle terreur pour la communauté que personne n'osait suggérer son renvoi.

Un de ses préjugés les plus violents était dirigé contre la république voisine, parce que les Américains avaient été ses concurrents les plus sérieux dans les pickles, et quand il avait appris la nationalité de ceux qui se présentaient devant lui, il avait continué en reniflant :

— Oh! vous êtes né dans ce petit pays qui se trouve au Sud du nôtre!

Dès lors, tout le monde le savait, la cause était jugée. On s'asseyait confortablement pour assister à une parodie de justice. « On », c'est-à-dire tout le monde excepté les plus intéressés et quelques avocats bénévoles liés aux principes plutôt qu'à la volonté populaire.

Le premier témoin appelé fut le Révérend Siméon Smagg, secrétaire de l'Ecole de Censure. C'était un homme actif, un assidu de représentations burlesques et douteuses auxquelles il assistait ordinairement sous le déguisement d'une fausse barbe. Aprè avoir prêté le serment avec onction et même extrême-onction, il procéda à une exposition dissolue de la pièce, en mâchant ses paroles avec ravissement, comme une nouvelle espèce étrange de ruminant. Il prit pour thème que le mariage ayant été fixé dans ses lois par l'Eglise et l'Etat, un droit naturel de la femme à la maternité n'existait pas. Il y avait plus de femmes que d'hommes dans le monde et, pour cela, tout le monde ne pouvait se marier. La pièce devenait donc une glorification du péché.

La pièce elle-même fut laissée de côté. C'est en vain que le défenseur fit valoir sa moralité, les dangers de la répression et notre étroite et conventionnelle éducation dans l'ignorance complète de notre propre nature; en vain démontra-t-il que les misères morales décrites dans cette œuvre se trouvaient condamnées par la force des choses. Il était clair que les bandits ecclésiastiques qui gagnaient leur pain en parlant du péché ne voulaient pas voir gêner leur rayon d'action par une éventualité désagréable venant de la scène, et il était également évident que quelques autres joyeux bandits, habitués à l'indulgence pour leurs instincts, trouvaient de la sympathie au cœur même des autorités qui étaient opposées à la discussion publique de tels sujets.

Le docteur Sirius fut mandé et refusa de baiser « le Livre ». Une vague d'horreur passa à travers la Cour de Justice.

— Mes scrupules sont d'ordre bactériologiques, non religieux, expliqua-t-il. Ce volume est entre les mains de toutes ces épaves d'humanité qui s'inclinent devant Votre Grandeur.

On lui permit, après quelque discussion, de donner sa parole d'honneur qu'il dirait la vérité et rien que la vérité. Il essaya de faire un exposé de l'œuvre au point de vue psychologique : le marchand de pickles l'interrompit :

— Je ne sais quoi que ce soit de la psychologie, dit-il, et n'en veux rien savoir. Après onze ans de service, je sais si une pièce est immorale ou non.

Ces mots sortaient de la bouche d'un homme qui décidait journellement de cas se rapportant à la psychologie! Quelle médiocrité triomphante chez un homme pour lequel tous les problèmes de la

vie étaient fixés par ordre dès la naissance, d'accord avec le Saint-Evangile de Chesterton.

On permit cependant au docteur Sirius de donner son avis sur la moralité de la pièce.

— A mon avis, elle est pure, dit-il.

— Aux purs, tout est pur, répartit le magistrat.

— Oui, reprit Sirius, mais aux purs de profession, toutes choses sont impures.

Le défenseur essaya de citer la loi dans ses définitions.

— Je n'ai cure des définitions, dit le magistrat. Pour terminer, il imposa une belle amende en ordonnant la suppression de la pièce.

C'est ainsi qu'un digne marchand de pickles décida de ce qu'une femme doit ou ne doit pas faire, sur les planches ou chez elle; c'est ainsi qu'il interdit toute représentation et toute discussion d'un problème qui a des racines dans les fondations mêmes de la vie humaine. Et, par suite d'un pareil jugement, il reçut les approbations d'un Torham médiéval, de tous les scribes et de tous les pharisiens qui affichaient en chaire leur hypocrisie, ainsi que dans la presse et dans les salons. C'était zéro pour lui que des refoulements de la conscience, comme ceux contenus dans cette pièce, produisissent la névrose, la folie ou le crime. Il avait décidé d'ignorer ces choses; donc, elles n'existaient pas. C'est ainsi que nous masquons les faits de la vie. Nous leur superposons une croyance, une loi, une convention et les voilà annulés.

Le jugement fut presque un événement social. La Cour du Jugement était pleine à craquer de femmes du haut monde et de ministres, qui écoutaient l'exposé avec ravissement. Les reporters

noyèrent la presse et noircirent des colonnes de diatribes vulgaires :

« Les émotions de l'héroïne, écrivait l'un d'entre eux, ont été refoulées parce qu'elle vivait dans une ville où la danse du radium est inconnue et où personne ne confectionnait des coussins de sofa, des « souvenirs » donnés en réclame par les manufacturiers de cigarettes ».

Naturellement, on fit appel, et cette fois, la fortune conduisit les requérants devant un juge d'esprit libéral et d'éducation. La pièce ne connut pas de moment plus dramatique, par la suite, que celui où, selon la demande qui en avait été faite, toute l'affaire fut déposée dans les mains du juge Clarick, qui s'assit solitaire, dans le théâtre sombre, pour entendre l'œuvre. D'autres témoins vinrent à la charge pour la défendre, et l'auteur en tira une vengeance triomphale.

L'épisode avait animé les rares êtres pensants de Torham et la fin démontrait que leur nombre était plus élevé qu'on n'aurait pu tout d'abord le supposer. Quelques-uns défendaient la pièce comme une œuvre d'art, non qu'ils la prissent pour un chef-d'œuvre, mais ils sentaient que la liberté de l'art était en danger. D'autres, dans le jugement, trouvèrent le mépris de la pensée elle-même. L'église et la loi, personnifiées dans Smagg et dans ce marchand de pickles, avaient espéré dicter au peuple de Torham quelles œuvres il devait ou ne devait pas voir, à quels principes de moralité il fallait croire, quelles idées il fallait chérir.

L'affaire fut discutée à la Société des « Etres Humains » et John apprit pour la première fois qu'il y avait d'autres foyers intellectuels à Torham, d'autres organisations de pensée avancée, et l'idée

lui vint, avec la soudaineté de l'inspiration, qu'un nouveau parti politique pouvait être créé, un parti de progrès municipal d'abord, destiné ensuite à étendre le mouvement dans le pays tout entier.



Mais d'autres événements attirèrent l'attention de John durant les deux semaines qui s'écoulèrent entre le premier et le second procès intentés contre et pour *Le Feu caché.* Le premier de ces événements qui se fit jour comme le déclanchement d'un appareil photographique, fut la demande de radiation du docteur Sirius par les directeurs de l'Université. Ses ennemis avaient trouvé une nouvelle arme offensive qu'il avait offerte lui-même en défendant son point de vue scientifique à la Cour de Justice. Les hommes de robe qui appartenaient au cadre dirigeant de l'Université prêtèrent à ces billevesées une oreille favorable et le président clérical, qui semblait avoir depuis longtemps déjà perdu tout exercice de sa volonté en faveur de ses collègues, se trouva cette fois de tout cœur en accord avec le sentiment qui prévalait. Le vieux Rumford, qui avait été la cause de l'insuccès du professeur Roberts à la présidence, y vit une occasion favorable pour une de ses tirades religieuses les plus amères.

— Cet hérétique blasphématoire, hurla-t-il en faisant allusion au défenseur, osa citer l'histoire de Tamar et d'Amon, de la Bible, pour justifier la pièce damnable. Les mots de Dieu dans l'Ecriture Sainte sont une chose et une vile histoire entendue de la bouche d'acteurs et d'actrices vivants en est une autre.

A l'idée qu'ils écrasaient quelque reptile dangereux sous leur talon, non point parce qu'ils brisaient la carrière d'un homme dévoué à la science et d'un bienfaiteur de l'humanité, les directeurs votèrent, avec un sens satisfait de rectitude consciencieuse, une demande de démission du docteur Sirius. Les seules voix dissidentes étaient celles qui en attendaient une radiation immédiate. Cette bonne nature de Sir Joseph, aujourd'hui membre du bureau et docteur honoraire ès-lettres, essaya d'enrayer le courant, mais il fut balayé. Enfin, le secrétaire reçut l'injonction de rédiger une lettre à la victime :

« Monsieur, commençait-il, je suis chargé par l'Administration, après l'aide récente que vous avez apportée à la défense d'une pièce immorale, de demander votre démission immédiate. L'Université doit se sentir, jusqu'à un certain point, représentée par les siens et ne peut consentir à être identifiée aux yeux du public avec un homme qui émet des opinions telles que celles que vous avez affirmées.

« J'ai l'honneur d'être... »

Tel fut l'avancement du docteur Sirius dans sa carrière à Torham.

Sa réponse fut caractéristique :

« Monsieur, répondit-il au secrétaire, je donne la démission demandée avec une impression profonde de soulagement. Je sens que l'Université de Torham n'est pas digne d'abriter la science ou moi-même. Je serai en bonne compagnie parmi ceux que vous en avez renvoyés, avec Huxley, Tyndall et d'autres grands hommes que cette Université a refusé de recevoir parmi ses membres et d'autres

encore qui furent démis de leurs fonctions pour le crime de leur pensée indépendante.

« Je suis, Monsieur... »

Cet épisode causa une indignation sans bornes aux quelques amis de Sirius et à aucun d'entre eux autant qu'à John et au professeur Kelmit. Celui-ci, en manière de protestation, avait donné sa démission sur-le-champ et malgré les efforts des autorités universitaires, qui n'étaient pas préparées pour cette démission, malgré les efforts, aussi, du docteur Sirius, qui se trouvait responsable de la chose, il refusa de revenir sur sa décision. Il avait de quoi vivre par ailleurs une vie indépendante et il résolut de se dévouer à ses recherches pour le reste de ses jours.

— Non, non, vous n'êtes pas à blâmer, assura-t-il à Sirius. S'il faut blâmer quelqu'un, c'est moi. C'est à cause de Grandison, que je connaissais, que tout cela s'est produit.

— En outre, je suis fatigué de faire passer aux étudiants des examens. Quatre-vingt-dix pour cent de ces étudiants ne s'y intéressent pas et le reste d'entre eux me vient avec un cerveau attaqué, sans espoir de guérison, par de mauvais enseignements. L'idéal universitaire d'un étudiant brillant est un de ceux qui, grâce à un développement spécial tiennent avant tout à l'imitation et ne cherchent qu'à copier le conférencier. L'originalité et l'indépendance ne sont pas demandées... Quand vous embarquez-vous pour l'Europe, Sirius?... Le dix? Je partirai avec vous si je peux trouver encore une place. Je veux sortir de tout cela et respirer. Je me suis fait une opinion vis-à-vis de tout homme qui reste encore ici quand il a assez d'argent pour prendre le train.

C'est ainsi que l'Université perdit en une seule fois deux de ses plus brillants esprits et John se sentit personnellement accablé.

Un accablement plus véritable encore approchait à grands pas. La forte volonté de M. Ceceroys s'était nettement émoussée et il était tombé en syncope. Son état était alarmant. Un médecin, rapidement appelé près de lui, avait diagnostiqué un trouble cardiaque aux valvules, dû à une attaque de rhumatismes qui s'était produite plusieurs années auparavant. Il commanda un repos absolu, mais pria la famille, à part, de se préparer au pire, la fin pouvant surgir rapidement.

John était écrasé. Il ne pouvait croire qu'il allait perdre son père qui lui était devenu de plus en plus cher au fur et à mesure qu'il grandissait. Il oublia entièrement les événements récents et son esprit se reporta maintes fois aux souvenirs lointains, s'efforçant de son mieux à fixer l'image sacrée de celui qui, trop tôt, devait passer les barrières de l'infini. Ce fut John qui, en hâte, s'occupa de certains travaux douloureux et d'affaires légales : instructions aux hommes de loi, un codicille finalement ajouté au testament — un testament bien différent de celui du premier Ceceroys qui avait pris pied au Canada — et les deux fils écoutèrent ensemble les derniers vœux de leur père. Mme Ceceroys, en pleine crise, avait pris le lit; on eût cru que c'était elle qui était en danger, mais son état ne causait aucune anxiété.

Ceceroys savait depuis longtemps que sa fin était imminente et il était prêt. Il souriait avec indulgence aux instructions données par le médecin. Le malaise s'était emparé de lui un lundi. Le mercredi soir, il se traîna faiblement jusqu'à la

table et dîna avec ses fils. En retournant à sa chambre à coucher, sa respiration se fit plus entrecoupée, mais un peu plus tard, il eut une impression d'allègement. Le même soir, sur ses instances, Cecilia Martin et Rhoderic restèrent près de lui et se promirent en mariage. Le jeudi, il n'allait plus si bien et un spécialiste fut appelé près de lui, qui essaya d'enrayer la pression artérielle par une saignée. Ceceroys reposa très calme pendant la nuit, mais le vendredi matin, de bonne heure, alors que l'infirmière seule et John étaient présents, ils s'assit soudain sur son lit, cria en résumant dans ce cri toute la sagesse de ses années d'existence : « La vie est terrible », puis il eut durant un instant, ce dernier effort de la respiration qui fait tant impression sur nous, sembla arracher cette écharpe d'air qui nous étrangle, et s'en fut.

CHAPITRE XX

LA POLITIQUE

John pleura profondément et passionnément la perte de son père; puis il se retourna du côté de la vie et lui fit face. Il eut une grosse surprise quand il lui fut donné de considérer l'inventaire des biens paternels. Il savait que Ceceroys était riche, mais il n'était pas préparé pour un avoir de près de deux millions et demi. Ceci, pour le Canada et à ce moment-là, était une belle fortune qui fut partagée entre les deux fils, à part la rente qui était faite à leur mère durant sa vie ainsi que la résidence de famille qui revenait à cette dernière.

Mme Ceceroys reprit rapidement après le décès de son mari et menaça ses enfants de mettre opposition au testament, mais quand elle eut apprécié l'importance de ce qui lui revenait, qui lui était garanti sur les revenus globaux de tous les biens, elle acquiesça vivement. Cependant, elle fit comprendre clairement à ses fils qu'il ne fallait pas qu'ils s'attendissent à trouver chez elle un abri quelconque et qu'elle avait l'intention de se façonner une tour d'ivoire. Elle avait pris l'habitude de vivre et avait les yeux fixés sur un avenir lointain, dans le vide de sa contemplation.

Les deux enfants furent les exécuteurs testamentaires du père et ce fut une cause suffisante de

dégoût pour quelques trusts qui avaient mis un espoir avide dans l'aubaine qu'ils attendaient de cet événement. John, sans tarder, donna sa démission de son emploi de secrétaire qui lui était devenu si ennuyeux. Bien qu'il n'y eût aujourd'hui aucun obstacle à un double mariage, on décida tacitement d'y mettre un espace par respect pour le mort. Cécilia et Monica, toutes les deux, avaient appris à aimer le père de leurs fiancés et sa perte avait laissé une lacune sensible dans leurs vies.

L'urgence des affaires se faisant moins sentir, John Ceceroys s'adonna à de nouvelles occupations politiques. Il fit l'exposition de ses théories en temps voulu, à la Société des Etres Humains, à l'Association Municipale pour le Progrès, au Club d'Avant-Garde du Canada, et aux trois ligues féminines pour le Suffrage Universel, car il y en avait trois. Il se fit rapidement des amis, par centaines, qui n'avaient pas tous, hélas! le droit de vote.

Son parti devait être un parti avancé, un parti qui avouait, comme but suprême, l'abolition de tous les partis. Le système antique, périmé et injuste du gouvernement par partis, devait être annulé et à sa place, un ordre nouveau, composé des meilleurs éléments de l'aristocratie et de la démocratie, devait être édifié.

— Nous voulons, il nous faut la meilleure matière grise pour nous gouverner, dit John, dans un discours qu'il fit dans une salle qui réunissait toutes les organisations alliées et personne n'osera affirmer que ce soit encore là notre cas. L'aristocratie a perdu la partie, parce que, même après avoir choisi nominativement les meilleurs, ce qui n'a pas toujours, d'ailleurs, été la règle pour elle, la loi d'hérédité ne les perpétuait pas. Le duc

retournait trop souvent à la mentalité du singe. Et la démocratie a échoué également parce que le droit électoral a été distribué à des prix trop doux. Bien que nous ne songions pas à consulter un seul ouvrier ignorant les affaires de l'Etat, cinquante d'entre eux, au bureau du scrutin, sont censés posséder la sagesse des dieux antiques.

— S'il est vrai, donc, que l'aristocratie, régime des meilleurs, et la démocratie, régime de tous, ont du bon toutes deux, mon plan serait de les incorporer en un système.

— Pour commencer, le droit de voter ne devrait pas être le lot de tout homme ou même de toute femme (rires et murmures) à l'âge mûr de vingt et un ans. Il devrait être un privilège et une responsabilité à gagner. Il devrait y avoir une épreuve d'éducation. Vous direz que je parle ici en universitaire. Mais le cas est différent. Pas de concours, pas de prix, pas d'étiquette factice comme résultat. Au contraire, un examen d'un genre tout à fait différent. Pas de bouillabaisse de faits sans rapport les uns avec les autres, mais la compréhension des nécessités éventuelles et des devoirs qu'elles comportent. Tentez cette épreuve, tout d'abord aussi simplement que vous le désirez... Peut-être faudrait-il au moins savoir lire et écrire. Comme examinateurs, nous pourrions choisir d'abord nos juges. Précisément parce qu'ils ne sont pas élus par le peuple et parce que leurs appointements ne sont pas élevés, ces hommes, qui ont le sens de l'honneur, de la vérité et pour lesquels la justice n'est pas un vain mot, feront notre affaire. Aux Etats-Unis, on élit ses juges, puis, on les traite avec mépris et on attend d'eux qu'ils se laissent corrompre. Plus tard,

si on le croit désirable, on pourrait s'assurer un corps d'examinateurs choisis parmi les plus hautes intelligences. Car la difficulté des examens, pour les citoyens que nous sommes, pourrait augmenter avec la civilisation. Oui, il pourrait être difficile de faire subir à ceux qui votent déjà un examen, mais nous ne voyons pas pourquoi tout adolescent ne devrait pas se soumettre à cette épreuve à sa majorité.

— C'est alors que de ce corps de citoyens, ainsi constitué, seraient choisis, par des tirages successifs et de plus en plus difficiles, basés sur la connaissance requise, les groupements de toutes sortes destinés au pouvoir, des échevins aux chefs des ministères. Un directeur d'école, par exemple, devrait posséder des principes d'éducation, des notions d'architecture, d'hygiène, suffisamment tout au moins pour faire aérer les pièces occupées par les élèves; un conseiller municipal devrait pouvoir comprendre la comptabilité et la finance, ce qu'est l'empierrement d'une rue, le plan d'une ville, un égout ou le ravitaillement en eau potable. Un ministre devrait être un « être humain » d'un savoir presque universel; mais au moins, il devrait pouvoir, le cas échéant, s'intéresser aux lois et à l'économie politique, aux affaires d'Etat et à la diplomatie, au commerce et à la finance.

— Et maintenant, je voudrais rendre cette chose possible, pour chacun, de s'élever jusqu'où chacun peut tendre; je voudrais ne marquer aucune limite à ces possibilités, excepté celle des capacités naturelles. Quelques-uns d'entre nous se lancent dans la vie avec tous les espoirs de succès sans en tirer profit. Quelques-uns réussissent en faisant face à des obstacles effrayants. Plusieurs — hélas! nous

ne savons pas leur nombre — sont débordés dans la lutte par les difficultés qu'ils se forgent eux-mêmes.

— Une possibilité devrait être donnée à chacun ou à chacune de s'élever aussi haut qu'il — ou elle — serait capable. A telle fin, les hommes ont déjà agi en France et au Japon. Un étudiant japonais demandait au professeur Ostwald, le fameux chimiste, comment il reconnaissait dans sa classe ceux de ses élèves qui devaient réussir : « Ce sont ceux qui ne sont pas satisfaits de l'enseignement donné, » répondit-il. C'est le critérium de tout être humain supérieur, le point où il s'élève au-dessus de lui-même, pour acquérir une connaissance plus grande et en vue d'un développement plus complet.

— Ces élèves, quel que soit le moment, durant la période des études, où ils en manifesteraient le désir, auraient, si leurs parents ne sont pas en mesure d'y faire face, des possibilités d'entraîner leurs facultés à la limite extrême de leurs capacités; et, plus tard, quand ils en auraient tiré de quoi vivre, paieraient cette dette par leurs propres moyens.

— Finalement, grâce à des projets d'hébergement municipal, par l'entraînement des maîtresses de maison aux soins qu'elles doivent au ménage et par l'établissement d'un salaire minimum, je rendrais la vie, non seulement tolérable, mais confortable pour les pauvres eux-mêmes.

— La seule distinction serait le talent et les examens seraient ouverts à intervalles réguliers, de façon à permettre aux candidats de s'élever de classe en classe. Au cas où un trop grand nombre d'hommes qualifiés pour une tâche spéciale dans

les cadres gouvernementaux se présenterait, ce sont encore les meilleurs d'entre eux qui seraient choisis. On aurait égard également au caractère, et là encore, l'accomplissement individuel ou des épreuves particulières en décideraient.

Cette adresse souleva maintes discussions; les difficultés d'exécution furent opposées et balayées; on posa des questions, on fit des réponses, et cette première version subit plusieurs modifications et additions. Mais la question la plus urgente était celle de la Presse, ce groupe de démagogues à moitié instruits qui dictait les lois morales, les opinions acceptables et les actions normales pour le peuple.

— Il nous faut un organe à nous, dit Seely, et, incontinent, il se lança dans un réquisitoire contre les journaux.

— Je me demande, dit-il, s'il y a d'autres parmi nous à qui la conduite de la presse semble aussi ridicule qu'elle me paraît à moi-même? Au lieu d'être une réproduction de l'opinion publique, et l'expression des meilleurs cerveaux parmi ceux qui nous entourent, elle se pose en directrice, sinon en dictateur de nos pensées. En présence de n'importe quel événement, les quotidiens entreprennent des campagnes agaçantes, nous pressent en faveur de tel ou tel argument, ainsi que le désirent leurs vues spéciales ou les intérêts qu'ils défendent, au lieu d'offrir une analyse calme et impartiale de la question avec des raisons capables de l'embrasser tout entière. L'opinion publique ne perce pas ainsi.

— Et quels sont ceux qui écrivent les articles et les contre-articles? Seulement des hommes de moyenne intelligence qui sombreraient dans leur

insuffisance, s'ils se trouvaient dans un centre civilisé, qui sombreraient dans leur insuffisance, à Torham même, s'ils signaient leurs écrits.

— C'est ici que gît la puissance de la presse, dans son anonymat. Ajoutez aux articles de fond le nom de Smith, de Brown ou de Jones — quelle que soit l'appellation où l'écrivassier se complaise — et personne ne les lira. Mais l'attrait de l'anonymat est irrésistible : cette qualité a tout le poids d'un oracle. Dans une discussion, un homme dira : « Mais je l'ai lu dans les journaux » Et voilà! Il est sans utilité de lui dire que l'article qu'il cite fut écrit par son voisin, un homme avec lequel il ne s'entend pas d'autre part.

— Ce que nous appelons « nouvelles » n'en sont pas : elles nous disent en gros, en flamboyants caractères, ce qui a pu arriver, ou alors on apprête les dépêches pour leur donner cette saveur spéciale des choses qui sont destinées à flatter le goût dépravé de certains lecteurs, au gré de l'imagination zélée du rédacteur. Des histoires fantastiques et des articles d'ordre particulier « nous sont ingurgités » cependant que des interviews de reporters apprentis sont tournés sous une forme propre à déguiser efficacement la personnalité et les opinions de leurs malheureuses victimes; leurs noms sont écorchés et leurs visages souvent défigurés dans la reproduction qu'en font les artistes (Dieu nous sauve!) du journal qui, par-là, devraient s'attirer des poursuites pour production diffamatoire. Le devoir premier d'un journal consiste à donner des nouvelles — brutalement — et non point un produit manufacturé pour la consommation. Et surtout, ne faut-il pas supprimer, sous ce prétexte, les nouvelles intéressantes, par

exemple, comme cela s'est produit récemment, celles d'organisations politiques cédées, moyennant finance, au plus offrant. Cela, le public ne doit pas l'ignorer.

— Tous les articles de fond devraient être signés. Cette précaution nous permettrait de nommer celui qui prétend nous dicter les opinions que nous devons faire nôtres. Les interviews devraient rappeler les termes exacts de la personne à laquelle il fut rendu visite et lorsque la chose est possible, des références liées à une autorisation préalable. On pourrait faire également un choix plus sain des personnalités qu'il faut voir. Et, en ce qui concerne les questions intéressant la chose publique, nous préférerions entendre parler des maîtres de la pensée que nos chers rédacteurs, sauf le respect que nous leur témoignons.

— Les annonces devraient être soigneusement épluchées. La presse ne devrait pas nous tenter dans ses colonnes, même pour des raisons majeures, par exemple, à placer notre argent dans des lotissements de terrains à mi-chemin de nulle part, à des prix quadruples de leur valeur réelle, ou à gâter nos estomacs excellents par des médecines de bonnes femmes ou des liqueurs frelatées.

— En fin de compte, le sport vicarial serait découragé et on en arriverait à sacrifier les panégyriques en argot sur les demi-dieux du foot-ball et du base-ball. On cesserait de chatouiller notre envie au moyen de chroniques relatives au lancement de la limousine à la mode appartenant à un de nos courtiers les plus fameux; on s'en voudrait de démoraliser nos enfants par l'addition d'une page comique — comique? non, mais crucifiante — sans oublier le reste, mais si vous aban-

donnez de tels agissements, ô Presse! il pourra alors vous être pardonné.

— Tout ceci, naturellement, ferait cesser cette avalanche de papier sous laquelle nous sommes ensevelis de l'aube au crépuscule, et le samedi soir, tard dans la nuit (en vue de notre approvisionnement en opiat spirituel pour le dimanche); les profits, il est vrai, pourraient être de ce fait diminués, mais ce serait un grand pas hors des limites de la barbarie et nous serions ainsi rendus à la liberté que nous avons perdue depuis que la Presse a entrepris de nous gouverner.

— C'est un programme assez vaste que celui dont vous jetez les bases sur nous, remarqua Grafton, quand les applaudissements eurent cessés.

— Oh! mon Dieu, nous ne la réaliserons pas d'un coup. Allons vers lui par degrés, comme s'il s'agissait de l'obtention d'une chaire de professeur, dit Thompson.

Et pendant que le marteau était sur l'enclume, ils battirent le fer en lui faisant prendre la forme de leurs désirs. La nouvelle feuille fut intitulée : *L'Aimant* et un groupe de collaborateurs fut formé. John, avec Rhoderic, qui s'était de plus en plus intéressé à l'affaire, s'entendirent pour financer l'entreprise.

La parution de *L'Aimant* coïncida avec l'annonce d'une élection. Les deux partis traditionnels étaient entrés en lutte comme un couple de béliers querelleurs, sur la question navale. C'était, plus que jamais, une question qui faisait apparaître, comme sur un écran, l'inefficacité ridicule des systèmes de parti. Le pays était d'accord qu'il fallait faire quelque chose, mais les libéraux ayant été d'avis de créer une unité navale,

les conservateurs opposèrent autre chose : une contribution éventuelle. De cette façon, on ne put rien faire, rien, si ce n'est de plonger le public dans la confusion — coûteuse — d'une élection.

Or, le public se fit une opinion d'après les productions des journaux de parti comme les hommes choisissent un cigare d'après l'étiquette collée sur la boîte.

Les chefs de la « Cause commune » saisirent l'occasion qui se présentait. Leur esprit bondit vers cet accomplissement et les premiers numéros du quotidien nouveau inaugurèrent une campagne courageuse.

— Il nous faut inonder le Canada de nos feuilles, dit John.

Ainsi fut fait. Sir Hiram Atkins, un des maîtres du parti au pouvoir, essaya d'acheter le journal, mais il trouva qu'il avait à compter avec des êtres humains d'une substance différente de la sienne. Des lettres personnelles furent expédiées, par vingtaines, aux membres dispersés des diverses organisations groupées dans les provinces, aux vieux amis, à des indépendants qu'on savait néanmoins être sympathiques aux idées d'avant-garde, et à tous on demandait l'union en des groupements favorables.

Les articles de tête de *L'Aimant* furent reproduits généralement par les journaux les plus indépendants de la presse; on tint des meetings en plusieurs endroits, et le mouvement prit rapidement, apparemment au moins, de sérieuses proportions. Un grand nombre s'y joignirent, non, il est vrai, qu'ils épousassent tous ces idées nouvelles, mais parfois par dégoût, souvent pour des raisons personnelles, des « grands partis histo

riques ». Et un grand nombre s'avouèrent prêts à s'y joindre dès que le nouveau parti aurait donné des preuves réelles de réussite. Ils servaient de trait d'union à l'ensemble des groupements. En somme, l'affaire se présentait bien. Au sujet de cette question centrale intéressant la marine, on adopta un ordre du jour tendant à ne décider de quoi que ce fût, de propos délibéré, mais de réunir les leaders qui devaient résoudre la question selon ses mérites, en acceptant les meilleures suggestions, d'où qu'elles vinssent. Cependant, derrière ce rideau de publicité se tramaient les complots des vieilles influences, toujours les mêmes : soutiens de parti encouragés par les leurs et distribuant l'argent avec un opportunisme flagrant, prébendes secrètes octroyées sous une forme douteuse, « pourboires » donnés ou promis contre des bulletins de vote, l'accès ouvert au trésor public, tout cela allait et venait dans le scandale et dans la calomnie.

Et aux scrutins, quand vint le grand jour, une influence plus grande encore se manifesta, du genre de celles remarquées mille fois : l'influence de l'habitude et de la tradition. D'aimables personnages qui seraient décrits dans leurs registres mortuaires sous la dénomination de « Libéraux en politique » et de « Presbytériens en religion ». ou de « membres de l'Eglise anglaise et du parti conservateur », allèrent aux urnes et votèrent comme leurs ancêtres avaient fait avant eux et comme ils avaient fait auparavant, sans souci du but final, sans égard pour le progrès, en aveugle soumission à la consigne du parti.

Quand les confettis électoraux eurent été comptés, ces symboles magiques de l'âge du papier qui sont

d'une valeur égale, soit qu'ils représentent une opinion honnête, le traditionnalisme le plus délibéré ou un billet de deux dollars, on trouva que le parti conservateur avait triomphé par une petite (une vacillante et corruptible) majorité, tandis que la cause commune avait été couverte de neige, presque enterrée jusqu'à en devenir invisible. Ce parti avait élu trois membres, tous dans l'Ouest. D'un million de votants, il n'avait pu tirer que dix votes sur mille, soit un pour cent. Cinq cents de ces votes provenaient de Torham, en réalité d'hommes participant à l'action du parti nouveau.



John erra après avoir quitté le quartier général où les bulletins avaient été totalisés, et fit des pas incertains, comme un animal meurtri, vers l'appartement de Monica. Elle savait déjà, par le téléphone et le reçut dans un silence attendri.

— Allume une cigarette, dit-elle un peu plus tard, et je vais te jouer quelque chose.

Elle s'assit devant l'instrument et caressa le clavier qui mollissait sous ses doigts. Elle joua les chansons favorites de sa création; puis, par un brusque virage, se livra à l'interprétation de la *Fantaisie merveilleuse* de Schubert. Les vagues d'harmonie semblaient émaner de leurs deux clés et frissonnaient dans l'âme de John Ceceroys comme quelque force subtile et éthérée arrachant son esprit épuisé à sa fatigue, redonnant la vigueur à ses nerfs abattus. Lorsque ce tonnerre apaisant se fut évanoui, Monica se leva de son siège et s'assit devant lui, souple et gracile.

— Une défaite! dit-elle. Ce n'est pas une

défaite, mais une victoire. Si dix mille hommes « pensent notre pensée », c'est une victoire. Les quelques hommes et quelques femmes qui pensent et luttent pour la lumière sont l'âme du Canada et non point ceux qui l'exploitent sans rien lui donner en retour, ni cette partie soi-disant supérieure qui s'écume en un pompeux verbiage, en jouant au bridge, et dans les thés dansants.

— Mes espoirs étaient aussi élevés, répondit-il. Je revins d'Europe plein d'espoirs, enthousiaste de mon pays.

— Et tu as accompli un miracle. Ces dix mille voix pourront être un puissant levain dans la nation, des germes pensants qui lui seront inoculés comme une glorieuse folie — la folie de l'accomplissement — dans un pays nouveau; elles seront une nouvelle et meilleure civilisation pour le monde. Tu as illuminé cette journée d'une torche qui luira sur le Canada, refoulera les ombres médiévales et le fera émerger de la léthargie de la tradition.

— Chérie! cria John, en bondissant à ses pieds et en l'entourant de ses bras. Puis, il la rejeta en arrière jusqu'à ce qu'il pût plonger profondément dans ses yeux, disant : — Tu as raison. Tu m'as donné un nouvel espoir. Marions-nous et partons pour quelques semaines, dans quelque endroit sauvage. Oublions tout ce tumulte, dans la solitude. Et puis, nous reviendrons à notre œuvre, pour faire face à la réalité, à l'avenir, ensemble.

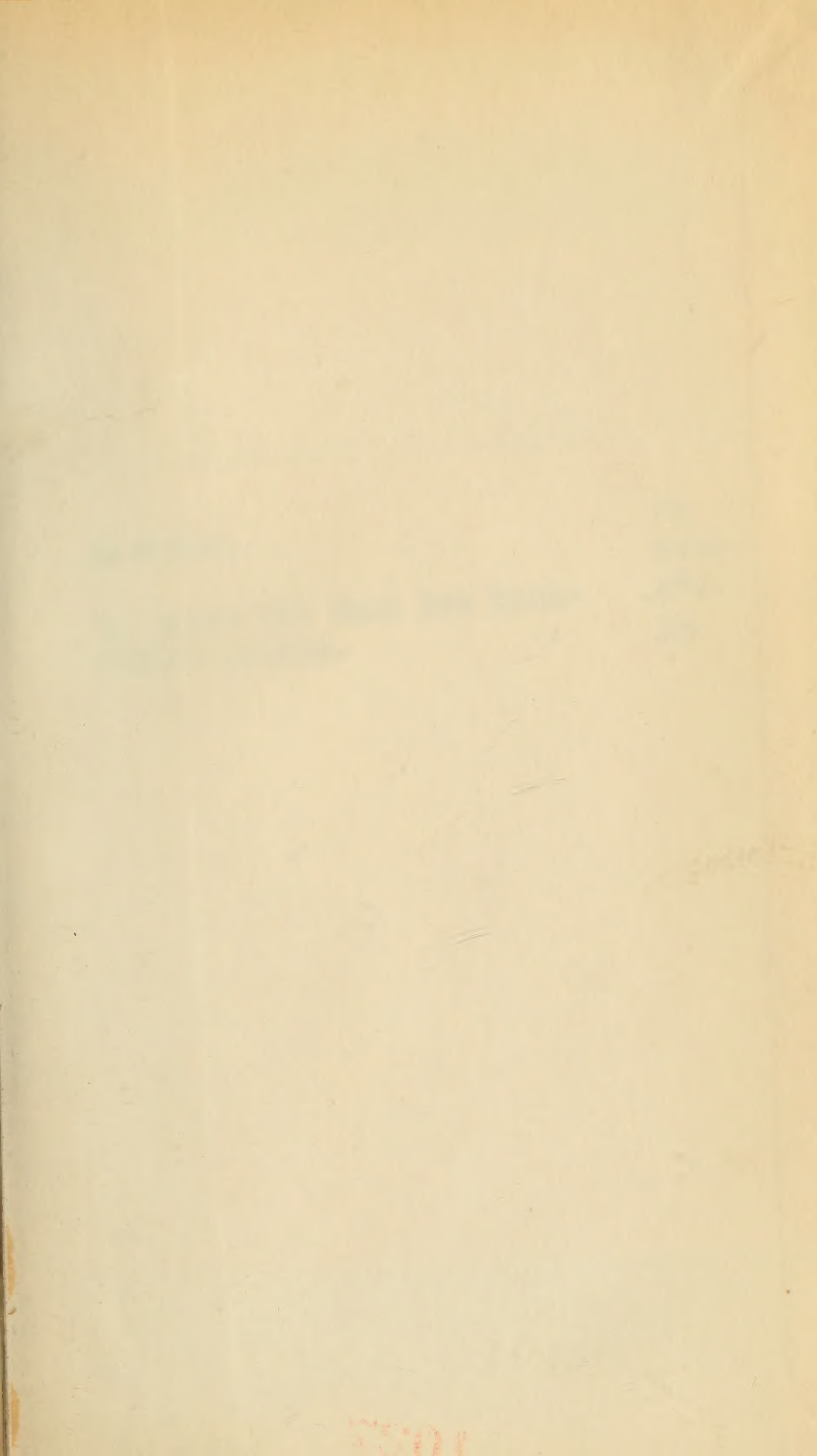
FIN

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

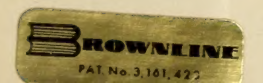
de Gabriel HANOTAUX *de l'Académie Française*

IMP. HOUTAIN — CORBEIL



Davidson

Du vieux vin dans les bouteilles neuves.



Imprimerie Thérèse, 5, passage du Caire, Paris.